

Jean Claude Ory

0631983071

jeanclaudeforinier@gmail.com

ENTOURLOUPES

FRENCH / MARSEILLE / CONNEXION

Dans le Marseille des années 60 les aventures du Commissaire Grandin qui pour venger l'assassinat de son frère va réussir grâce à des actions vraiment peu orthodoxes, et une multitude d'Entourloupes toujours très surnoises, à pourrir la vie de Monsieur Antoine, maître incontesté de la Ville et Big Boss de la French Connexion.

20 Juillet 1964. Marseille. Quartier du Panier.

Un rayon de soleil particulièrement indélicat traverse les volets entrouverts de ma chambre, me taquine l'œil gauche, et réussit à me faire à émerger de mon sommeil. Vu mon énorme mal de tête j'ai la très nette impression d'avoir été percuté par un camion !

Je me protège le visage avec un coussin et décide de rester au plus profond de mon lit afin d'oublier la lancinante douleur qui me grignote la nuque !

Un regard en direction du réveil balaye totalement ce rêve. C'est la fin de l'après-midi, je devrais déjà être chez mon oncle à la fête qu'il organise pour mon vingtième anniversaire.

Une fois debout, la position verticale s'avère plus difficile que prévue, je suis totalement embrumé ! La cuisine habituellement proche me paraît extrêmement lointaine, j'y arrive malgré tout afin de préparer ce qui devrait logiquement me remettre les neurones en état de marche : Un jus de citrons mélangés avec deux cachets d'Aspirine, accompagné d'une énorme tasse de café très serré !

Ce n'est qu'après ce rituel que je tente de rassembler les éléments du puzzle de la soirée afin d'essayer de comprendre la raison pour laquelle je me trouve dans un tel état. Le miroir de la salle de bain ne me donne pas la réponse, mais me renvoie l'image d'un garçon qui a passé une nuit très agitée. Quelques souvenirs remontent doucement à la surface, pour l'instant je préfère les ignorer et décide d'aller prendre une douche. Evidemment dès que je suis couvert de savon la sonnerie du téléphone agresse mes tympans fragiles. C'est Tonton Fernand qui a l'air de beaucoup s'inquiéter de mon retard.

— Lucas ! Tu fais quoi exactement ? tu t'es endormi ? tu es avec une demoiselle ? tu es malade ? tu nous boudes ? tu envisages de ne pas venir ? Je te signale, si cela t'intéresse que tout le monde t'attend avec une grande impatience, écoute les !

Au travers du téléphone, je les entends chanter à tue-tête une chanson immortelle du début du siècle ; "On n'a pas tous les jours vingt ans". Cette chorale improvisée, composée de personnes qui sont mes amis de toujours me fait chaud au cœur.

En moins de dix minutes je suis sur ma Vespa, en route pour le petit port du Vallon des Auffes qui a la particularité de se trouver en plein cœur de Marseille. Mon oncle y habite depuis toujours. A l'origine une simple maison de pêcheur construite il y a plus d'un siècle par son arrière-grand-père, quelques améliorations au fil du temps et la construction d'une immense terrasse surplombant la mer, font de cet endroit un véritable paradis !

Je suis évidemment le dernier arrivant, sur la terrasse une quinzaine de personnes uniquement des amis proches, tous ceux qui m'ont vu grandir me font un véritable triomphe. Alertée par les cris Delphine, la personne pour moi la plus importante déboule de la cuisine! C'est elle qui pendant toutes ces années m'a élevé et permis jour après jour, de devenir le garçon que je suis aujourd'hui. Mais, une explication s'impose : J'avais deux ans, quand l'immense chagrin causé par la disparition de mon père a très vite eu raison de la vie de ma mère. Adopté par mon oncle célibataire très endurci, c'est Delphine une vague cousine qui cumulait dans la maison les fonctions de femme de ménage, repasseuse et surtout cuisinière qui devient naturellement ma mère de substitution ! Pour elle, proche des cinquante ans et n'ayant jamais eu d'enfants j'étais un véritable cadeau du ciel ! Cela arrangeait également mon oncle, car se retrouver brusquement avec un bébé de deux ans sans en avoir le mode d'emploi n'aurait pas été évident. D'autant que ses fonctions de Commissaire, Patron du service des Mœurs de l'Evêché, ne lui auraient pas trop laissé le temps de me changer les couches !

Delphine se jette sur moi, comme si elle ne m'avait pas vu depuis plusieurs années.

— Il a fini par arriver mon petit poussin !

Elle m'embrasse pendant un bon quart d'heure, tout en me serrant dans ses bras au risque de m'étouffer. À plus de soixante et dix ans elle est en pleine forme et a certainement dû passer toute la journée à préparer ses fameuses langoustes.

Pour débiter les festivités, Roland un pêcheur du Vallon pose sur la table deux immense plateaux débordants d'oursins. Mon oncle s'occupe de ce qu'il sait faire le mieux, déboucher les bouteilles de Blanc de Cassis.

Puis il s'inquiète de mon visage fatigué.

— Tu es rentré tard ?

— Lorsque le jour se levait.

— Sérieux ?

— C'est ce que j'aurais dû être hier soir, malheureusement cela n'a pas été le cas, un mélange improbable de boissons alcoolisées pour en arriver à un pari ridicule, faire de nombreux plongeurs et une course dans les eaux douteuses du Vieux-Port.

— Pour de bon ? J'espère que tu t'es lavé avec de la Javel !

— Bien sûr ! je me suis même fini au White Spirit.

— C'était vraiment le minimum pour ne pas risquer de déclencher une épidémie !

Après les deux plateaux d'oursins et une salade de poulpes, arrivent les fameuses langoustes, qui sont absolument diaboliques. C'est alors le début d'une multitude de toasts : A Roland pour ses oursins, à Miranda la boulangère pour le gâteau d'anniversaire, à Delphine pour tout le reste et évidemment à moi pour mes vingt ans, puis avec un peu d'avance, un dernier toast pour mon oncle qui va être nommé Commissaire Principal le mois prochain.

Puis arrive le moment magique, je souffle les vingt bougies puis j'ouvre les nombreux cadeaux, pour la plupart des disques et des livres sur le Jazz, le dernier est celui de mon oncle qui a dû lui coûter un bras, un Leica, la Rolls des appareils photos.

Évidemment il en profite pour gentiment se moquer, me rappelant par la même occasions que c'est grâce à ses relations, que je suis depuis six mois photographe au journal la Marseillaise.

— Si avec ça tu n'obtiens pas le Prix Pulitzer !

Les invités partis, seul sur la terrasse nous profitons du calme revenu en buvant une dernière coupe de champagne. Aucun bruit sur le petit port du Vallon dans le lointain le moteur d'un bateau qui va caler au large. Mon oncle est anormalement silencieux, il finit par se lever pour se diriger vers l'intérieur de la maison, j'imagine qu'il va chercher la bouteille de Poire glacée.

Tout en continuant à plaisanter avec Fine, je ne peux m'empêcher de penser à mon oncle qui a l'approche de cette soirée est devenu extrêmement bizarre, je m'attendais à le voir heureux pour mon anniversaire, mais pas du tout, au contraire je l'ai senti contrarié. J'ai beau réfléchir je n'arrive pas à comprendre la raison de son attitude.

Comment aurais-je pu me douter que c'était la révélation qu'il allait devoir me faire qui le mettait dans un tel état. Comment aurais-je pu imaginer que ce que nous appellerons ce soir, un simple "Grain de sable" le premier d'une longue série, allait le jour de mes vingt ans influencer sur le cours de ma vie et par ricochet sur de nombreuses personnes qui allaient voir leurs existences totalement chamboulées.

Que ce maudit Grain de Sable venu on ne sait d'où, d'un sablier brisé, des dunes du Sahara ou des steppes Mongoles allait être le déclencheur, le point de départ d'une quête de vérité suivi d'une vengeance qui allait durer des années. Ce premier grain de sable, à l'apparence d'une lettre que Fernand tient dans sa main gauche, l'autre étant occupée par une bouteille de Poire glacée.

Je m'inquiète !

— Tu veux absolument nous achever ?

— Non ! Mais quelque chose me dit, que nous allons en avoir besoin.

— Tu comptes nous annoncer une catastrophe ?

— Tout à fait mon cher neveu ! Mais elle a déjà eu lieu il y a longtemps, c'est comme qui dirait une catastrophe antérieure.

— Tu as l'intention de me faire craquer avec tes devinettes ?

— Non ! Mais si quelqu'un doit craquer c'est plutôt moi, car cette vérité cela fait des années que je l'attends, que je la souhaite que je la désire, tu dois penser que le moment est mal choisi pour remuer tout ce passé, mais il se trouve que cela était le souhait impératif de ton père.

Le ton de la voix de mon oncle et ses paroles m'inquiètent énormément. Je regarde Fine, la tête baissée, les yeux fermés elle s'est toute ratatinée sur sa chaise.

— Pourquoi avoir attendu ce soir pour me parler de mon père ?

— Tout simplement parce que cette lettre que je tiens dans ma main il la écrite pour toi, il y a maintenant plus de vingt ans. Mais tout d'abord je te dois une explication, lorsque enfant tu as commencé à poser des questions sur ton père, il a été plus simple pour nous d'être plutôt évasif, en te racontant qu'il avait trouvé la mort pendant la libération de Marseille et qu'il était enterré auprès de ta mère. En réalité, tout ce que nous savions c'est qu'il avait disparu de la surface de la terre, nos efforts pendant des mois pour le retrouver ont été vains. J'ai vu un nombre incalculable de corps souvent très abîmés avec le faible espoir d'identifier celui de ton père et de pouvoir enfin lui donner une sépulture décente. Tout ce que je sais c'est Delphine qui me l'a raconté. Un soir au tout début de l'année 1944 il est arrivé avec toi, ta mère et deux valises, je n'étais malheureusement pas là, il y avait plus de six mois que j'avais rejoint le maquis des Hautes-Alpes. C'est Delphine qui l'a vue vivant pour la dernière fois !

- Toute émue, vingt ans après elle a du mal à me raconter.

— Toi, tu pleurais à t'arracher les cordes vocales ! Tu avais une grosse faim. Pendant que nous te préparions le biberon, ton père s'est enfermé dans le bureau, il en est ressorti au bout d'une heure, il était livide, j'avais même l'impression qu'il avait pleuré, il m'a prise à l'écart je me souviendrai toujours de ses paroles.

— Delphine, ne me pose pas de question, le plus important pour moi c'est de les protéger tous les deux, je te demande de t'en occuper, la guerre est bientôt finie c'est une question de mois, j'espère que je vais arriver à m'en sortir et que je vous reverrai tous. Tu donneras cette lettre à Fernand, s'il a la chance de revenir. Il nous embrassa très fort, toi plus doucement car tu étais endormi. Voilà, comment cela s'est passé.

Je suis terriblement ému, c'est bien au-delà de tout ce que je pouvais imaginer, j'ai mille questions à poser, mais avant d'écouter la première mon oncle m'arrête net.

— Lucas, je suis certain, que toutes les réponses que tu as envie de connaître sont dans cette lettre, Delphine me l'a remise à mon retour du maquis avec sur l'enveloppe: " Pour Lucas le jour de ses vingt ans "

— Tonton, finalement, je pense que je vais boire une petite Poire !

Puis je finis par la prendre cette maudite lettre, je la tourne et la retourne dans tous les sens avec l'impression qu'elle me brûle les doigts.

Fernand, fait tout pour détendre l'atmosphère.

— Je dois t'avouer que pendant toutes ces années j'ai eu mille fois envie de l'ouvrir, mais chaque fois que je l'apercevais tout au fond du tiroir de mon bureau, je voyais écrit sur l'enveloppe : Pour Lucas, le jour de ses vingt ans, je pense que si je l'avais ouverte je n'aurais plus pu te regarder en face, et si je t'en avais parlé avant tes vingt ans, c'est la mémoire de mon frère que j'aurais trahie.

Je me sers une autre Poire et j'ouvre l'enveloppe avec une immense émotion.

Mon Lucas.

Je suis dans le bureau de ton oncle, je t'ai amené ici avec ta mère pour vous mettre à l'abri des ordures qui me cherchent. Vous sachant en sécurité, je vais maintenant essayer de rejoindre Fernand dans le maquis des Hautes-Alpes. Il faut d'abord que je t'explique pourquoi je suis en grand danger.

Depuis l'hiver 42 j'ai un rôle dans la Résistance, avec deux autres dockers Ange et Toinou nous avons une mission de renseignements sur les activités du port. Nous récupérons aussi divers documents qui arrivent par bateau pour les maquis du Sud.

Il y a deux jours Ange a disparu, sa famille a prévenue la Police sans aucun résultat. Avant de disparaître à son tour Toinou m'a averti que j'étais en grand danger. Tout ça pour de l'argent, beaucoup d'argent !

Il y a une semaine les Anglais nous ont fait parvenir par bateau, les parachutages étant trop risqués, deux énormes sacs contenant une véritable fortune en différentes devises, ainsi qu'une petite valise contenant des lingots d'or afin de financer la Résistance.

Nous avons décidé pour partager les risques, qu'Ange et Toinou prendraient les sacs et moi la valise de lingots. Mais une équipe de voyous qui magouillent depuis un certain temps à l'intérieur du port ont réussi à savoir que nous étions chargés de transporter tout ce pognon. Ce sont eux les responsables de la disparition de mes amis, ainsi que de la mienne si tu as cette lettre entre les mains.

Il s'agit d'une bande de voyous Corses qui ont pour chef un certain Antoine, connu comme proxo dans son quartier de l'Opéra, cela fait des années qu'il dirige cette équipe, c'est cet homme qui est à l'origine de ce carnage. Voilà, tu connais toute l'histoire, maintenant je vais essayer de sauver ma peau !

Ton père qui t'aime très fort, qui espère te revoir et, dans le pire des cas t'aura laissé un bel héritage dans la cave de la maison.

Cette lecture m'a complètement dévasté, je l'imagine dans cette maison, en train de m'écrire qu'il va peut-être mourir. Je tends la lettre à mon oncle et me réfugie dans les bras de Delphine pour éclater en sanglots.

Fernand qui a terminé la lecture de la lettre se prend la tête entre les mains, ses yeux sont remplis de larmes.

— Je crois que je vais m'en vouloir toute ma vie, si j'avais été là, j'aurais certainement pu l'aider à sauver sa peau.

— Tu aurais pu aussi y laisser la tienne.

— Ou arriver à le sauver, ça nous ne le saurons jamais, mais peu importe maintenant que tu sais tout sur les raisons de sa mort tu vas pouvoir tourner la page, finalement si tu réfléchis bien cette lettre n'a rien changé, ton père est certainement mort d'une manière différente de celle que nous t'avions raconté, mais cela n'est pas important, crois-moi oublie cette maudite lettre.

— Que ce que tu me racontes ! tu me parles d'oublier alors que je viens d'apprendre que mon père a été assassiné, il les accuse dans sa lettre, il donne le prénoms de leur chef, Antoine, Corse, proxénète notoire depuis des années, il ne doit pas en avoir des centaines à Marseille avec un tel profil, il faut le chercher le trouver et le dénoncer à la police. Et en plus, la police c'est toi !

Fernand me regarde bizarrement, il semble très gêné d'être dans l'obligation de me dire une chose qui semble l'embarrasser.

— Tu sais Lucas, le trouver cela ne sera pas bien difficile, mais lui faire payer pour ton père, là tu vas te trouver devant un drôle de problème !

— Comment ça ! tu ne vas pas me dire que tu le connais ?

— Antoine ? Je ne connais que lui ! Depuis la Libération, avec ses frères c'est la suite logique des décennies "Carbone et Spirito". Ce sont les nouveaux maîtres de notre belle ville. Tu ne peux pas imaginer leur puissance leur influence sur tous les rouages de la société Marseillaise. Je m'étonne que tu n'en ai jamais entendu parler.

— Tu sais tonton, moi à part la photo et le Jazz !

Mais, ce qu'il me raconte a pourtant tendance à m'impressionner, pour me lever toute idée de vengeance il éprouve le besoin d'en rajouter une couche

— Depuis des années, ils contrôlent toutes les affaires illicites de la ville, jeux, prostitution, racket ainsi que tous les trafics à l'intérieur du Port Autonome. Dans les années 50 ils

organisaient le trafic d'or et surtout de Piastre, la monnaie à cette époque de l'Indochine Française. Aujourd'hui on les soupçonne d'être à l'origine de la création de Labos pour la transformation de la morphine base, avec l'envoi chaque année de plusieurs tonnes d'héroïne vers les États Unis. L'argent qu'ils récoltent une fois blanchi est investi dans des affaires licites : Hôtels, Discothèques, Restaurants, Cercle de Jeux et dans l'Immobilier. Ils arrosent tout le monde, soutiennent le Maire et organisent des Fêtes somptueuses ou se presse le Tout Marseille. À part quelques légères broutilles de jeunesse, Antoine n'a jamais été inquiété par la justice, il est blanc comme neige, tout à fait intouchable. Crois moi Lucas, il n'y a absolument rien à gratter. Après un tel un tel réquisitoire, je suis plutôt sceptique sur la possibilité de l'inquiéter, ce qui n'empêche pas ma colère d'être omniprésente.

— Tu as certainement raison, mais moi je ne peux pas continuer à me lever chaque matin comme si de rien n'était, tout en sachant ce qui est arrivé à mon père.

— Je comprends que cela te soit insupportable, mais tu dois oublier toute idée de dénonciation car cela n'aboutira strictement à rien, ils ont une ribambelle d'avocats, uniquement des pointures qui se feront un plaisir de mettre en pièces toutes tes accusations.

— Tu peux me dire tout ce que tu voudras, tu n'arriveras pas à me convaincre de ne rien tenter, je suis certain qu'avec ton aide je finirai par trouver une façon de lui poser des problèmes.

— Alors là tu te trompes ! Il est hors question que je t'aide, je n'ai pas du tout envie d'aller un jour reconnaître ton cadavre à la morgue.

Comme cette éventualité me semble des plus déplaisante et que je sens que mon oncle restera sur ses positions, je décide de ne plus polémiquer et d'aller directement me coucher. Fernand décide de rester en compagnie de la bouteille de Poire qui va l'aider à trouver plus facilement le sommeil.

Je suis debout très tôt, j'ai passé la nuit à gamberger sans vraiment pouvoir fermer l'œil. Il faut dire que cette révélation m'a vraiment secoué, apprendre le jour de ses vingt ans que son père a été assassiné et dans le même temps savoir que les coupables sont intouchables, c'est très difficile à admettre !

En passant devant sa chambre je constate qu'il dort toujours, ses ronflements sont dantesques ils me poursuivent jusqu'à la cuisine et me tiennent compagnie pendant la préparation du petit déjeuner.

Après quelques cafés/tartines, vu l'heure je prends le risque d'aller réveiller Fernand. J'ouvre les rideaux de la baie vitrée de sa chambre afin que le soleil envahisse la pièce, il se retourne dans son lit en ronchonnant, essayant vainement de se protéger de la lumière, il plonge la tête sous l'oreiller et finalement se met à hurler.

— Mais c'est quoi ce bordel ?

— Il est plus de neuf heures, comme tu n'es pas en congé, j'imagine que tu dois un peu te montrer au bureau ?

Cela le réveille immédiatement, il saute du lit avec souplesse et en profite pour me balancer une de ses nombreuses certitudes : Un travail intensif forge le cœur des hommes , très fier de lui, il ajoute :

— Et celle-là elle est de moi ! Je vais me laver, toi tu prépares le petit déjeuner.

Après sa douche il me rejoint sur la terrasse où je lui tartine ses tartines, j'ai à peine fini d'étaler la confiture qu'elles sont déjà englouties, il est trop rapide pour moi, au bout d'une dizaine je décide d'arrêter.

— Allez ! Encore deux ou trois.

— Tu as déjà oublié que tu n'arrives plus à fermer tes pantalons.

— C'est toi qui as raison, mais dès qu'il s'agit de manger je deviens incontrôlable.

— Je suis certain que si tu arrives à faire un régime sérieux, d'ici une quinzaine d'années tu auras perdu un ou deux kilos.

— Mon cher neveu, c'est pas très beau la moquerie !

LES LINGOTS DE CHURCHIL

Mais le soir pendant le repas, devant une Daube somptueuse, il me reparle de la lettre avec une question très précise.

— Au fait, tu comptes faire quoi de ton héritage ?

— Arrête un peu de rêver, tu crois vraiment qu'il m'a attendu pendant toutes ces années ?

— Si ton père a écrit : ton héritage est dans la cave c'est qu'il doit y être ! Lorsqu'il a rédigé cette lettre, il n'avait surement pas trop envie de rigoler.

— Moi je n'y crois pas du tout ! J'ai jeté un œil dans la cave, c'est un bordel incroyable et en plus il n'y a pas d'électricité.

— Tu me laisse faire ? chez moi j'ai une baladeuse avec une rallonge qui fait au moins un kilomètre, ta cave je vais te l'éclairer que tu vas te croire au Stade Vélodrome.

Le lendemain Fernand est là avec sa baladeuse magique, prétextant un début d'angine il a réussi à abandonner son bureau en milieu d'après-midi.

La cave enfin illuminée, nous découvrons comme prévu un immense bordel. Comment est-il possible d'entasser autant de choses inutiles.

— Tu as vu ? Qu'est-ce que tu veux qu'on trouve là-dedans.

— La seule solution, c'est de tout sortir.

Aussitôt dit, aussitôt fait, en moins d'une heure le jardin qui était déjà une petite jungle, devient également une décharge à ciel ouvert ! Comme je l'imaginais pas la moindre valise.

Fernand balance alors une affirmation implacable.

— Si elle n'est pas au-dessus c'est qu'elle est en dessous.

— Ça c'est une superbe déduction, en dessous mais où ?

Il commence à piocher au hasard, le sol dur est très difficile à creuser, nous nous relayons pendant plus de trois heures sans aucun résultat. Il est complètement découragé, prêt aux solutions extrêmes.

— Il nous faudrait de la dynamite ! Et il jette sa pioche..

Je sais déjà ce qu'il va dire.

— On va se manger une pizza chez Étienne ?

C'est à cent mètres de chez moi, la petite salle est pleine, après les bises d'usage nous nous installons au comptoir dans l'attente qu'une table se libère. Ici, pas de carte, pas de menu, des additions orales souvent à la tête du client, mais une pizza absolument sublime.

Nous en sommes à la deuxième quand mon oncle daigne ouvrir la bouche.

— Tu y crois toujours à cette valise ?

— Pas du tout, c'est toi qui a affirmé qu'elle était là, maintenant j'ai l'impression que toi aussi tu doutes.

— Pas de découragement ! une petite Poire et nous retournons au combat !

Évidemment après les Pizzas c'est beaucoup plus difficile, il fait tellement chaud que nous nous sommes mis en slip ! Il est plus de 4 heures du matin le sol de la cave a été presque totalement retourné sans résultat. Je suis un peu déçu, mon oncle avait finalement réussi à me persuader que la valise serait là. Avec l'espoir de relancer la machine je monte à la cuisine pour faire du café, je suis en train de remplir les tasses lorsque j'entends un hurlement monstrueux qui fait trembler toute la maison, très inquiet je redescends à toute vitesse.

Le spectacle est absolument dantesque, hallucinant, je dirais même totalement surréaliste ! Mon oncle en slip sautille sur place, plus rouge qu'un coquelicot il marmonne en riant.

— C'est elle, elle est là la petite Salope ! Elle est bien là !

Effectivement, on aperçoit dans la terre un morceau de métal rouillé, nous creusons avec nos mains à nous arracher les ongles, nous devons alors nous rendre à l'évidence, c'est bien elle ! Fernand est absolument surexcité, je ne l'ai jamais vu dans un tel état, il me prend dans ses bras et me serre tellement fort que j'ai très vite le souffle coupé.

— Au moins ça, ils ne l'ont pas eu ces connards !

Nous arrivons finalement à la sortir entièrement de terre, elle est un peu abîmée mais absolument magnifique, très lourde, fermée par deux serrures, plus un gros cadenas. Une fois posée sur la table de la cuisine nous ne sommes pas plus avancés. Il ne nous manque que les clefs !

— Le mieux c'est d'aller chez moi, au niveau outillage je suis suréquipé cette valise je vais te l'ouvrir simplement en la caressant.

Dès notre arrivée chez lui il se déchaîne. A l'aide d'un burin il explose les deux serrures, arrache le cadenas avec une tenaille, quelques violents coups de marteau finissent le travail. Elle est ouverte mais complètement fracassée

— Heureusement qu'elle n'était pas consignée !

— Arrête de pinailler ! lorsque j'ai dit que j'allais l'ouvrir tout en douceur, tu savais bien que c'était une image. Maintenant à toi de jouer, honneur à l'héritier !

Mais là, devant cette valise un immense doute m'envahit, s'il n'y avait pas le moindre lingots, si pour faire le poids elle était remplie de pierres, s'il s'agissait tout simplement d'un leurre imaginé par les Services Secrets Anglais. Cela me semble trop beau pour être vrais. En l'ouvrant je vois d'abord une couverture marron typique de l'armée, en la relevant je découvre pliés individuellement dans le papier d'un journal Anglais, les douze lingots de Churchill, ils sont superbes, il est difficile d'imaginer qu'ils sont restés plus de vingt ans enterrés dans cette cave. Je les aligne côte à côte sur la table. Fernand les regarde totalement subjugué, petit garçon il devait avoir le même regard devant son Arbre de Noël ! Aujourd'hui il est surtout revanchard.

— Ce qui me ferait plaisir c'est que ce gros connard d'Antoine qui a tout fait pour les avoir, jusqu'à tuer ton père, puisse les voir étalés sur cette table.

CORSICA CONNECTION

C'est dans sa superbe maison, une ancienne Bastide Provençale posée au milieu d'un immense parc, pompeusement appelé le Château que ce gros connard d'Antoine comme le surnomme mon oncle, organise la réunion du lundi. C'est une véritable réunion de famille !

La douzaine d'hommes réunis autour de l'immense table sont tous parents à des degrés divers, frères, oncles, cousins, neveux et presque tous natifs d'un petit village de haute Corse.

La plupart arrivés après la Libération pour prêter main forte à ceux de la famille, qui déjà en place gravissaient les échelons de la pègre Marseillaise.

Antoine a été le premier dès l'âge de 16 ans à venir sur le Continent. Sans savoir ni lire ni écrire, mais en sachant très bien compter. Charmant et baratinier il s'est rapidement trouvé à la tête d'un cheptel d'une demi-douzaine de tapins, avec l'aide de ses frères le groupe de «bouquineuses» s'agrandit. Antoine possédant toutes les qualités requises pour réussir, cruel, autoritaire, rusé et sans pitié devient rapidement le chef de cette petite entreprise familiale très prospère. Tout le quartier de l'Opéra était sous leur coupe.

Les années soixante qui viennent de commencer sont excellentes, pour les affaires en général, et pour nos Corses en particulier. Tout marche à merveille. La prostitution, leur métier de prédilection explose ! Le racket est une mine d'or ! Les jeux en pleine expansion ! Seul le trafic d'armes présente une baisse significative, et celui des cigarettes n'a plus aucun intérêt.

Mais depuis deux ans une nouvelle activité promet des lendemains qui chantent, elle rapporte plus que toutes les autres réunions. La transformation de la Morphine base en héroïne d'une pureté exceptionnelle, grâce à Jo Cesari leur chimiste/magicien, a permis l'expédition de près d'une tonne de came vers les USA. Ils ne savent plus où mettre le pognon !

Ce qui leur permet d'arroser à tout va ! Policiers, hommes politique, magistrats, syndicalistes, tous ceux susceptibles de pouvoir les aider un jour ou l'autre, dans leurs activités licites ou illicites.

Les hommes réunis autour de cette table constituent la garde rapprochée d'Antoine, chacun gère d'une manière efficace et éventuellement très violente tous les secteurs de cette entreprise. Tous sont très élégants, de vrais gravures de mode, costumes croisés en Alpaga, ou à motifs "Prince de Galles", chaussures en croco ou en lézard sauvage. Au niveau des « bagoues » c'est impressionnant, leurs énormes chevalières et gourmettes lancent tout azimut des éclairs dorés lorsqu'ils agitent les mains. La valeur de leurs chaînes en or, légèrement plus petites que celle d'un paquebot ajoutée à celle de leurs bagues et gourmettes pourrait combler en partie le trou de la Sécu ! Nous sommes loin, mais alors très loin des éleveurs de chèvres et de cochons gambadant dans le maquis Corse !

À la fin du repas le Champagne servi, le maître d'hôtel et les serveurs partis, Antoine prend la parole.

— J'ai deux bonnes nouvelles à vous annoncer, d'abord Jo Cesari va bientôt pouvoir se remettre au boulot, une livraison doit arriver bientôt. La seconde, grâce à la collaboration de notre ami le Commissaire Blémand, nous allons pouvoir prendre une grosse participation dans un Cercle de jeux à Paris, près des Champs.

Quelques applaudissements fusent dans l'assistance. C'est ensuite au tour du frère d'Antoine de prendre la parole.

— Moi, je ne vais pas vous parler boulot, c'est juste une invitation samedi prochain pour l'anniversaire de ma très chère épouse, cela se fera au Restaurant "La Mer" en présence de notre ami Monsieur le Maire. J'aimerais tous vous y voir, avec vos femmes bien sûr, mais surtout sans vos maîtresses !

Ça rigole, et applaudit à nouveau. Après quelques toasts Antoine gagne son bureau, à tour de rôle chaque patron de secteur le rejoint afin de faire le point et prendre d'éventuelles décisions nécessaires à la bonne marche des affaires. Puis ils lèvent le camp. L'immense jardin ressemble à un concessionnaire Mercedes. Pas moins de dix voitures de la marque Allemande attendent leurs propriétaires. Seul un superbe cabriolet Alfa Roméo, celui du maître d'hôtel détonne un peu.

Delphine m'a entendu me lever, le petit déjeuner est prêt, elle m'embrasse puis s'installe pour me regarder manger mes tartines.

— Fernand est parti de bonne heure, je ne sais pas pourquoi il s'est levé en colère, en ce moment il est infernal! Tu dois le retrouver à son bureau vers midi pour aller manger un Couscous.

Avant de le rejoindre, je passe selon ses conseils, au Crédit lyonnais de la rue St Ferréol faire les formalités pour la location d'un coffre, j'en repars avec une petite clef qu'il va s'agir de ne pas perdre. A midi je suis à l'Evêché, Fernand comme d'habitude n'est pas à son bureau, il doit être en vadrouille. Je suis mauvaise langue, car Felix son plus proche collaborateur et ami m'indique qu'il est en réunion avec le Grand Patron. Il finit par arriver, me prends le bras et me tire vers la sortie.

— Vite on se casse, j'ai trop envie de Couscous !

Félix avant qu'il ne parte à une question à lui poser.

— J'ai reçu un avis de recherche sur Jo Delapinta, dit Jo le danseur c'est quoi son véritable job, Proxénète ou la came ?

Mon oncle qui est une véritable Encyclopédie de la pègre Marseillaise, lui répond illico.

— Ça dépend des jours, Jo le danseur c'est comme les représentants, il est multiscartes !

Nous nous retrouvons sur le Vieux-Port à la terrasse ensoleillée du Bosphore, le roi incontesté du Couscous. Je lui montre la petite clef de mon coffre au Crédit Lyonnais.

— Tu as été rapide !

— Je serai tout de même plus tranquille lorsqu'ils seront à l'abri, j'ai une peur panique de me les faire voler. Je change de cachette tous les jours !

Pour commencer tu m'en amèneras deux, dans une petite sacoche, je vais te les négocier au mieux sur le marché parallèle, j'ai un Indic à Toulon qui va pouvoir me renseigner, c'est le meilleur receleur du département.

— Tu comptes en tirer combien

— Le cours officiel moins 20/25%, ne te fais pas de souci je vais t'en tirer le max !

— Ça va me faire un drôle de paquet de pognon !

— J'espère que tu me feras un beau cadeaux.

— Non ! je vais d'abord finir les travaux dans la maison.

— C'est toi le chef !

MON ONCLE ou MON PERE ?

Avant d'aller plus loin je vais essayer de vous raconter mon Oncle, un personnage atypique qui vaut vraiment le détour. En réalité, il y en a deux !

Celui avec qui je partage le quotidien, en dehors de nos boulots respectifs. Ce Fernand a une activité principale qui lui apporte infiniment de plaisir, c'est un véritable fou furieux de la Bouffe. Mais attention ! La très bonne, préparée par Delphine ou dégustée dans l'un de nos restaurants favoris.

Il y a aussi celui qui vous assène à tout bout de champ ses dictons préférés, dans le style Celui qui a inventé le soleil c'est vraiment pas un con ou bien. Un âne tu n'en feras jamais un cheval de course. Il en maîtrise malheureusement une bonne centaine, en invente sans arrêt et les balance selon son humeur du moment. Il les appelle très joliment ses "certitudes".

Il y a également le Fernand pêcheur, qui le dimanche lorsque le temps le permet sort le Pitaluge, sa belle barquette Marseillaise pour des parties de pêches homériques. Il y a également celui qui passe des heures chez son tailleur pour des essayages de costumes sur mesure. Ce qui lui vaut dans le monde des voyous, le gentil surnom de: Grandin "Le Gandin" !

Puis il y a l'autre, qui va rester 48 heures non-stop dans son bureau, afin de traiter une affaire importante, en mangeant des sandwichs. Celui qui a réussi par son travail, et son sens de l'équipe une ascension fulgurante en devenant Commissaire Principal en un temps record, sans aucun plan de carrière tout simplement en faisant le boulot du mieux possible. Il y a aussi le Fernand qui va laisser partir un petit délinquant, simplement pour des paroles qui l'ont ému, ou bien fait rigoler ! C'est humainement une très belle personne ! Malgré des airs un peu bourru qui accentuent sa ressemblance avec Lino Ventura, il a réussi à garder une âme d'enfant. S'il lui arrive souvent de se mettre en colère sans aucune raison, c'est le premier à reconnaître son évidente mauvaise foi.

Le seul bémol, et c'est vraiment un mystère, Fernand n'a aucune vie sentimentale, je ne lui connaît aucune aventure et malgré notre connivence je n'ai jamais osé lui poser la moindre question à ce sujet. C'est d'autant plus bizarre qu'il ne fait pas ses cinquante ans, il est plutôt bel homme, grand, costaud avec beaucoup d'humour et de charme. Son seul problème, les quelques petits kilos superflus dont il n'arrive pas à se débarrasser.

La seule femme que je lui connaisse c'est Delphine, ma Fine, qui depuis près de vingt ans m'appelle toujours "mon petit poussin". Mais elle, on se la partage volontiers !

Je suis obligé de reconnaître que j'aime énormément cet Oncle, devenu mon père que je continue pourtant à appeler Tonton .

Je ne l'ai pas vu depuis deux jours, il faut dire que j'ai été très occupé à débarrasser le jardin de tout le bordel sorti de la cave et surtout par l'installation de mon labo photo qui va bientôt être équipé avec du matériel dernier cri, grâce à la vente des lingots je vais être au top de la technologie. Alors lorsqu'il m'appelle pour une soirée Blanquette je saute sur l'occasion.

Delphine s'est surpassée, et malgré mes nombreuses mises en garde Fernand aussi s'est surpassé, il en a repris quatre fois !

Nous digérons tranquillement, allongés sur deux chaise longue. Le Vallon ce soir est un peu bruyant, la Pizzeria du Port accueille un anniversaire qui s'éternise, au risque d'aller jusqu'au bout de la nuit. Après de longues minutes de silence, mon oncle se décide enfin à parler.

— Tu te souviens du soir où nous avons lu cette maudite lettre, je t'ai conseillé d'oublier et de passer à autre chose. J'étais alors tout à fait sincère en te faisant une description apocalyptique de ce cher Antoine, t'expliquant à juste titre qu'il n'y avait aucune possibilité de vengeance. Mais au fil des jours j'ai compris que pour moi aussi il me serait impossible d'oublier, de tourner la page. On ne peut pas imaginer que ce qu'il a fait à ton père puisse rester impuni. Mais je pense qu'il existe plusieurs manières de lui faire payer l'addition. Et je crois que j'ai trouvé la meilleure !

Je regarde mon oncle, étonné mais tellement heureux de ce revirement. Il m'explique alors les grandes lignes de son projet.

— Ça fait des jours et des nuits que je réfléchis, à force de faire fonctionner mes neurones à plein régime je suis arrivé à une évidence. Comme nous ne pouvons pas les attaquer au bazooka ou au pistolet-mitrailleur, notre seule option est d'arriver à gripper les rouages de l'organisation. Pas sur des bricoles, comme le racket et la prostitution, mais sur ce qui rapporte le plus: le trafic d'héroïne ! Cela prendra du temps mais fait moi confiance, à force d'entourloupes sournoises je vais arriver à lui faire complètement péter les plombs et évidemment le pousser à faire des conneries !

— Mais, nous ne savons même pas d'où vient cette merde. Tu dois pouvoir avoir des infos, à l'Evêché il y a bien un service qui s'occupe de la drogue ?

— Oui, nous sommes au même étage, leur chef c'est Carlotti qui avec des moyens dérisoires réussi tout au plus à arrêter quelques dealers de haschich. Une seule personne pourra me donner des renseignements fiables sur le trafic International, mon ami Mercier le plus haut responsable des Stups à Paris.

A partir de ce jour tout va aller très vite !

Quarante-huit heures plus tard, sachant que Fernand est de retour de Paris par le train de nuit, je me pointe au Vallon avec l'espoir d'avoir de bonnes nouvelles. J'ai la surprise de le trouver sur la terrasse, devant un café. Alors que je lui fait la bise, je m'aperçois qu'il a une tronche de déterré.

— J'ai pas fermé l'œil de la nuit j'étais trop excité, alors j'ai gambergé. Je peux t'affirmer à coup sûr, que j'ai trouvé le pays fournisseur. Mon pote le Parisien m'a expliqué que ceux susceptibles de fournir sont, le Liban, le Vietnam et la Syrie, mais après réflexion, je suis quasi certain que la bonne pioche est le Vietnam !

— Pourquoi en es-tu si sur ?

— J'explique ! Durant les années 50 les Corses ont trafiqués sur une très grande échelle, l'or et les Piastres avec l'Indochine alors française. Le nom du pays a changé, les Ricains nous ont remplacés, mais la Maffia en place est toujours la même, je suis sûr que c'est grâce à elle que la marchandise arrive. Tu vas encore me dire que je dictone, mais crois en ton cher oncle : Il n'y a pas de fumée sans feu !

— Bonne déduction, mais ça arrive comment ?

— Forcément par bateaux, très certainement à l'intérieur de containers, des centaines de kilos ne peuvent pas se cacher dans une cabine. J'ai consulté toutes les cartes, il n'y a que trois ports de départ possible.

— Si tu as raison, tu as fait un grand pas en avant.

— Non ! Un tout petit, il nous reste à trouver une multitude de choses. Le port de départ, le nom du bateau ainsi que la date d'arrivée, mais surtout de savoir qui chargé de la récupération de la came. Forcément, il ne peut s'agir que d'un employé du Port qui a accès aux containers. Pour avoir ces renseignements, je vais me rapprocher d'un copain qui est le responsable du personnel sur le port.

C'est une des choses que j'aime chez Fernand, quand il est décidé, c'est très rapide. Rendez-vous est pris avec son pote, à midi Chez Etienne.

Je le retrouve en fin d'après-midi, extrêmement excité.

— Je suis d'une efficacité absolument redoutable ! Je l'ai tout d'abord enfumé, en lui présentant la chose comme une enquête très discrète, sur les nombreux vols à répétitions commis dans l'enceinte de Port Autonome. Il m'a fourni le plus d'éléments possible, tout d'abord la liste de tous les responsables qui gèrent le débarquement des marchandises, et en particulier des containers. J'aurais aussi chaque début de semaine le listing de toutes les arrivées de bateaux, leur provenances ainsi que les cargaisons transportées. Comment tu me trouves ?

— Imperial ! C'est un mot qui va très bien avec les Corses !

LE REPAIRE de la NOUVELLE EQUIPE

A l'extrémité du Boulevard de Paris, le bar des Platanes est le bistrot banal par excellence, comme il en existe des dizaines à Marseille. Dans l'arrière salle exclusivement réservée à l'équipe à Tany malgré la fumée des cigarettes rendant l'atmosphère irrespirable, une quinzaine d'hommes un verre à la main papotent bruyamment, ils se retrouvent ici tous les jours en fin d'après-midi pour l'apéro, mais surtout pour faire le point sur les affaires en cours. C'est un rituel, comme la réunion du lundi au Château d'Antoine.

Salvatore le patron y trouve très largement son compte, car ça a tendance à beaucoup consommer. Bien qu'il ne participe jamais à leurs magouilles, Salvatore leur rend souvent de petits services en planquant dans sa cave des trucs pas très net.

Nous sommes là au quartier général de l'équipe qui monte. À la différence de celle des Corses, en place depuis plus de vingt ans, celle de Tany est installée à Marseille que depuis seulement quelques années.

Ses cadres pour la plupart issus de la Bande des 3 Canards, du nom du cabaret parisien qui pendant longtemps a été leur point de chute sont au nombre de six : Petit Jean, Tony le boxeur, le Libanais, Jacky, le gros Gaby, Tony le para, et le Boss. Ajouter à cela une bonne douzaine d'intermittents de la carambouille, des seconds couteaux sur qui ils savent pouvoir compter. Certains font également partie de la très célèbre CPM, Confrérie des Proxénètes Marseillais.

A leur actif, plusieurs gros braquages de Banques, un fourgon de transport de fond, des enlèvements de commerçants fortunés, et évidemment le racket sous toutes ses formes. De la petite épicerie de quartier au grand hôtel de luxe, tout est prétexte à faire rentrer la monnaie.

En prenant toujours soin d'éviter de se frotter à l'équipe des Corses, pour l'instant trop puissante à tous les niveaux. Donc pas de conflits, mais une grande rivalisée. Toutes ces activités illicites leur ont permis de se constituer un très important trésor de guerre, qui d'ici quelques mois devrait permettre à Tany de se lancer dans la production d'héroïne, afin d'intégrer la célèbre et funeste French Connection.

Ici ce n'est pas la somptueuse demeure d'Antoine mais un simple bar de quartier, pas de maître d'hôtel, ni de douzaine de Mercedes. Mais nous avons affaire à une équipe redoutable composée d'une petite vingtaine d'homme pourvus de sacrées paires de burnes, avec un objectif simple prendre le pouvoir dans cette belle ville de Marseille !

FILATURES et COUP de Foudre

Dans le bureau de Fernand, nous passons une grande partie de la nuit à éplucher toutes les infos sur le personnel du Port. Il y a une tonne d'information à ingurgiter. Nous sélectionnons toutes les personnes ayant un rapport direct avec le déchargement des bateaux, et surtout des containers. Ayant éliminé, à tort ou à raison, les trop jeunes, les trop vieux, ainsi que la gente féminine, le jour se lève sur un choix réduit de quatre noms. Sylvain Leblanc, Sauveur Pidecchia, Robert Deval et Ange Gustini.

— Demain je vais discrètement consulter le fichier central, nous allons déjà savoir s'ils ont des choses à se reprocher, puis j'essaierais d'une manière officieuse, d'avoir le plus possible de renseignements financiers. Après, puisque tu es encore en congés ce sera à toi de jouer, tu vas filocher !!

Le lendemain à midi nous nous retrouvons au bar le Péano, juste en face du journal la Marseillaise pour partager tous les nouveaux éléments.

— J'ai envoyé Félix pour fouiner, il nous a ramené quelques informations intéressantes. Pour Deval et Leblanc absolument rien à signaler même pas un PV. Pour les deux autres, il y a pas mal de bricoles, et comme par hasard ils sont tous deux natifs de l'Ile de Beauté.

Sauveur Pidecchia, 48 ans né à Sagone. Corse.

Alors lui, c'est embrouilles et bagarres dans tous les bars à tapins de l'Opéra, il y passe les trois quart de sa vie ! Il boit, Il baise, il se bat, je ne sais pas dans quel ordre, mais ce sont ses principaux loisirs. Ancien boxeur, il a failli tomber comme proxénète dans sa jeunesse. En rouge incandescent à la banque. Il habite à St Victor et conduit une 203 noire.

Ange Guistini. 42 ans né à Ajaccio Corse.

Soupçonné d'attouchements sur sa fille mineure, sa femme a obtenu le divorce, mais il n'a pas eu de condamnation. Il paye chaque mois une importante pension alimentaire, mais n'a pas l'air d'avoir de problème financier. Propriétaire de sa maison à l'Estaque, héritée de son père. Il conduit une 404 grise.

— On ne peut pas dire qu'il s'agit de gros délinquants.

— Non ! Mais nous avons tout de même affaire à des personnages qui sortent de l'ordinaire, un ancien boxeur qui adore la castagne, obsédé par les tapins, et un très gros flambeur, légèrement pédophile. C'est tout de même pas mal comme CV !

Décision est prise de surveiller de près nos deux loustics.

Je m'occupe tout d'abord de Gustini, il ne me pose aucun problème, car il a toujours les mêmes occupations, dès qu'il sort du boulot direction le Casino de Cassis ou celui d'Aix en Provence,

à part les jours où il se rend dans l'arrière salle d'un bar du quartier de Vauban où se déroule une très grosse partie de Poker. Le midi il va se bouffer un sandwich au PMU de la place de la Joliette, il en profite pour flamber un max sur toutes les courses de l'après-midi. Fernand ayant plus que moi la dégaine d'un flambeur, prend alors le relais afin de le surveiller dans la salle de roulette, pour évaluer son niveau de flambe.

Deux soirs à Cassis un à Aix lui suffissent pour se faire une idée précise

— Je pense que c'est notre cible ! Ange est un très gros joueur, hier soir il a perdu sans sourcilier l'équivalent de ce que je gagne en un mois, même si je suis pas très bien payé, ça fait tout de même pas mal de pognon. C'est d'autant plus bizarre que sur ses comptes bancaires, il n'y a aucun retrait en liquide. Pourtant ce fric qu'il claque, il vient obligatoirement de quelque part ?

Je laisse mon oncle dans ses réflexions pour aller m'occuper du deuxième larron, celui-ci à l'air beaucoup plus folklorique, il s'agit de Sauveur Pidecchia plus connu sous le surnom du King de l'Opéra !

À cinq heures je le vois sortir comme une bombe au volant de sa vieille 203, il fonce à toute vitesse vers son terrain de jeux favori. Je repère très vite sa voiture garée sur le trottoir. Avant que je commence à le chercher, je le vois ressortir du New-Paradise, une bouteille de bière à la main, pour rentrer à toute vitesse dans le Las Vegas.

Je patiente deux minutes, puis je me décide à le suivre dans son lieu de débauche. À l'intérieur il y a une sacrée ambiance. Un Scopitone crache le dernier tube des Chats Sauvages, ça twist à fond la caisse ! Sauveur se jette immédiatement sur la petite piste pour rejoindre les filles qui s'y trémoussent, tout en buvant sa bière il se déhanche en criant, tout le monde l'encourage en tapant dans les mains. Il est déjà "chaud/bouillant". Les filles qui dansent font tout pour l'exciter. Il est heureux il existe, tous ces tapins sont la famille qu'il n'a pas !

Puis brusquement, il en a marre de danser, il attrape au passage une fille au décolleté vertigineux et au risque de lui casser le bras, l'entraîne vers la sortie pour une destination improbable.

Je décide de m'installer au comptoir pour boire tranquillement un Coca, afin d'attendre le retour éventuel du King. Une fille se tient à la caisse, elle est très jeune, fantastiquement belle et n'a pas du tout le style de l'établissement, mais j'ai la nette l'impression de l'avoir déjà vu.

Voyant que je la regarde avec insistance, elle me sourit vient vers moi, et m'interpelle

— Tu m'offres un verre Beau blond !

Puis elle éclate de rire.

— Non ! Je plaisante le verre c'est moi qui te l'offre, tu aurais tendance à m'intriguer car tu n'as pas du tout le style de l'établissement, tu détonnes ! Ici, nous avons une clientèle vraiment spéciale avec deux catégories bien distincte, ceux qui ont le syndrome du tapin, comme le phénomène qui nous a fait une exhibition de twist, puis il y a tous les autres, qui ont l'impression

de venir s'encanailler dans un endroit louche, ceux-là ils sont encore plus à plaindre, c'est des fatigués de la cervelle ! Je n'ai pas encore trouvé dans quelle catégorie te ranger ?

— Les deux !

— J'en étais sûre ! Moi, c'est Marie-France.

— Lucas.

— Sérieusement, tu m'expliques pourquoi tu es là ?

Heureusement, j'avais préparé un gros mensonge.

— Je travaille pour un journal, qui est toujours à la recherche de reportages originaux, un peu croustillants, je suis venu pour voir l'ambiance des bars d'hôtesses.

— Tu trouves ça croustillant ?

— Pas vraiment, mais toi aussi tu détonnes, tu fais quoi dans cet endroit, limite un peu dangereux pour une fille de ton âge.

— Cela serait peut-être le cas si le bar n'appartenait pas à tante !

En dix minutes je suis sous le charme absolu de cette fille hors normes, très belle, pleine d'humour, sans préjugés. Cela peut paraître rapide, mais j'ai la très nette impression que je suis en train de tomber amoureux. Comme c'est la toute première fois que j'éprouve cette sensation, je me sens tout bizarre. Ça doit être ce que l'on appelle communément un coup de foudre !

— Tu sais que tu ressembles à Belmondo ?

Elle ne s'arrête pas une minute de parler mais j'adore ça, je n'ai vraiment pas envie que cela se termine, je saute sur l'occasion lorsqu'elle me dit.

— Ma tante est allé au ciné, mais elle ne va pas tarder, tu m'invites au Resto !

— Je t'invite à absolument tout ce que tu veux !

— Pour le moment juste au Resto, mais je tiens à t'avertir que j'ai une faim de loup, au niveau de l'addition tu vas le sentir passer.

— Ce n'est vraiment pas un problème !

Quelques minutes plus tard sa tante finit par arriver, c'est une très belle femme d'une cinquantaine d'années.

À peine installé à une table du restaurant Le Mas, elle recommence à me questionner.

— Tu fais quoi dans ce journal ?

— Reporter photographe.

— Je le savais ! tu étais au Vamping à l'Election de Miss Provence.

— Evidement que j'y étais.

— Tu as devant toi la première dauphine, j'aurais dû gagner mais il y a eu triche.

— Tu sais pourquoi je ne t'ai pas reconnu tout de suite ? Pendant tout le défilé des Miss, je n'ai absolument pas regardé ton visage, j'étais totalement subjugué par ce que je devinais à l'intérieur du Bikini rouge, j'ai le souvenir d'une véritable bombe !

— Chantilly ?

— Non, Atomique !

Le temps du repas, je connais tout de sa vie qui n'a pas été très joyeuse et qui par certains points ressemble à la mienne, avec en toile de fond le monde des voyous. Sa mère étant morte à sa naissance, c'est sa tante Gina qui s'est alors occupé d'elle. Son père un fou furieux du braquage de Banques fait de nombreux séjours en prison, jusqu'à l'attaque du Crédit Municipal qui se passe très mal. Une prise d'otages, un vigile abattu plus un policier gravement blessé. Pour lui, multirécidiviste l'addition a été lourde, mais logique 30 ans !

— Comment tu l'as vécu ?

— Sans problème, je ne le connaissais pas. Il vivait le plus souvent à Paris, j'ai dû le voir trois ou quatre fois pendant mon enfance. Mais pour ma tante ça a été terrible. Imagine ! Son petit frère qui en prend pour 30 piges, elle a été en dépression pendant des années.

Brusquement, comme poussée par un ressort elle bondit de sa chaise.

— Je le crois pas ! il est deux heures, ma tante va faire la folle, c'est hyper tard.

— Ou tu habites ?

— Au Roucas.

— Oh ! la petite bourge !

— Tu sais ce qu'elle te dit la bourge ?

J'arrive chez mon oncle trempé comme une soupe, il est toujours dans son bureau, en train d'étudier une immense carte du Vietnam punaisée sur le mur.

— Tu étais où ? je commençais à m'inquiéter de te savoir en Vespa, avec ce qui tombe depuis une heure.

— Je sais, je suis plutôt humide ! J'ai un peu surveillé Sauveur puis je suis allé bouffer avec une copine. Sincèrement je pense que nous pouvons oublier ton King de l'Opera , c'est un fou furieux, un malade mental, je ne le vois pas du tout sur une affaire d'une telle importance.

Mais une fois dans mon lit impossible de dormir, je pense trop à Marie France, j'ai encore le goût de ses lèvres. Ce n'était pas un baiser, c'était comme un rêve éveillé ! C'est la toute première fois qu'une fille me fait un tel effet, je serais resté toute la nuit à l'embrasser sous la pluie. J'ai été foudroyé !

Puis l'orage cesse brusquement, comme il est venu. Le sommeil envahi la maison, les ronflements de Fernand remplacent le bruit des gouttes d'eau claquant sur la terrasse. C'est évidemment beaucoup moins poétique !

Dès mon réveil je fonce chez moi, avec l'espoir de retrouver dans le bordel de mon labo, la pellicule de l'élection des Miss, et en particulier la photo de Marie-France vêtue de son bikini rouge, qui sera malheureusement en noir et blanc. Après plus d'une heure de recherche, j'arrive enfin à la retrouver, j'ai l'embarras du choix car elle est sur la majorité des clichés. Je tire immédiatement un immense poster que j'installe sur le mur de ma chambre. Ayant le pressentiment que ma relation ne va pas être simple, au moins j'aurais sa photo !

Car hier soir, après notre très longue séance de bisous extrêmement torrides, à la question évidente ; Nous nous revoyons quand ? Elle m'a très gentiment annoncé que pour l'instant, elle ne souhaitait pas s'embarquer dans une histoire, qui pourrait la distraire de ses études. A 17 ans elle ne pense qu'à une seule chose, le Bac, le Bac, et encore le Bac ! Sa priorité absolue pour aller le plus rapidement possible, à la Fac d'Aix en Provence. Elle m'avoue pourtant avec une grande franchise, que je lui plait énormément.

— Tu m'as plu dès que je t'ai vu, le soir de l'élection des Miss, je voulais te parler mais le temps de m'habiller tu avais disparu, alors tu imagines lorsque je t'ai vu au comptoir, j'ai fait celle qui ne te connaissais pas, mais je n'en croyais pas mes yeux il a fallu que je me pince très fort.

— Tu me dis tout ça pour faire passer la pilule, je suis sûr que nous pourrions nous voir, juste un petit peu, sans que cela porte préjudice à tes études.

— Non ! je me connais, moi c'est tout ou rien. Faire passer notre belle histoire avant mon bac serait une énorme erreur, en cas d'échec malgré moi je te tiendrai responsable, ce serait trop bête. Quelques mois de patience ce n'est pas le bout du monde, ça représente quoi dans une vie

— Tu te rends comptes, que c'est monstrueux ce que tu me dis !

— Ecoute ! Je viens d'avoir une super idée. Nous ne nous verrons pas, mais nous allons nous écrire plein de lettres.

— Pour les bisous, nous allons faire comment ?

— Mon chéri, Il n'y a pas que les bisous dans la vie ! Je considère ça comme un test, si l'un de nous arrête d'écrire c'est que nous n'avons rien à nous dire, donc rien à faire ensemble, puis je trouve ça vachement romantique, ça me fait penser à la correspondance entre Chopin et Georges Sand !

Je suis tombé sur un cas vraiment spécial, mais il me faudra pourtant en passer par là, j'ai tellement envie que notre histoire continue, car je suis persuadé que c'est la femme de ma vie

Préférant penser à autre chose je décide d'aller voir mon oncle, qui doit être revenu de la surveillance de Gustini au Casino de Cassis. Il m'explique que les quelques heures passées à ses côtés l'on conforté dans l'idée qu'Ange était la bonne personne, il est également satisfait d'avoir gagné un peu de pognon.

— Si c'est pas lui, « je mange un rat » ! Dès demain je mets son téléphone sur écoute, et tant pis pour les risques.

— Quels risques ?

— Une écoute téléphonique doit être demandée par un magistrat, c'est une opération très réglementée, mais heureusement je peux encore compter sur quelques amis qui ne me poseront pas de question.

— Tu penses vraiment que c'est par téléphone qu'il peut être prévenu de l'arrivée du bateau ?

— C'est une des possibilités, la plus simple mais j'y crois beaucoup car il s'agit de la plus discrète, celle qui évite les contacts qui peuvent être surveillés. Puis cela peut être fait directement par la personne qui expédie la marchandise, ça évite les intermédiaires.

— Tes déductions sont intelligentes, tu devrais essayer d'entrer dans la police !

Au repaire de l'équipe de Tany la discussion est extrêmement animée, chacun donnant son avis sur le mode d'exécution d'un prochain coup qui pourrait s'avérer extrêmement juteux. Comment délester de plusieurs millions de francs de bijoux, le représentant d'un grand joaillier parisien, qui d'après une information digne de confiance, doit livrer le lendemain en fin de matinée, plusieurs parures ainsi que des colliers à un célèbre bijoutier de la rue St Férreol.

Jacky s'inquiète et pose une question évidente à Tany.

— Tu es sûr de ton informateur ?

— À 120% c'est un ami qui est sur Paris, Francis Gros Teston , sa gagnuse a pour client attiré celui qui demain doit faire la livraison, comme les confessions sur l'oreiller sont fréquentes, cet imbécile pour faire le beau lui a balancé son planning Marseillais.

— Heureusement pour nous qu'il y a des imbéciles ! Ce dont nous sommes certain c'est qu'il arrive par train, qu'il a une chambre réservée au Grand Hôtel Noailles et que la mallette sera certainement mise en sécurité dans le coffre de l'hôtel.

Jo "le boxeur" en fin stratège propose une action façon commando.

— Tu es complètement fatigué, en pleine Canebière, avec les vigiles de l'hôtel ?

— Ce n'est pas deux connards de vigiles, qui vont nous empêcher de faire notre boulot.

— D'accord ! mais si nous pouvions éviter de tirer dans tous les sens en plein centre-ville, cela ne serait peut-être pas plus mal !

Tany qui a déjà son plan en tête, coupe court à toutes discussions expliquant la marche à suivre.

— Il faut faire dans la simplicité, sans un coup de calibre. L'hôtel va lui appeler un taxi, Roland et moi nous le suivons en moto au premier feu rouge je monte dans la voiture, je les braque et direction notre planque de St Lazare.

Cette explication déclenche un tonnerre d'applaudissements.

— Pour le fourgue ce n'est pas l'habituel, c'est trop gros pour lui, j'ai trouvé une nouvelle filière en Belgique, il arrive dès que nous avons les bijoux.

Tony qui pense à tout, s'inquiète.

— Tu sais que maintenant ils sont devenus moderne, la mallette est attachée au poignet du convoyeur par une chaînette avec un cadenas à code.

— Et alors ! nous allons nous gêner pour lui couper la main s'il ne nous donne pas le code, il n'aura plus qu'à se faire payer une prothèse par l'assurance.

Affirmation qui déclenche évidemment une énorme rigolade dans l'assistance.

ENFIN !

Cela fait maintenant un mois que Gustini est sur écoute, c'est le bide total ! Je me demande pourquoi il a le téléphone il ne reçoit aucun appel. Notre moral est au plus bas, Fernand commence à avoir des doutes, allant jusqu'à penser que nous faisons fausse route.

— Je pense qu'il va nous falloir tout reprendre à zéro et recommencer nos recherches, nous nous sommes trop vite emballé sur Ange, je ne peux pas le laisser sur écoute éternellement.

— Les prochains bateaux arrivent dans combien de temps ?

— Il y en a moins que d'habitude, un qui arrive le 12 c'est le Sirtus et le 15 c'est le Galéo, le planning je le connais par cœur.

— Je te fais confiance ! Tu ne pourrais pas attendre l'arrivée de ces deux bateaux avant d'arrêter les écoutes ?

— Ne t'inquiète pas, je vais les continuer jusqu'au mois prochain, et si cela ne suffit pas, je prolongerais encore pendant une dizaine d'années jusqu'à ce que je sois viré de la Police.

— À la limite, tu t'en fou avec ta barque tu pourras vivre de ta pêche

— La moquerie est preuve de grande jalousie . Tu as compris mon cher neveu ! Et en plus, cette Certitude elle est de moi !

En sortant de chez moi mon moral remonte en flèche, j'aperçois une enveloppe rouge comme son bikini dépasser de ma boîte aux lettres. Il y a deux pages, d'une petite mais très belle écriture, une écriture qui lui ressemble. Elle me parle de tout, de ses journées studieuses, de ses bonnes notes, de sa très grande envie d'être avec moi, et même de la décoration de notre future maison ! Joint à sa lettre une photo, où elle pose alanguie sur le canapé du salon, façon Star Hollywoodienne. Elle termine en exigeant des photos, ainsi qu'une réponse à sa lettre sous 24 heures. J'ai la très nette impression que je suis tombé sur une mariolle !

Les jours passent, les nuits passent et passe le temps à écrit et chanté le Grand Charles. C'est exactement ce qui arrive, le temps passe et nous attendons toujours un hypothétique coup de téléphone, cela en devient décourageant.

Depuis quelques jours mon oncle est débordé, il est sur une très importante affaire de prostitution impliquant une filière Turque, qui alimente en chair fraîche, un réseau faisant travailler les filles sur les innombrables chantiers de construction au Nord de la ville, où bossent des milliers de travailleurs immigrés. Chaque gagnuse étant forcée de faire plus de vingt passes dans la journée, avec des conditions sanitaires lamentables, pour se gagner tout au plus "une poignée de figues", tout le pognon allant dans les poches de ceux qui les font tourner. Je suis certain que Fernand va adorer s'occuper d'eux !

C'est à l'instant où je pense à lui, qu'il m'appelle.

— Tu peux passer me voir au bureau, j'ai un service à te demander ?

Vu que ma maison est à environ trois cent mètres de l'Evêché, dans le quart d'heure qui suit j'arrive dans son bureau. Il en compagnie de Felix, ils regardent les photos prises la veille sur les chantiers lors des différentes planques.

Je le sens excité, avec une forte envie de rester calme, je le connais tellement bien que je suis certain qu'il y a anguille sous roche! Surtout qu'il demande à Félix de nous laisser seul.

— Alors, c'est quoi ce service ?

— J'aimerais que ce soir tu viennes manger avec moi, j'ai réservé à "l'Epuisette".

— Mais ça, ce n'est pas un service c'est un plaisir c'est mon restaurant préféré, mais tu m'intrigues nous fêtons quelque chose de particulier ?

Je vois alors un grand sourire illuminer son visage.

— L'arrivée d'un bateau !

— C'est pas possible, je te crois pas !

— Mais oui ! Hier soir Ange a reçu un appel d'une personne avec un fort accent Asiatique, qui lui a simplement dit, Galéo 27142017.

Le bateau est parti de Da Nang, il est chargé de bois précieux et de containers, son arrivée est programmée mercredi prochain dans la matinée. Tu vois qu'il ne faut jamais désespérer car : Tout vient à point, à qui sait attendre !

Les derniers jours passent à la vitesse de l'escargot . Enfin, en milieu d'après-midi mon oncle a des infos, ce cher Galéo doit arriver le lendemain en fin de matinée Vers onze heures, c'est parti ! En voiture nous pénétrons dans l'enceinte du Port. Nous repérons rapidement le bateau, il est au plus près du terminal containers, nous nous garons assez loin, afin de ne pas nous faire repérer. La 404 d'Ange est garée à proximité du bateau. De nombreux dockers s'affairent sûr et autour, ils commencent à effectuer le déchargement. Grace à nos deux paires de jumelles nous pouvons parfaitement surveiller tout ce qui se passe.

C'est un véritable ballet de grues et de camions, pendant près de trois heures une trentaine de containers sont débarqués. Gustini sans trop se presser fait son contrôle notant le numéro de chacun sur un grand carnet, enfin il monte à bord pour les dernières formalités. Nous le perdons de vue pendant un certain temps, puis il prend sa voiture pour vraisemblablement regagner son bureau. Nous attendons qu'il n'y ai plus aucun mouvement pour aller faire une petite visite au parc des containers. Nous avançons dans l'allée scrutant les numéros inscrits sur chaque portes espérant trouver le nôtre, nous sommes presque au bout de la seconde rangée, lorsque enfin nous découvrons le numéro magique: 271142017.

Fernand me regarde avec un sourire qui en dit long.

— Finalement, tu vois, nous ne sommes pas si con que ça !

Nous retournons à la voiture, la nuit ne sera pas là avant plusieurs heures. Je crois que je n'ai jamais éprouvé une aussi grande excitation.

Fernand en vrai professionnel a tout prévu, il a fait préparer par Fine un petit repas froid, Une salade de poulpes, des beignets de fleurs de courgettes et différents fromages, et pour accompagner le tout une bouteille de Gigondas, ainsi qu'un énorme Thermos de café. C'est une planque Gastronomique !

La nuit est enfin tombée, aucun mouvement autour des containers, il est près de 22 heures c'est le calme absolu, nous commençons à être un peu inquiets, car l'attente incite à la gamberge. Nous aimerions bien savoir où se trouve Ange. Dans son bureau ? Reparti chez lui ? Au Casino ? Et s'il ne venait pas tout seul ? S'il ne venait que demain ? Ou s'il ne venait pas du tout ? Autant de questions pour l'instant sans réponse.

La DS est tellement confortable que j'ai failli m'endormir. Je me sers ma quatrième tasse de café, lorsque mon oncle me pince le bras.

— Il y a une voiture qui arrive, je te parie que c'est lui.

Le véhicule à le minimum d'éclairage, juste les veilleuses, on devine les contours d'une 404 qui se dirige vers le parc des containers, elle s'arrête à une centaine de mètres .

Ange en descend, il allume une lampe torche puis s'engage dans le chemin, il sait exactement où aller. Il ouvre facilement la porte du container et pénètre à l'intérieur, on ne distingue que la faible lueur de sa lampe torche.

Fernand se jette sur la boîte à gant pour récupérer son calibre, et sort de la voiture.

Mon cœur bat à deux cent à l'heure, comme je suis du genre curieux, je sors derrière lui pour voir ce qui va se passer. J'ai l'impression que cela dure une éternité, puis Ange ressort en tirant un gros sac, il s'arrête pour prendre le temps d'allumer une cigarette. Avec beaucoup de mal, il arrive à le mettre dans le coffre de sa voiture. Après plusieurs va et vient, le dernier sac posé sur les autres, il retourne au container afin de refermer la porte, il sifflote ne se méfiant absolument pas, on sent le mec habitué à ce boulot, devenu une sorte de routine. Il doit penser à tout le pognon si facilement gagné, qui va lui permettre de continuer à flamber comme un malade !

C'est le moment que choisit Fernand pour se glisser derrière lui avec l'agilité d'un sioux, afin de lui asséner un coup de crosse à l'arrière du crâne, je le vois tomber comme une masse. Fernand ne m'a pas appelé mais j'arrive à toute vitesse. Ange est étalé de tout son long le visage dans la poussière, il ne bouge plus.

— Tu es sur que tu as pas frappé trop fort ?

— Ne t'inquiète pas ce genre de mec a la tête dure, aide moi plutôt à le mettre à l'abri, je ne voudrais surtout pas qu'il attrape froid !

J'aide mon oncle à l'allonger dans le container, nous refermons la porte puis nous transvidons les quatre sacs dans le coffre de la DS. Ressortir du Port malgré l'heure tardive ne nous pose pas de problème, la carte de police ouvrant toutes les barrières. Je n'arrive toujours pas à réaliser ce que nous venons de faire. Fernand est totalement silencieux, il doit savourer notre succès, puis finalement il lâche en rigolant.

— La vengeance est un plat qui se mange froid, celui-là, vingt ans après, il est congelé !

Arrivés au Vallon nous déchargeons les quatre paquets dans le garage, mon oncle en défait un, nous découvrons 25 poches de Morphine base de deux kilos chacune.

Maintenant que je les vois que je peux les toucher, je commence à réaliser que nous avons réussi quelque chose d'énorme.

— C'est des poches de deux kilos, ça nous fait cinquante kilos par paquet, il y en a quatre cela veut dire que nous avons délesté ce cher Antoine de 200 kilos. Tu réalises la gifle qu'il se prend, des millions de francs de perte sèche.

— Ils ne sont pas assurés ?

— Je crois plutôt qu'ils ne sont pas rassurés ! Dans quelques heures ça va être le branle-bas de combat.

Je regarde Fernand disposer artistiquement la centaine de poches au milieu de la pièce.

— Tonton, imagine qu'au lieu d'être ici dans ton garage, tu sois dans ton bureau, que tu prépares cette mise en scène pour les dizaines de journalistes qui arrivent de toute la France pour voir le Commissaire Grandin, celui qui vient de réaliser la plus grosse saisie de morphine base sur le territoire français.

— Je m'en fous de la gloire, la seule chose qui désormais m'intéresse, le seul et unique but de ma vie c'est de pourrir celle d'Antoine, et crois moi, il a du souci à se faire, car ce n'est que la première d'une longue série d'entourloupes sournaises. En attendant fait quelques photos pour nos vieux jours !

Pour lui faire plaisir je fais rapidement une dizaine de clichés.

— Attends ! une dernière, pour rigoler.

Il met sa main dans le cadre en faisant un superbe doigt d'honneur !

— Bon ! assez déconné. D'abord, nous allons manger un morceau, ensuite nous nous débarrasserons de cette saloperie.

— Comment ?

— À ton avis ? Moi je vais prendre les toilettes d'en haut toi tu prends le WC du garage, les chiots c'est la seule destination possible pour cette merde !

Pendant que je vide une à une les poches de plastique, je ne peux m'empêcher de penser à Gustini enfermé dans le container, bientôt face aux Corses, qui vont certainement lui poser mille questions.

Nous passons plus de trois heures pour jeter les deux cent kilos, en nous arrêtant toutes les heures pour éviter de boucher les canalisations, et aussi pour nous permettre de faire des pauses Champagne.

Brusquement, Fernand éclate de rire.

Je pense aux poissons, à la sortie du grand collecteur des égouts dans les Calanques, les girelles doivent faire des loopings et les rascasses des cabrioles !!

Il est près de 6 heures quand nous allons nous coucher, avec la sensation du travail accompli. Nous nous endormons comme des bébés !

PREMIERE SECOUSSE pour ANTOINE !

C'est au moment où Fernand tire la chasse d'eau pour la dernière fois, voyant avec un immense plaisir la came prendre le chemin de la mer que le téléphone se met à sonner dans la chambre d'Antoine. Qu'on le réveille il n'aime pas du tout, mais alors qu'on le réveille à cinq heures du matin, cela lui est insupportable, surtout qu'en général c'est pour une mauvaise nouvelle. Celle-ci doit être particulièrement grave, car l'un des frères Sandrini lui annonce simplement qu'il arrive. Antoine pense immédiatement avec une certaine inquiétude, à la livraison des 200 kilos. Quelques minutes passent, Tony arrive catastrophé.

— Aucune nouvelle de Guistini, nous l'attendions comme d'habitude à l'extérieur du Port, afin de l'escorter jusqu'à la planque, mais nous ne l'avons pas vu venir.

— C'est pas possible ! Cela s'est toujours bien passé, peut-être qu'il nous a fait un infarctus envoie vite une équipe chez lui.

— C'est fait, il n'y a personne.

Le cerveau d'Antoine tourne à plein régime, il étudie toutes les hypothèses. Ange a été fait marron par les condés à la sortie du container ? On le saurait ! Il est parti avec la came ? Pour en faire quoi ? Il a été attaqué par une équipe ? Qui serait assez jobard pour faire ça ! La came n'était pas là ? Il nous aurait averti.

Antoine a déjà mal à la tête, il appelle son fidèle Jo Ligozzi qui dort au Château.

— Réveilles tout le monde ! Je les veux tous ici, dans une demi-heure. Fait du café, beaucoup de café et apporte moi de l'Aspirine.

Il est maintenant près de neuf heures et tous les proches sont réunis dans l'immense séjour, comme pour un enterrement, les cendriers débordent le café coule à flots, on vient juste d'apporter une centaine de croissants et de brioches. Vers midi, enfin ça bouge ! L'un des frères Sandrini apporte des nouvelles.

Nous avons récupéré Gustini, il est au bar des Colonnes, il paraît qu'il a été attaqué puis enfermé à l'intérieur du container, la came qu'il avait chargée dans le coffre de sa voiture a disparue. Ce n'est qu'au petit matin qu'un docker qui passait dans le secteur l'a entendu hurler, mon frère nous ramène cette petite salope !

Dès l'arrivée de Gustini au Château l'ambiance est explosive. La petite salope n'en mène pas large.

— Allez petit ! raconte-nous comment tu t'es bien fait niquer !

— C'est simple, quelqu'un m'a tapé très fort sur le teston, alors que je venais de mettre la marchandise dans le coffre de ma voiture. Lorsque je me suis réveillé ma tête me faisait un mal terrible, je suis arrivé tant bien que mal à me relever, c'est à ce moment que j'ai réalisé que je n'y voyais plus du tout, j'ai alors imaginé que le coup sur la tête m'avait rendu aveugle, j'ai paniqué !

— Tu étais aveugle ?

— Mais non ! Je me suis alors aperçu que j'étais enfermé à l'intérieur du container, il y faisait noir comme dans le cul d'un loup !

— Elle est pas claire ton histoire, quand tu es arrivé tu n'as rien remarqué ?

— Rien du tout, il n'y avait personne pas le moindre bruit, la porte ouverte j'ai cherché les paquets pendant cinq minute, ils étaient tout au fond, j'ai fait quatre voyages jusqu'à ma voiture, c'est quand je suis retourné pour fermer la porte du container que j'ai reçu le coup derrière la tête. Ce matin lorsqu'ils m'ont libéré je suis allé directement à la voiture, lorsque je me suis aperçu que les paquets n'étaient plus là, je n'ai pas pu me retenir, j'ai vomi dans le coffre. C'est vous dire !

— Donc je récapitule, tu t'es pris un coup sur la tête qui t'a été donné par un fantôme, qui ensuite nous a fauché la came, tu pourrais m'expliquer comment ce fantôme pouvait être au courant de ce que tu venais chercher dans le container.

— Mais je ne sais pas, moi !

— Comment tu ne sais pas ! tu penses qu'on va te croire sur parole, moi j'ai plutôt l'impression que tu es en train de nous prendre pour des cons. Et pas qu'un peu !

— Monsieur Antoine c'est la vérité vraie, c'est vraiment ce qui s'est passé, touchez ma bosse.

— Si tu savais comme je m'en branle de ta bosse, je veux simplement que tu me dise, à qui tu as parlé de notre combine ?

— Mais à personne Monsieur Antoine, rien que cette année je vous ai récupéré plus d'une tonne, sans le moindre problème.

— Putain ! largue toi ! dis-nous un nom, je suis sûr que tu en a parlé à quelqu'un, certainement sans penser à mal, juste pour faire le beau.

Sur ces belles paroles, afin de mettre un peu d'ambiance, mais surtout pour se passer les nerfs, Antoine lui balance plusieurs énormes gifles.

Ange pas trop habitué à se prendre des emplâtres commence à paniquer, il réalise qu'il est dans la merde, grave, très grave !

— Allez ! Direction la Villa, là-bas tu vas faire la connaissance de quelqu'un que tu vas adorer.

Ange à beau pleurer se débattre, supplier, baver, se mettre à hurler, il n'y gagne qu'un second coup de crosse sur le teston. Il est violemment jeté dans le coffre d'une voiture pour un voyage qui le terrifie.

PRIX NOBEL de TORTURE

La Villa ou Ange a été expédié est située tout près de Cabries, en pleine colline complètement à l'écart de toute habitation. Il s'agit d'une bâtisse d'un étage. Juste à côté une sorte de petit hangar en tôle ondulées abrite un élevage d'énormes cochons, originaires de Corse qui dans certaines occasions rendent d'énormes services.

Dans la cave Nico et Sylvain "le bègue" qui ont amené Ange, embrassent celui que tout le monde appelle le Viet, celui-ci pieds nus vêtu d'un vieux treillis ne doit pas peser plus de quarante kilos, c'est un véritable squelette ambulant. L'héroïne fournie par Antoine depuis des années a fait sur son corps des ravages irréversibles. La fine fente de ses yeux bridés laisse passer un regard qui vous glace le sang. Ayant fait l'apprentissage de la torture dans l'armée Française, il est devenu incontournable dans sa spécialité.

En plus des techniques Asiatiques ancestrales, il maîtrise toutes les nouvelles, avec un petit faible pour le déchiquetage de doigts au hachoir à viande, il adore également le bruit de la perceuse à percussion perforant une rotule, mais c'est incontestablement le maniement de la lampe à souder qui lui procure le plus de plaisir.

S'il y avait un Prix Nobel de torture, il l'aurait sans problèmes !

Ange a été installé sur un chaise, tout nu, pieds liés aux barreaux, mains bloquées dans le dos par des menottes, il lui est impossible de bouger la chaise étant scellée au sol.

Sur deux tables sont posés une multitude d'outillages divers, ce qui semble indiquer que le Viet est un sacré bricoleur. Des marteaux de toutes tailles, une collection de grosses pinces, un petit établi flanqué d'un étau, une perceuse à percussion, quelques sécateurs, plusieurs bistouris, une Gégène en parfait état de marche joli souvenir de la guerre d'Algérie, les fameuses lampes à souder et enfin un énorme hachoir à viande, qui nous laisse penser que notre ami est également un grand amateur de boulettes.

Sylvain malgré son problème de diction adore parler, c'est donc lui qui pose à Guistini la question cruciale.

— Alors, tu nous le donnes ce nom ?

— Mais je ne peux rien vous dire, on m'a attaqué par derrière je n'ai vu personne, je vous jure.

— Pour qu'on vienne t'attaquer, il a bien fallu que tu en parles à quelqu'un ?

Dans la tête d'Ange ça bouillonne, il aimerait tellement gagner du temps, son cerveau carbure à pleine vitesse sans trouver de solution miracle.

Pendant ce temps le Viet ravi qu'Ange fasse son têtù, commence à préparer son matériel.

Sylvain est du genre curieux.

— Tu as l'intention de le travailler comment ? Au hachoir ou bien à la perceuse.

Dans un jargon approximatif la réponse du chintock est sans hésitation, mais fait froid dans le dos.

— Perceuse ! Moi transpercer rotule avec mèche de 6, puis 8, puis 12, jusqu'à genoux faire Boum !!!

Sur sa chaise Ange ne veut absolument pas entendre ce que vient de dire le Viet. Mais Sylvain voudrait bien prolonger le plaisir.

— Attends Viet ! Tu ne peux pas d'abord un peu le taquiner à la Gégène , juste pour voir sa réaction lorsqu'il aura les électrodes accrochées aux burnes ! Allez ! Fait nous plaisir comme une sorte d'Hors d'œuvre !

Nico est emballé, il approuve.

— Sylvain a raison, fait nous une démo! Mon frère qui a fait son service en Algérie était un spécialiste de la grillade de roubignolles !

Le Viet imperturbable prend son outil de travail y place une mèche de 6, met en mode Percussion puis fait démarrer le moteur de la perceuse.

Ce simple bruit met Gustini totalement en transe, dans un état second, terrifié il hurle en bavant qu'il n'est pas d'accord pour se faire exploser la rotule. Alors, pour mettre fin à cette séance de torture, il balance un nom, le tout premier qui lui vient à l'esprit, le blase d'un type avec qui il a joué au poker, un certain Jo l'Arménien ! Il explique:

— Je lui en ai parlé comme ça un soir ou nous avons trop bu, mais sans donner trop de précisions. Je ne pensais pas à mal, c'était juste pour un peu frimer.

Voici comment un nouveau Grain de sable, celui-ci Arménien fait brusquement son apparition !

Le Viet très dépité, range son matériel en ronchonnant.

Antoine est fatigué, il n'a toujours pas dormi et à l'impression de faire du sur place.

— Putain ! Il y a quelqu'un dans cette pièce qui pourrait me dire qui est ce Jo l'Arménien ?

— Moi je le connais, c'est un mac il a un bar à Beaumont et deux ou trois bouquineuses

— C'est un méchant ?

— Un redoutable, il ne faut surtout pas lui casser les couilles ! Il est très susceptible et extrêmement nerveux, c'est lui qui a massacré le gros Simon. Il tire, il dispute après. Il paraîtrait même que tout petit, il était tellement méchant que sa mère portait un gilet pare-balles !

— Méchant ou pas, vous me ramener vite cette grosse merde, on va le calmer le nerveux ! En attendant de le récupérer nous gardons Ange au chaud, son histoire est peut être bidon et nous n'avons plus le droit de perdre du temps, car le temps c'est de l'argent. Il faut vite me contacter Mosca, car j'ai besoin de connaître les dernières infos de l'Evêché, vu le prix que je le paye il a intérêt à se bouger le cul.

Le Mosca dont parle le Boss c'est Moscatelli Raymond, Inspecteur des Stup depuis plus de vingt ans, informateur exclusif d'Antoine qui grâce à lui est au courant de tout ce qui se passe dans tous les services de l'Evêché. Il en croque depuis des années !

JO le BELIQUEUX

Jo l'Arménien habite un minuscule studio, au-dessus de son bar dans le quartier de Beaumont, où se déroulent jusqu'à des heures improbables des parties de Poker endiablées. Aux alentours de cinq heures, considérant qu'il a gagné un bon paquet de pognon, il décide d'arrêter la partie, conseillant à tout le monde d'aller se faire un gros dodo, malgré deux ronchons il met tout le monde dehors, il s'allume un dernier joint pour l'aider à trouver le sommeil, puis décide de monter se coucher. Dix minutes plus tard il ronfle tel un Ours des Carpates !

A cinq heures du matin des coups violents donnés sur le rideau métallique du bistrot, le font sauter du lit. Entrebâillant très légèrement les volets il aperçoit dans la pénombre de la fin de nuit, les silhouettes de deux hommes. Il songe immédiatement à la grosse embrouille en cours, au sujet d'un tapin qu'il aurait essayé de faucher à un certain Mouloud. En trois secondes il récupère dans l'armoire son pistolet mitrailleur MAT49, trouve rapidement deux chargeurs puis s'allume un petit joint pour l'aider à se réveiller.

Jo s'il y a une chose qu'il déteste dans la vie c'est qu'on l'emmerde !

En bas, ça commence à perdre patience, positionnés devant leur voiture en face du bar ils l'interpellent d'une manière vulgaire.

— Jo ! Bouge ta viande ou on monte te chercher, on n'a pas que ça à faire !

Ce manque de correction, ce tutoiement cela a le don de lui faire monter une pression maximale, d'autant qu'il s'aperçoit que l'un des hommes a sorti un calibre, il ne lui en faut pas plus pour lui faire péter les plombs !

— La putain de le sa race ! Je vais en faire de la Moussaka !

Et là, Jo va nous prouver que sa bêtise est à la hauteur de sa méchanceté. Ouvrant brusquement les volets, il commence à arroser de gauche à droite. Le malpoli qui avait sorti son calibre tressaute tel un pantin désarticulé sous les balles de la première rafale, la seconde dans le sens contraire le coupe pratiquement en deux ! Son acolyte beaucoup plus chanceux qui n'a récolté que deux bastos rampe tel un reptile pour se mettre à l'abri sous la voiture.

Jo qui vient de réaliser un peu tard que ses nerfs lui ont encore joué un tour, prend un sac y mettant à la va-vite : le pistolet mitrailleur, un fusil à canon scié, deux calibres, un maximum de balles et de cartouches, son stock de hachich et de cocaïne ainsi que tout son pognon. Il dévale l'escalier à toute vitesse, et saute dans la voiture criblée de balles des deux malpolis.

En démarrant, par inadvertance il roule sur la tête de celui qui avait trouvé refuge sous le véhicule. Jo, qui ne s'est aperçu de rien, roule à fond la caisse direction le centre-ville.

Antoine se sert son trentième café, il est absolument sous pression.

— Ils font quoi les deux connards, une partie de Rami ? Ça fait plus de deux plombes qu'ils sont partis.

— Jo n'était peut-être pas chez lui, ils l'attendent ou bien ils le cherchent.

— Ils peuvent pas téléphoner. Il faut envoyer quelqu'un pour se renseigner.

Une heure plus tard le quelqu'un est de retour porteur de nouvelles plus qu'inquiétantes

— C'est impossible d'approcher du bistrot, tout le périmètre est bouclé par la police. Il y aurait eu paraît-il une énorme fusillade, le bilan serait de deux morts.

— Je suis sûr et certain que les morts, c'est nos deux abrutis !

Antoine prostré sur le canapé n'est plus du tout en état de parler, jamais au cours de sa longue carrière il n'a ressenti un tel abattement, il a la sensation que tout s'écroule, que depuis quelques jours ce qui marchait jusqu'à présent comme sur des roulettes, se met brusquement à partir en couilles !

Tous profitent de l'attente pour manger un morceau. Les frères Sandrini arrivent en même temps que le plateau de fromages, leur visages très fermés n'augure rien de bon. Effectivement les nouvelles sont catastrophiques, surtout pour les deux hommes chargés de récupérer Jo.

— Mosca est arrivé à nous avoir des précisions. Les deux morts c'est bien les nôtres, l'Arménien n'a pas fait dans la dentelle il se les aient farcis au pistolet mitrailleur, en partant avec leur voiture il a écrasé la tête de Collona qui avait trouvé refuge sous le véhicule. La voiture a été retrouvée aux abords de la Gare, vide évidemment.

Cette information déclenche un véritable branle-bas de combat !

— Renseignez-vous sur les trains au départ vers l'Italie ou l'Espagne. Je suis certain qu'il va essayer de passer une frontière. Il faut contacter nos amis dans ces deux pays pour leur donner son signalement, je veux absolument le retrouver.

— Mosca nous a fait passer deux photos.

En les regardant, Antoine est catégorique.

— Il a vraiment une tête de con !

NATIONALE 7 la route des vacances

Jo finalement pas si con que ça, se trouve au volant d'une 404 noire volée à Marseille a côté de la Gare. Il est actuellement sur la Nationale 7 à proximité de Valence. Il s'allume un nouveau joint, le troisième depuis son départ, tout en réfléchissant à sa future nouvelle vie dans la Capitale ou turbine déjà Rita l'un de ses tapins. Le problème c'est qu'il y fait froid, qu'il pleut tout le temps et surtout qu'il ne pourra plus voir les matchs de l'OM !

À l'instant même où il dépasse Lyon, une équipe de gitans fortement armés se trouvent à l'intérieur de la Banque Coopérative de Bourgogne en plein centre de Mâcon. Le braquage à commencer sur les chapeaux de roues, le vigile qui voulait jouer au héros a été immédiatement abattu, cela réglé, les sacs de sport remplis à ras bord de liasses de billets, les braqueurs ont pris la fuite à bord d'une puissante Mercedes, accompagnés par le directeur de la banque, pas vraiment emballé par cette promenade. Les policiers sur les lieux vu la gravité des faits, ont immédiatement décidés d'activer le plan de blocage des axes principaux. Encore un nouveau Grain de sable, mais gitan cette fois !!

Jo s'est arrêté pour faire le plein, manger un sandwich et se préparer quatre joints bien costauds. Dans trois heures il sera à Paname, adieu les soucis, oubliés ces connards de Bougnouls qui ont essayé de l'impressionner. Il va attaquer une nouvelle vie, il se verrait bien avec un bar du côté de Pigalle ou pourquoi pas s'acheter un petit hôtel, pour héberger tous ses tapins ! Perdu dans ses rêves, il ne réalise pas tout de suite que la circulation se ralentit de plus en plus, à l'approche de Chalon sur Saône cela se met carrément à bouchonner. A la sortie d'un virage Jo aperçoit au loin une lueur qui aurait tendance à l'inquiéter.

Ce sont les gyrophares d'un barrage de gendarmerie. Alors là, ça sent très mauvais. Avec une voiture volée, un véritable arsenal, plus d'un kilo de haschich, ça va être compliqué de se faire contrôler ! Dans sa tête très embrumée ça gamberge dur, et il ne voit que trois solutions. Forcer le barrage, malgré la douzaine de joints fumés depuis son départ, cela lui semble quelque peu téméraire. Abandonner le véhicule et partir à travers champs gambader dans la gadoue, c'est pas son truc ! La troisième solution, la plus sage est de faire demi-tour. C'est évidemment ce qu'il décide, espérant ne pas se faire repérer. La route n'étant pas très large, il lui faut plusieurs manœuvres pour enfin se retrouver dans l'autre sens, il y arrive non sans mal et repart à une vitesse supersonique, immédiatement pris en chasse par deux motards énervés, toutes sirènes hurlantes. C'est quand même incroyable il vient à peine de partir de Marseille, et on l'oblige à y retourner !

Heureusement dans ce sens la route est dégagée, il peut y aller à fond la caisse. Les deux motards eux aussi ne dorment pas, et commencent dangereusement à se rapprocher, ils sont maintenant tout près, c'est le moment que Jo choisi pour tenter le tout pour le tout, il regarde rapidement dans le rétro s'arque boute sur son siège et propulse son pied de toutes ses forces sur la pédale de frein, au risque d'enfoncer le plancher de la voiture. Le véhicule alors totalement incontrôlable, façon toupie, tourne sur lui-même plusieurs fois puis s'arrête net, le motard le plus proche le percute violemment et abandonne malgré lui sa moto, exécutant un superbe vol plané, suivi d'un double looping qui l'envoie directement s'encastrent sur la façade d'un restaurant gastronomique situé en bord de route. Le second motard a plus de chance, il réussit à éviter le choc, mais cette manœuvre le déséquilibre, le fait chuter, puis glisser sur une centaine de mètres. Très choqué, il tarde à se relever.

Tout en essayant de faire redémarrer le moteur qui a calée, et semble n'avoir aucune intention de repartir. Jo est à la recherche d'une arme, tout le contenu de son sac s'étant éparpillé dans le véhicule. La 404 arrêtée en plein milieu de la Nationale7, bloque la circulation dans les deux sens. Un énorme bouchon commence à se former, des automobilistes énervés klaxonnent comme des malades, certain sortent des véhicules et s'approchent de la voiture en travers de la route, l'apparition de Jo calibre à la main suffit à les dissuader de continuer à avancer, certain retournent à toute vitesse s'enfermer dans leur autos, d'autres plus peureux s'éparpillent dans les champs avoisinants.

Le motard glisseur arrive enfin à se mettre à genoux, il tente de se relever, mais cela semble être au-dessus de ses forces, complètement sonné il retombe lourdement. Le motard gastronome après son vol plané est retombé au beau milieu de la terrasse du Restaurant, explosant la verrière et déclenchant une panique indescriptible, dans la clientèle plutôt bourgeoise de l'établissement. Le bruit de la sirène se rapprochant met la pression sur Jo, réalisant que cela va être très sérieux, il abandonne le revolver pour prendre le pistolet mitrailleur, tout en regrettant d'avoir oublié d'emporter les deux grenades offertes pour son quarantième anniversaire. Cela aurait été un plus !

Puisqu'ils veulent l'empêcher de monter à Paris, il va leur montrer que lorsque on a décidé de le contrarier, cela peut rapidement tourner au gros carnage. Il se sent invincible, la multitude d'énormes joints qu'il a fumé ainsi que les nombreuses lignes de Cocaïne prisent depuis son départ, doivent certainement y être pour quelque chose.

Il repense avec nostalgie à sa vie bien remplie, à ses seize ans, l'âge de ses débuts dans la carrière de proxénète, à sa premier gagnuse une voisine de palier, à la colère de sa mère qui l'avait immédiatement mis dehors !

Cela lui fait tout drôle de penser à elle qu'il n'a plus jamais revu depuis cette époque, elle est certainement morte ! Il repense à tous ceux à qui il a fait du mal, fracassés ou exécutés sans aucun état d'âme, il n'a pas le souvenir, ne serait-ce qu'une fois dans sa vie, d'avoir été gentil. Ayant une réputation à tenir, il ne pouvait pas se le permettre ! Il se souvient avec tendresse de

la période de l'occupation, de toutes les combines avec les Allemands, le marché noir, les faux tickets de rationnement. Quelle époque formidable !!!

La sirène est maintenant très proche. Le fourgon de Gendarmerie s'arrête à une certaine distance. Comprenant la situation ils descendent de leur véhicule prudemment, tout en restant à couvert. Heureusement pour eux, car Jo a décidé de commencer à envoyer la purée, ça canarde à tout va, la carrosserie du fourgon est haché par les rafales du pistolet mitrailleur. Pour l'instant les gendarmes ne répliquent pas, ils demandent et attendent les ordres. Jo est déchaîné, il arrête de tirer uniquement pour essayer de faire redémarrer la voiture. Il est en train de mettre en place un nouveau chargeur, en se disant qu'il devrait se mettre en quête d'un autre véhicule lorsqu'il entend une voix qui le tétanise.

— Tu jettes ton arme et tu mets les main en l'air !

Comment a-t-il pu oublier ce putain de motard, qui en plus a le culot de le tutoyer ! Ayant toute sa vie été du genre désobéissant il se tourne brusquement, la balle admirablement tirée par le gendarme pénètre en plein centre de son front.

Au téléphone de la villa des Tortures c'est Sylvain qui répond, en reconnaissant la voix d'Antoine il est totalement paniqué, n'arrivant plus à sortir un seul mot cohérent, il est passé en dix secondes de bègue sévère à complètement muet !

— Putain ! Juste sur toi je tombe, je suis maudit ! Surtout ne me dit rien, passe-moi Nico.

Le, je vais vous le chercher, prend une bonne demie heure.

— Écoute-moi bien Nico, demande au Viet de se surpasser, il faut absolument qu'il lui fasse cracher un nom, celui de l'Arménien ce n'était qu'une grosse connerie.

Après avoir mis le Viet au courant de la situation Nico, averti Gustini que cette fois la rigolade est bien finie, afin de bien lui faire comprendre et également pour le plaisir, il lui balance deux coups de poing en pleine tronche, juste pour lui faire exploser le nez.

— Jusqu'à présent tu nous a bien pris pour des cons, maintenant c'est ta dernière chance ou bien tu balances le nom, mais cette fois le bon ou bien le Viet il va te faire tellement mal, que même les Martiens t'entendront crier.

Mais Ange ne l'entend pas, il voudrait que tout s'arrête d'une manière ou d'une autre, il ne veut surtout plus jamais avoir affaire au Viet et sa perceuse à percussion. Il réalise que dans le meilleur des cas il doit lui rester moins d'une heure à vivre, avec certainement des souffrances abominables. Il repense à sa vie, finalement pas terrible, à sa fille qu'il n'a pas revue depuis des années, mais surtout à ce tuyau que demain il ne pourra pas jouer, Castagnettes dans la troisième à Auteuil !

Sylvain avec sa gentillesse habituelle annonce à Ange le programme détaillé des festivités.

— Maintenant le Viet va changer de formule, avec sa petite lampe à souder, il va d'abord te taquiner les tétons, là je pense que tu ne vas pas aimer. Après, si tu n'es toujours pas décidé à nous donner le nom de celui qui a recueilli tes confidences, le Viet va être obligé de s'occuper de tes deux oreilles, qu'il va parfaitement nettoyer en les chauffant d'une manière progressive. Si après tout ça, tu fais toujours ton têtù, il lui restera qu'une ultime solution, s'occuper de tes couilles et comme je le connais, en fin gastronome, j'ai l'intuition qu'il va te les faire flamber au Madère !

Sylvain et Nico sont mort de rire, Ange bouge la tête en marmonnant des mots tout à fait inaudibles .

Ses larmes l'empêchent de voir arriver son bourreau, qui d'un geste extrêmement élégant, enflamme la très importante toison de son torse, puis il enchaîne tout de suite par sa nouvelle cible, la téton droit. Enfin ne voulant surtout pas faire de jaloux, il s'occupe du gauche qui sous la violence de la flamme, comme pour se protéger disparaît illico !

La douleur est tellement intense qu'Ange n'arrive même pas à crier, il se cabre sur sa chaise son corps forme un arc de cercle, puis brusquement il pousse un hurlement d'une telle puissance

que l'on a dû l'entendre jusqu'au Vieux Port. Alors, le Viet bien décidé à le faire parler l'attrape par les cheveux afin d'avoir une bonne prise, avec sa lampe à souder il commence à lui chauffer l'oreille gauche qui devient rapidement rouge comme un Babybel, puis sans perdre de temps il passe à la droite. Ange n'a plus la force de crier, il bave, ses yeux révulsés sortent des orbites, son torse est un véritable champs de bataille

Sylvain s'est approché au plus près du spectacle, c'est son côté romantique.

— Salopard ! tu nous le dis ce putain de nom ?

Cela a le don d'énervé le Viet, d'autant plus qu'il est en manque, ça fait au moins trois jours qu'il n'a pas eu sa dose. Il n'est vraiment pas bien, mais alors pas bien du tout. Ses jambes tremblent d'une manière sporadique, il transpire abondamment, il a comme un voile devant les yeux, et par moment des papillons multicolores traversent son champs de vision. Alors brusquement, l'impensable, l'inimaginable, l'inconcevable se produit, ce garçon tellement talentueux, commet une terrible faute professionnelle qui va très certainement le mener devant le Conseil des Prud'hommes !

Il laisse la flamme trop près de l'oreille et surtout trop longtemps, celle-ci prend progressivement l'apparence d'un tout petit morceau de charbon de bois, la délicieuse odeur qui s'en dégage nous rappelle celle des chipolatas grillant sur un barbecue.

Mais à la différence de la séance des tétons, le hurlement inhumain que pousse Ange s'arrête net. Sa tête bascule lentement sur son torse, il n'a plus rien à raconter son cœur à lâché, il a dû même exploser !

Nos trois compères se regardent dépités mais surtout très emmerdés.

— Viet je crois que ce soir au niveau bavure tu t'es surpassé !

Sylvain trouve une raison positiver.

— Au moins ce soir les cochons vont se régaler, ça faisait un moment qu'ils n'avaient rien bouffé !

Nico légèrement moins con, réalise qu'ils vont devoir rendre des comptes

— Putain ! On va se faire jeter par Antoine.

Pas faux !!!!

La MERVEILLE des MERVEILLES

Abdelkader Zaouihi mène sa petite entreprise d'une main de maître. Un tout petit hôtel de passes avec six chambres, dans un quartier chaud de Marseille. Son cheptel composé de trois tapins, une Marocaine, une Congolaise, ainsi qu'une Belge turbinent chez lui et pour lui en exclusivité.

Ses trois copines, plus un petit trafic de haschich florissant font de sa vie un véritable conte de fée. Il n'a pourtant pas été gâté par la nature qui la dotée d'un physique extrêmement ingrat, plutôt gringalet, limite rachitique avec en prime une tronche tout à fait improbable. Mais notre cher Abdelkader a eu dans son malheur une magnifique compensation, le Prophète dans son immense bonté la doté d'un braquemart hors du commun !

Au plumard, c'est un véritable phénomène ! Il a même été question qu'il représente l'Algérie au prochain Jeux Olympique !

Cela lui est bien utile pour contenter ses gagneuses, qu'il aime à l'occasion un peu bousculer. Dans ces moments-là il se sent fort, puissant, il est bien ! Chaque jour il peut à loisir les taper, puis les baiser ou indifféremment les baiser puis les taper, il lui arrive même de les taper en les baisant. Ensemble ou séparément, selon son humeur du jour.

C'est qui le patron !!!

Mais il y a deux mois, un joli et minuscule grain de sable, Kabyle celui-ci est arrivé. Tonton Abdelkader qui a toute la confiance de la famille de Mina a proposé d'accueillir sa très jeune nièce à Marseille pour y poursuivre ses études.

Malheureusement pour elle, après quelques emplâtres et différents sévices corporels, la vie de Mina a pris un virage à 180 degrés, plus question pour elle de continuer sa scolarité, le tonton ayant pour sa nièce d'autres projets plus lucratifs. C'est ainsi que notre petite Mina s'est retrouvée du jour au lendemain à faire des "turlutttes" dans la chambre 6 ! Après quelques hésitations bien compréhensives, mais grâce à l'éducation de sa famille axée sur la tradition du travail bien fait, Mina est devenu en un temps record une véritable virtuose ! De plus en plus d'amateurs se pressent au Relax pour une petite gâterie ! Ayant compris que ses études étaient compromises, et que pour l'instant elle n'avait pas du tout le choix, elle s'est pliée aux ordres de son oncle, partageant même son lit. Evidemment Abdelkader était ravi de s'occuper de l'argent gagné par sa nièce, mais ayant malgré tout un immense respect pour la famille, il avait décidé que jusqu'à nouvel ordre il serait le seul autorisé à la niquer. Ce qu'il faisait d'ailleurs allègrement !

Mais il ne savait pas que sa nièce chérie, qui en avait marre d'avoir les lèvres gercées et de se faire démonter toutes les nuits par un braquemart titanesque était allée raconter en détail sa lamentable histoire au Commissariat du 1°, qui jugeant le dossier trop sulfureux s'empresse de le faire suivre à la brigade des Mœurs ou il atterri sur le bureau du Commissaire Grandin, qui au vue de cette histoire extrêmement sordide, décide une intervention rapide, impatient de faire la connaissance de ce tonton si proche de sa petite nièce.

Six heures tapantes ! Deux voitures et un fourgon stoppent devant l'hôtel Relax.

— Il est qu'elle heure exactement ?

— Six heures pile !

— Alors : L'Exactitude étant la politesse des rois, nous allons réveiller le tonton, j'ai hâte de voir la tronche du phénomène.

La porte d'entrée n'opposant aucune résistance en quelques minutes l'ensemble chambres sont investies, tout ce beau monde est regroupé dans le hall, sauf Abdelkader qui ne veut absolument pas se lever, ne comprenant pas pourquoi il est réveillé de si bonne heure, il crie, se débat insulte les policiers qui décident alors une distribution de coups de matraques, qui ont tendance à le calmer. Mina qui était avec lui dans la chambre est emmenée en priorité à l'Evêché ou une assistance sociale va la prendre en charge.

Fernand profite du remue-ménage pour se glisser discrètement derrière un petit comptoir, ou il semble déposer quelque chose.

— Vous m'embarquez tout le monde, vous me fouillez l'hôtel de fond en comble et surtout vous ne faites pas semblant.

Il est très tôt, mais les Mœurs sont déjà en effervescence, les interrogatoires s'enchainent toutes les personnes présentent à l'hôtel Relax sont entendues. Mina a déjà signé la longue déposition mettant en cause tonton Abdelkader, qui vu l'âge de sa nièce et le nombre important de délits graves: Incitation à la prostitution, Séquestration, Viol sur mineure, va obligatoirement prendre le maximum, le trafic de hachich et les trois tapins devenant de simples brouilles. Fernand à l'écart de cette agitation déguste tranquillement son café en pensant à la réaction d'Antoine à la lecture des journaux du lendemain. Pour lui, cela va être encore l'habituel jeux des questions sans réponses.

Felix, arrive de la perquisition, il est absolument surexcité.

— Ce n'est pas un hôtel, c'est la Caverne d'Ali Baba nous avons trouvé plein de pognon, deux calibres, des lames, deux grenades, plus de cinq kilos de haschich et surtout, mais là ! je suis certain que tu ne vas pas me croire ?

Il s'arrête me regarde fixement, et me balance avec un grand sourire.

— Deux kilos de morphine base !

— Je le crois pas, qu'elle surprise ! Je te laisse le soin de l'interroger pour en connaître la provenance, mais surtout n'oublie pas de prévenir la Presse moi je vais me faire une petite sieste bien méritée.

Quelques coups de téléphone plus tard les journalistes commencent à arriver alors que mon oncle est déjà parti.

Dès son retour au bureau en milieu d'après-midi, il a la visite qu'il avait prévue, ce cher Moscatelli l'attends et attaque direct.

— C'est quoi cette Morphine, chez l'arabe.

— C'est toi qui est aux Stups, tu dois le savoir d'où ça vient !

— Mais les Arabes ils font pas dans la Morphine !

— À mon avis ! ils ont dû décider de se lancer.

— Putain ! Laisse-moi l'interroger le bicot, une heure pas plus !

— Non ! Ce n'est pas dans la procédure, vois avec le juge s'il veut bien que je te le prête !

— Putain ! Tu n'es vraiment pas coopératif ! Pour une fois que je te demande un petit service.

Et il s'en va très en colère.

Dès son départ le téléphone sonne, c'est Lucas.

— Je suis au journal. Ici ça ne parle que de l'affaire de l'hôtel Relax et de cette pauvre fille, il paraît aussi que la perquisition aurait permis la découverte de deux kilos de Morphine. Tonton, tranquillise moi tu n'aurais pas.....?

À l'autre bout du fil, ça a raccroché. C'est la réponse !

Fernand déboule en fin d'après-midi, gai comme un pinson. Sa dernière taquinerie concernant les deux kilos de l'hôtel Relax, aurait plutôt tendance à le rendre joyeux.

De mon côté j'ai réussi non sans mal à écrire mes deux pages, puisque c'est désormais la seule manière de communiquer avec ma chérie, lettre que d'ailleurs je vais m'empresser d'aller poster. Sur ce, tonton arrive avec l'apéro il déplace la lettre pour poser le plateau, son regard survole un instant l'enveloppe, je le vois brusquement blêmir, son visage se figer.

Il me regarde fixement, il me fait presque peur !

— Ma nouvelle copine.

— Marie France Rizzoli ?

— Oui, pourquoi c'est mal ?

Il se laisse tomber de tout son poids sur un fauteuil, reste quelques instants sans dire un mot, puis se décide enfin à parler.

— Je n'aurais jamais pensé qu'après tant d'années, le simple fait de voir ce nom me ferait un tel effet.

— Explique-moi !

— C'est très simple. Tu dois être amoureux de cette Marie France, comme moi je l'ai été de sa tante. Pendant plus de cinq, avec Gina nous avons vécu une histoire magnifique, c'est la seule femme qui ait vraiment comptée dans ma vie. En partant elle a laissé un grand vide. Tu ne peux pas savoir encore aujourd'hui comme elle me manque.

— Je l'ai vue à son bar de l'Opéra, c'est une très belle femme ! Mais pour quelle raison vous n'êtes plus ensemble ?

— C'est au moment de l'histoire de son frère, je t'explique...

— Pas la peine, Marie France m'a tout raconté.

— Ça été terrible, elle ne voulait plus entendre parler de moi, à ses yeux je représentais: la Loi, l'Ordre, la Justice. Elle a fait une sorte de rejet ! J'ai tout essayé pour la reconquérir, je lui ai envoyé des tonnes de roses, sans succès. Alors je me suis mis à bosser comme un malade, je

passais le plus clair de mon temps au bureau, en quatre ans j'ai pulvérisé toutes les statistiques, dans le bon sens évidemment. Pour devenir enfin Commissaire principal !

— C'est dommage de l'avoir perdue.

— Très ! Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé. Mais ne soyons pas triste parlons plutôt de toi, tu es vraiment amoureux ou bien c'est juste une histoire de plus à mettre à ton palmarès ?

— Pas du tout, c'est la toute première fois que je ressens une chose aussi forte. C'est une fille fantastique, intelligente, rigolote et en plus très belle !

— Je me souviens d'elle, la dernière fois que je l'ai vue elle devait avoir environ treize ans, mais elle savait déjà ce qu'elle voulait.

— Ne m'en parle pas ! Elle a décidé que nous ne nous verrons pas avant les résultats du bac, que nous ne pourrions communiquer que par courrier. D'après elle, cela nous permettra de mieux nous connaître, de savoir si nous sommes vraiment fait pour vivre ensemble.

— Ça a l'air amusant, mais tu vas avoir besoin de beaucoup de patience, car les bisous par courrier ça ne doit pas avoir le même goût.

— Tu as raison, mais je ne pourrais pas la faire changer d'avis, alors comme je ne veux surtout pas la perdre je suis obligé de supporter ! Toi qui adores les belles phrases, tu sais comment se termine sa dernière lettre : Il faut de tout pour faire un monde, il me faut toi pour faire le mien.

Ça rend Fernand très nostalgique.

— C'est très beau ! j'aurai aimé qu'un jour une personne m'écrive une telle phrase, maintenant c'est trop tard !

— Qu'est-ce que tu me racontes, je suis sûr qu'un jour tu vas rencontrer quelqu'un de fantastique, ou pourquoi pas retrouver celle que tu as perdue.

Il me fait une sorte de grimace, qui semble vouloir dire qu'il n'y croit pas, et passe vite à autre chose.

— J'ai oublié de te raconter il y a une dizaine de jours, j'ai reçu une visite impromptue, celle d'un confrère des Stups, un mec super bizarre que j'ai toujours soupçonné d'être un Ripoux au service des Corses. Il déboule dans mon bureau avec deux cafés pour faire la conversation, nous parlons des résultats de l'OM, du dernier film de Belmondo, puis rapidement il fait bifurquer la discussion sur le boulot et en particulier sur les nombreux vols qui se produisent à l'intérieur du Port, il se met carrément à me questionner, afin de savoir si de nouvelles équipes étaient arrivées dernièrement sur Marseille. Je suis évidemment entré dans son jeu, lui indiquant un groupe de voyous venus des Pays de l'Est, en particuliers des Roumains, ainsi qu'une équipe d'une dizaine d'Albanais. J'ai tout inventé en trente secondes ! Cette information ayant l'air de le satisfaire, il est reparti comme il était venu. Mais cela m'a conforté dans l'idée qu'il en croque depuis des années ! Je pense que si tu me le filoches tu vas confirmer mon intuition.

Les journaux du matin son étalés sur le bureau d'Antoine, évidemment ils racontent tous l'arrestation d'Abelkader Zaouihi, l'histoire de sa nièce mineure forcée à se prostituer, la découverte, entre autre, de cinq kilos de haschich ainsi qu'un paquet contenant deux kilos de Morphine. Les articles sont précis, les photos explicites.

Alors là, c'est l'incompréhension totale.

— Tu te souviens le soir du vol, en rigolant j'ai parlé des Suisses ou des Suédois, et voilà que maintenant on se retrouve a suspecter les Bouglouls !

— C'est qui cet Abdelkader ?

— Un mac, qui traficote dans le haschich, il a un hôtel du côté de Belsunce avec quelques tapins.

— Il est dans une équipe ?

— Non ! C'est un solitaire, il a seulement quelques relations chez les Yayahoui, mais ça c'est pour le haschich

— Je ne comprends pas comment cette came a pu arriver chez lui

— Ça peut venir de notre livraison ?

— Evidement que c'est la nôtre ! Tu as bien vu la photo sur le Provençal, c'est exactement le même conditionnement.

— Il doit s'agir d'un échantillon, afin de fourguer le reste.

— Il faut absolument qu'il nous dise d'où il tient cette came.

— À l'Evêché ça va être difficile, voire impossible, tant qu'il n'est pas aux Baumettes nous ne pourrons pas l'approcher, Moscatelli a essayé mais le Commissaire qui dirige l'affaire n'a rien voulu savoir. Entre les services c'est sans arrêt la petite guéguerre !

— C'est qui ce Commissaire ?

— Grandin ! Le patron des Mœurs de l'Evêché, il est surnommé le Gandin, tellement il est toujours bien sapé.

Antoine fait une moue dubitative

— Je ne vois pas du tout et de toute façon j'en ai rien à foutre du Grandin.

LA MAISONS DES POUPEES

Je déjeune dans un bistrot face de l'Evêché, tout en lisant dans le Provençal le récit des exploits de mon oncle, mais surtout en guettant l'éventuelle sortie de Mosca, puisque je dois le filaturer ! Aux alentours de midi je l'aperçoit descendre en direction de la Place de Lenche, je le trace tranquillement et le vois tourner dans une ruelle pour s'engouffrer rapidement dans une porte entrebâillée. Il s'agit de l'entrée d'une cuisine, je découvre alors en marchant quelques mètres l'entrée du Bar Restaurant des Colonnes.

Je m'installe en face me pose sur un escalier ouvre un journal pour me camoufler, je suis prêt à mitrailler. Une dizaine de minutes plus tard une énorme Mercedes s'arrête, deux hommes sapés comme des Princes en descendent pour pénétrer dans le bar. J'attends un peu, puis je vais m'installer au comptoir devant un Coca. Ils ressortent peu de temps après par une porte marquée Privée. J'ai le temps de les observer, environ une quarantaine d'années, ils semblent être frères. Ils sont le prototype des truands qui ont réussis et qui veulent absolument le faire savoir, avec des costumes parfaitement coupés, des pompes en croco, des chaînes en or qui brillent et évidemment plus de bagues que de doigts.

Sans perdre de temps, je fonce à mon labo afin de faire le tirage des photos. En fin d'après-midi, Fernand peut enfin admirer tranquillement l'ensemble de mes chefs-d'œuvre.

— Pour un début c'est pas mal, les deux qui descendent de la Mercedes sont les cousins d'Antoine, les frères Sandrini, propriétaire du bistrot

— Alors tu avais tout bon !, Mosca est une belle petite salope !

— Une superbe ! Tu as tout compris, continu à me le traquer façon Pitbull.

Le lendemain je reprends ma filature, toute la matinée il ne quitte pas son bureau, puis en début d'après-midi il me promène en banlieue, jusqu'au quartier de la Rose. Il finit par entrer avec sa voiture dans le jardin d'un petit pavillon très à l'écart des autres ou il semble être attendu. Il en repart au bout d'une heure pour retourner à l'Evêché. Deux jours plus tard rebelote le scénario est identique, il reste une bonne heure à l'intérieur, mais cette fois lorsqu'il ressort de la maison quelqu'un l'accompagne jusqu'à sa voiture, une femme d'une soixantaine d'années qui me semble être d'origine Asiatique. Une heure plus tard je suis chez mon oncle pour lui faire mon rapport.

— C'est peut être sa maîtresse, la chintock !

— Non, c'est pas possible, elle est beaucoup trop âgée !

Pour Fernand l'occasion est trop belle.

— C'est dans les vieilles marmite qu'on fait les meilleures soupes !

Il savoure quelques instants, puis redevient sérieux.

— De toute façon il faut absolument savoir ce qui se passe dans cette baraque.

Et là, Fernand me regarde avec un petit sourire qui me fait craindre le pire.

— Je te verrai bien en employé du Gaz !

— Non ! Tonton, pas le Gaz !

Huit heures trente, une veste bleu foncé une belle casquette et un dossier sous le bras, je me retrouve en employé du Gaz plus vrais que nature. La petite porte juste à côté du portail est fermée, je sonne plusieurs fois avant qu'une petite dame très chinoise m'ouvre. Après une explication sur la raison de mon passage, je pénètre dans le jardin. Le compteur est à l'avant de la maison, je fais semblant de le contrôler puis j'indique à la dame que je dois inspecter

l'installation intérieure. Sa réticence à me laisser pénétrer dans la maison m'oblige à être très ferme, en lui annonçant la possibilité d'une coupure si elle m'empêche de faire mon travail, cela la décide à me laisser entrer dans le pavillon. Une fois à l'intérieur je me dirige vers la cuisine, en passant par le séjour je repère trois jeunes gamines d'origine Asiatique vautrées sur le divan qui regardent sagement la télé, ma présence a l'air de beaucoup les amuser. J'en profite pour faire quelques photos avec mon minuscule appareil Linux. En partant je croise un motard qui arrive dans le jardin.

Pour la cinquième fois mon oncle regarde les photos des fillettes, il a l'air vraiment très étonné.

— Ça me paraît tellement énorme. S'il s'agit vraiment de ce que je pense, tu as trouvé grâce à Mosca quelque chose de très rare et aussi d'extrêmement grave.

— Tu penses à quoi ?

— Depuis des années aux Mœurs, il y a des histoires qui circulent concernant des lieux de débauche, sur la Côte et aussi sur Paris où des filles ainsi que des garçons très jeunes, dix douze ans sont forcés à se prostituer, la plupart viennent d'Asie ou d'Afrique du nord. Cela rapporte dix fois plus que des tapins classiques, les clients sont riches, puissants, sans scrupules désirant à tout prix consommer de la chair fraîche, très fraîche ! Ces photos m'interpellent, il faut que

tu me surveille cette maison, pendant au moins deux jours pour savoir s'il y as d'autres Moscatelli.

— Oui mon tonton chéri, mais il y a un problème, le quartier est très calme, la maison plutôt isolée je suis certain qu'en restant toute la journée le cul sur mon scooter, je vais rapidement me faire repérer. Louer une voiture sera beaucoup plus judicieux !

— Mais pourquoi louer ? Tu es bourré de thunes achète toi plutôt une belle Alfa Roméo décapotable.

— Tu as raison, c'est la voiture idéale pour une planque, surtout rouge !

Pour être tranquille j'ai pris quatre jours de congé, et finalement j'ai loué un fourgon Estafette Renault. J'ai passé toute la matinée à le préparer pour la planque, en installant tout au fond un petit coin avec des coussins pour rester allongé dans de bonnes

conditions. A l'intérieur j'ai démonté le feu arrière gauche, en le bricolant j'ai réussi à faire une petite ouverture, presque invisible de l'extérieur pour pouvoir faire facilement des photos au téléobjectif. De la bouffe, du café je suis équipé pour tenir un siège. J'ai également un Dictaphone pour noter oralement tout ce que j'observe

J'arrive à dix heures, j'ai la chance de trouver une place idéale a une centaine de mètres de la maison, une moto est garée dans le jardin. Rien ne se passe jusqu'à 11 heures ou la dame vient ouvrir le portail. Dix minutes après une énorme Bentley pénètre dans le jardin, je la mitraille au passage puis je me sers un café, que je me renverse immédiatement sur le pantalon, car la voiture ressort tout de suite, j'ai juste le réflexe d'attraper mon appareil photo.

À seize heures déboule une DS19 avec chauffeur, un très vieil homme en descend difficilement, s'aidant d'une cane il se dirige doucement vers le pavillon. Puis, c'est le retour de la Bentley qui ramène les deux fillettes. Plus rien jusqu'à vingt heures ou un bruyant moteur de voiture me tire de mon léger sommeil, une Porsche passe le portail, le conducteur me semble jeune, il y reste presque deux heures. Après son départ la petite dame va fermer le portail, laissant tout d'abord sortir un homme sur une moto. J'ai enfin fini journée !

Il est presque minuit lorsque j'arrive au Vallon. Fernand installé sur la terrasse vient de finir de manger.

— Tu arrives juste à temps, les Supions sont absolument dantesques et je pèse mes mots ! Mais ne t'inquiète pas je ne vais pas te laisser manger tout seul c'est trop impoli, je vais m'en reprendre une petite assiette pendant que tu me racontes tout ce que tu as vu.

Je pose le Dictaphone sur la table.

— Je n'ai pas besoin de raconter tout est là-dedans, les photos seront développées demain matin.

— Tu m'époustouffles ! Tu es vraiment le digne fils de ton oncle.

Au Bar des Colonnes les Sandrini attendent Mosca depuis une demi-heure, ce qui a le don de beaucoup les énerver, les quelques whisky qu'ils se sont envoyés n'ont pas arrangé les choses, ils sont Chauds bouillants. Jeannot tente vainement de les calmer. Enfin Mosca fait son entrée.

— Dis-moi, tu crois qu'on a que ça à faire, t'attendre !

— Excusez-moi, j'ai été retenu par le Commissaire qui a organisé une réunion au tout dernier moment, je ne pouvais pas partir, de toute façon pour l'instant il n'y a rien de neuf.

— Comment ça rien de neuf ! Tu viens juste ici, pour nous dire que tu n'as rien à nous dire ?

Doucement l'ambiance se met à monter d'un cran, elle devient rapidement électrique.

— Pour l'instant je vous ai dit tout ce que je savais, ce matin le bougnoul est parti pour les Baumettes.

— Nous ce que nous voudrions c'est que tu te lèves un peu plus le cul, que nous soyons ta priorité absolue, tu comprends ?

Brusquement, alors qu'il ne s'y attend pas du tout il se prend un emplâtre d'une force inouïe, un second suit puis pour terminer un troisième qui le propulse le cul sur la banquette.

— Que-ce qu'il vous arrive les mecs ? Vous partez en couilles !!

— Ferme-là ! Tu nous prends trop pour des cons, et ça on ne le supporte plus, alors tu reviens demain à la même heure avec de bonnes infos et jusqu'à nouvel ordre tu te calmes avec les fillettes, je ne veux plus te voir à la maison de la Rose.

Je me suis levé tôt pour développer les photos, elles sont parfaites ! J'arrive au Vallon pour le petit déjeuner, Fernand a déjà attaqué ses tartines qu'il abandonne à contrecœur pour regarder les clichés, mais il n'a pas l'air de regretter sa pause gustative.

— Tu as fait un boulot fantastique, ça va nous permettre d'avancer. La Bentley, c'est la voiture d'un consulat, la plaque verte avec CC signifie Corps Consulaire. Je suppose qu'ils ne sont pas venus les chercher pour les mener à l'école

Mon boulot terminé au journal, je fonce à l'Evêché afin de connaître les toutes dernières nouvelles, Fernand n'est évidemment pas dans son bureau.

Cinq minutes après il déboule en souriant un café et une brioche à la main.

— C'est obligé la brioche ?

— C'est obligé les réflexions mesquines ! Ecoute plutôt les renseignements que j'ai réussi à avoir. C'est incroyable jusqu'où peut aller se nicher la pourriture. Pour le Consulat, c'est celui du Paraguay, pour le consommateur certainement le Consul, mais de toute façon nous n'en avons rien à foutre puisqu'il est intouchable. La locataire de la maison, une demandeuse d'asile politique arrivée il y a cinq ans. De foyers en structures d'accueil elle vivote, puis du jour au lendemain son dossier s'accélère à une vitesse supersonique, elle obtient en deux mois ce qui habituellement demande plus de trois ans. Evidemment avec un piston en or massif ! Pour le proxo/garde du corps c'est Léo Scapolla, entre nous c'est le grand amour, j'ai eu le plaisir de le serrer quatre ou cinq fois mais jamais pour quelque chose d'aussi grave cela me semble beaucoup trop gros pour lui. Je t'ai gardé le meilleur pour la fin, je suis certain que tu vas adorer. Le vieux monsieur à la canne c'est Charles Henri de Toqueville, Sénateur Centriste depuis plus de trente ans, et si mes souvenirs sont bons, Ministre de la Jeunesse et des Sports.

— Tu es sérieux, tonton ?

— Pourquoi? J'ai l'habitude de dire des conneries

— Non ! mais là c'est tellement énorme.

— J'allais oublier celui à la Porches, c'est le PDG de la Compagnie de Navigation qui porte son nom. Nous avons vraiment affaire qu'à du beau monde. C'est le gratin des salopards !

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Toi tu t'occupes de dégager l'Estafette, elle ne sert plus à rien. Ensuite nous allons intervenir pour mettre les gamines en sécurité, puis essayer de causer le plus de soucis possible aux consommateurs. Mais vu le blase de la plupart d'entre eux, le juge va être dans l'obligation de prendre d'énormes pincettes. Pour moi le boulot est simple, trouver ceux qui ont monté cette sale combine.

Quartier de La Rose, le jour s'est levé sur une douzaine de policiers en planque autour de la maison, qui attendent patiemment l'arrivée sur sa moto de Léo Scapolla.

Franchissant le portail vers huit heures, il n'a pas le temps de descendre de son engin, il est délesté de son Luger avant d'être menotté. Fernand donne immédiatement le signal pour investir la villa. Felix sonne à la porte d'entrée, une minute d'attente puis une petite voix typée demande.

— C'est pourquoi ?

— Le Gaz !

Sécurisée, car elle pense avoir affaire au gentil jeune homme elle ouvre la porte Felix l'écarte sèchement pénétrant dans le hall d'entrée son arme à la main. Les gamines réveillées penchées à la barrière de l'escalier regardent étonnées ne comprenant pas ce qui se passe.

— Dès qu'elles sont prêtes vous les amenez au bureau ainsi que l'homme à la moto, la dame reste avec nous pour la perquisition.

Qui va nous apporter de jolies surprises !

Un peu d'argent liquide, deux appareils photos, un carnet de réservation sans aucun nom, simplement des initiales, des cahiers de comptes, une collection d'objets Sado/Maso , ainsi qu'une ribambelle de godemichés de toutes tailles et de toutes couleurs. Après maintes palabres et menaces, la petite dame qui n'arrête pas de pleurer, se souvient enfin de la combinaison du petit coffre se trouvant au sous-sol. A l'intérieur une dizaine de grandes enveloppes avec des initiales inscrites sur chacun des rabats, qui contiennent une ribambelle de photos extrêmement pornographique de nos gamines en pleine action, avec différents partenaires. Cerise sur le gâteau, Mosca dans toute sa splendeur fait également partie du Casting !

Sur l'agenda de réservation trois rendez-vous, deux dans l'après-midi, une en soirée.

Fernand désigne deux de ses hommes afin de piéger les clients à venir.

— Vous restez pour les trois ordures qui vont se pointer, vous me les ramenez au bureau au fur et à mesure de leurs arrivées, puis vous mettez les scellés !

Au Château c'est la classique réunion du lundi, entouré de ses proches Antoine tout en étant désabusé, est bien décidé à remonter la pente.

— Gustini et Jo l'Arménien ayant passés l'arme à gauche, le seul qui peut détenir des infos crédibles c'est Abelkader. Maintenant qu'il se trouve à la prison des Baumettes cela devrait être plus facile de lui faire passer un interrogatoire.

— Dans le même bloc nous avons deux amis qui prennent des vacances, ainsi qu'un maton qui ne peut rien nous refuser.

— C'est qui nos amis?

— Léon Squilachi et Paco le Gitan.

— Alors je suis tranquille, Abelkader va vite nous chanter la Tosca !

Brusquement Tony se met à rire.

— J'ai oublié de te dire, j'ai mis quelques emplâtres à Mosca.

Ça, c'est le genre d'information qui fait rigoler Antoine.

— Qu'est-ce qu'il t'a fait le gros ?

— Rien de spécial, mais j'ai l'impression qu'il nous prend un peu pour des cons, puis il exagère il va sans arrêt à la villa niquer gratos, il est sérieusement accro à une des minotes, il lui fait même des cadeaux !

— De toute façon, une bonne gifle ça ne peut pas faire de mal, ça confirme ce que je pense sur la nécessité périodique des emplâtres !

Sur cette déclaration évidente de bon sens, le maître d'hôtel fait son apparition annonçant qu'un homme qui désire le voir attend à l'entrée.

— Si j'ai bien compris, il m'a dit Jeannot puis a ajouté, des Colonnes.

Antoine revient avec la tête des mauvais jours, qui en ce moment est la tête de tous les jours.

— C'est bien que vous soyez là les Sandrini, nous avons une nouvelle emmerde qui vous concerne directement. Ce matin les condés ont investi le boxon de la Rose, à cette heure tout le monde est à l'Evêché !

Les Sandrini sont catastrophés.

— Nous commençons juste à prendre un peu de pognon, heureusement qu'ils ne pourrons jamais remonter jusqu'à nous.

— Comment tu veux qu'ils remontent ? La chintock ne nous connaît pas, et Léo fermera sa bouche, tu sais bien que ce n'est pas un bavard.

Dans les bureaux des Mœurs c'est un peu la déception, l'interrogatoire des trois fillettes a viré au fiasco, elles ne comprennent ni parlent un mot de français, n'arrêtent pas de rigoler et de boire des chocolats chauds. Félix ne les supporte plus, fatigué il passe le relais à une assistante sociale qui les prend en charge, pour les diriger vers un hôpital afin de leur faire subir différents examens. Par contre la vieille dame qui est une très grande pleureuse, commence à coopérer, indiquant être originaire du Cambodge ainsi que les fillettes, arrivées il y a environ un an. Mais pour un véritable interrogatoire, son français étant très folklorique il va falloir l'aide d'un interprète.

Mon oncle, qui a décidé de s'occuper personnellement de Scapolla, commence déjà à être légèrement énervé.

— Tu as quel âge ?

— Je vais avoir cinquante-neuf.

— Quand tu vas sortir, si tu as été sage, avec les remises de peines tu devrais frôler les 75 ans. Tu seras un vieux con !

— Mais vous savez très bien que ce n'est pas moi qui ai monté ce boxon.

— Moi je le sais ! mais tu vas le faire croire à qui ? Je t'ai maintes fois arrêté pour proxénétisme, comme par hasard on te trouve dans la villa ou il se passe des choses en rapport avec ta spécialité professionnelle. Lorsque tu vas raconter au juge, que tu n'as rien à voir avec cette combine, que tu étais là simplement là pour donner un coup de main. Le juge comme je le connais, ça va tellement le faire rigoler que pour te remercier de ce bon moment, il est capable de te faire libérer sur le champ !

— Vous en avez pas marre de vous foutre de ma gueule !

— J'essaye juste de t'expliquer que tu vas morfler pour rien, celui qui a pris la monnaie pendant tout ce temps, lui il sera libre, il t'enverra certainement un peu de pognon pour que tu puisses cantiner et peut-être pour Noël une boîte de chocolats ou de marrons glacés, mais il se sera tout de même bien foutu de ta gueule. Tu me dis son nom, ça change tout, de quinze ans tu passes à trois, avec les remises de peines tu te fais un an à la rigolade ! Léo, ne fait pas ton têt, dis-moi le nom de ce connard.

— Je ne peux pas !

— Comme tu veux, la nuit porte conseil, on se revoit demain.

Vers seize heures on nous amène le premier des salopard arrêté dès son arrivée à la maison de la Rose. Il est pas content, mais alors pas du tout ! Le deuxième celui de 18 heures à la vue des policiers nous a fait un malaise cardiaque, il est en route pour les Urgences !

C'est Felix qui se charge de l'interrogatoire du pas content.

Il s'agit de Lanteric Gustave, 43 ans domicilié à Cassis, il exerce depuis des années la profession de promoteur immobilier, un personnage bien sous tous rapport, en quelque sorte un notable.

Mon oncle debout derrière Félix écoute les explications plutôt vaseuses de Lanteric.

— Vous avez une villa à Cassis et vous voulez vous installer à la Rose ?

— Non ! Ce n'est pas pour moi, c'est pour rendre service à un client, je faisais en quelque sorte un repérage.

Fernand prend alors la direction des opérations, avec la sensation qu'il va se régaler.

— C'est quoi vos initiales ?

— Puisque je m'appelle Gustave Lanteric, il me paraît évident que c'est GL.

— Je te dis ça parce que j'ai trouvé un dossier à la villa avec les initiales GL, alors je me suis dit que peut être cela te concerne ?

Lanteric, sûr de son bon droit se rebiffe.

— D'abord je n'ai pas de dossier, puis j'aimerais bien savoir de quel droit vous vous permettez de me tutoyer ?

La riposte de Fernand est immédiate et plutôt violente.

— Tout simplement parce que je te considère comme une grosse merde, ou si tu préfères une énorme pourriture, c'est à toi de choisir !

Ce cher Gustave regarde totalement sidéré, celui qui se permet de lui parler de la sorte. Fernand enchaîne, préparant la suite du programme.

— Mais je dois l'avouer, une pourriture plutôt photogénique.

Il plante son estocade, posant une à une les photos sur le bureau.

Lanteric est devenu blanc comme un linge, mais d'une façon hautaine, il essaye malgré tout de contre attaquer.

— Et alors ! Je fais ce que je veux avec mon pognon.

C'était la phrase interdite, celle que mon oncle attendait pour commencer la distribution de gifles, Gustave est tellement surpris qu'il tombe très lourdement de sa chaise, c'est en rampant et en pleurnichant qu'il arrive à se mettre à l'abri sous le bureau de Félix, refusant absolument d'en sortir.

Au bar des Colonnes les Sandrini attendent Mosca avec impatience pour connaître les dernières infos sur leur affaire. Dès son arrivée, leur Ripoux préféré donne très rapidement les dernières informations qu'il a pu glaner.

— J'ai fouiné dans tous les bureaux, y compris chez Grandin, celui-ci m'a affirmé qu'une lettre anonyme avait été le déclencheur de l'affaire. Scapolla, la Chinock et un client qui était venu pour niquer sont en plein interrogatoire. Les fillettes sont hospitalisées afin de passer des examens. A mon avis ils doivent leur faire une expertise des fufounes !

Ce qu'il vient de dire le fait énormément rigoler, puis il se calme étant même à deux doigts de pleurer.

— Elle va me manquer cette petite, j'aurais dû l'adopter

— Toi, c'est la cervelle qu'il faudrait te faire expertiser !

Après l'épisode Lanteric qui ne voulait plus sortir de sous le bureau de Félix, Fernand demande qu'on lui amène Scapolla, il a une forte envie d'entendre les sornettes que Léo va bien pouvoir encore inventer. Au bout d'une bonne heure de discussion entrecoupée de pauses café, Léo commence à comprendre qu'il n'a pas tellement le choix s'il ne veut pas faire encore des années de prison. Il gamberge, essayant sans grand succès de faire fonctionner les quelques neurones qui lui ont été attribués à la naissance.

Fernand commence à sentir, qu'il ne va pas tarder à parler. Effectivement Léo balance.

— C'est le Gros Simon qui a monté la combine avec la chintok il y a environ deux ans.

— Dis-moi Léo, si je me trompe pas, le Gros Simon c'est bien celui qui a été retrouvé carbonisé dans la malle de sa voiture ?

— Oui, l'année dernière c'est à ce moment-là que suis arrivé à la villa pour faire la sécurité

— J'ai compris, le Boss c'était le Gros Simon, mais je pense que je vais avoir beaucoup de difficultés pour l'interroger. Léo j'en ai marre que tu me prennes pour un imbécile, tu balances tellement d'énormes mensonges qu'un jour tu vas finir par les croire.

— Croyez ce qui vous fait plaisir, Commissaire !

— Et toi pense au quinze ans que tu vas te farcir !

À l'arrivée de l'interprète, Chun Li est extraite de sa cellule et amenée dans le bureau de Fernand. Décidée à totalement coopérer elle raconte sa triste vie et ça avance à pas de géant.

Elle vient de Phnom Penh où elle tenait un Bar d'hôtesse, de très graves problèmes avec les dirigeants du régime de l'époque l'oblige à quitter le pays. Elle est en France depuis cinq ans comme réfugiée politique, elle a passé plusieurs années abominables dans un centre d'accueil sans aucune ressource. Puis elle a été approchée par Scapolla qui lui a fait comprendre l'intérêt pour elle de participer à une combine lui permettant d'obtenir très rapidement une carte de séjour, en attendant la nationalité Française, ainsi que de l'argent pour vivre agréablement dans son nouveau pays. Comment résister à une telle proposition. Pour cela, elle devait grâce à ses contacts faire venir des fillettes pour bosser à Marseille. Ces enfants étant encouragés par leurs familles souvent nombreuses, mais toujours extrêmement pauvres. Voilà comment de Phnom Penh, elles se sont retrouvées à la Rose ! Scapolla étant là pour la surveillance et surtout pour emporter la recette de la journée. Sur les sommes encaissées elle retenait 10%, 5% pour elle et 5% qu'elle expédiait chaque mois aux parents des fillettes, ce qui représentait pour eux une véritable fortune !

L'horizon s'éclaircit un instant pour Scapolla qui semble n'être qu'un sous-fifre, mais s'assombrit aussitôt, puisqu'il est maintenant certain qu'il connaît très bien le véritable organisateur. Puis vient une information capitale.

Chun Li se souvient d'avoir vu quelques jours avant l'ouverture de la villa, deux hommes d'environ une quarantaine d'années, très élégants, arrivés à bord d'une grosse Mercedes, Scapolla les a accueilli comme des patrons venant voir l'installation de la maison. Ils en ont profité pour essayer à tour de rôle, et à plusieurs reprises l'ensemble du cheptel ! C'est d'ailleurs ce jour-là qu'ils ont décidé de faire installer une glace sans tain dans chaque chambre, afin que Léo puisse exercer ses talents de photographe. Ces deux hommes, elle ne les a jamais plus revus.

Cette information, la description des deux hommes, la marque de la voiture, a le don de mettre Fernand dans un état d'excitation très rarement ressenti. Il fait comprendre à Chun Li son intérêt à être encore plus coopérative, en tentant de reconnaître les deux hommes dans les photos du fichier central. Trois heures et des centaines de visages plus tard, elle identifie avec certitude ceux qui sont venus inspecter la villa.

Felix est chargé d'aller récupérer les frérots à leurs domiciles respectifs.

— Tu me les garde au chaud ! Une petite nuit à la dure ne peut pas leur faire de mal, puis cela les fera gamberger. Je m'en occuperais demain contrairement à eux, moi je suis sûr que je vais bien dormir.

À neuf heures tapante Fernand est à son bureau pour accueillir des Sandrini aux visages fatigués. Puis déboulent leurs avocats, comme prévu des pointures qui se la pète d'entrée !

— Nous souhaiterions savoir pour qu'elle raison nos clients, ont passé une nuit entière dans vos geôles ?

— Pour les geôles, tout simplement une urgence qui m'a empêché de les interroger hier soir. Pour les raisons, elles sont très simples. Vos clients sont soupçonnés de faits très graves : proxénétisme aggravé sur trois mineures, encore plus aggravé du fait de l'âge des dites mineures, car il s'agit de fillettes de 11 ans, 12 ans et demi et 13 ans.

Ça jette un froid Arctique !

L'effet de surprise passé, les deux avocats bondissent comme des tigres.

— J'ose espérer qu'il s'agit d'une mauvaise plaisanterie ?

— Absolument pas, ils ont été reconnus d'une manière catégorique sur les photos du Fichier, par la personne qui gérait la maison où les fillettes exerçaient leurs talents précoces. Une semaine avant l'ouverture au public, vos clients sont venus contrôler que tout était en ordre et donner les dernières consignes. Ils ont même poussé le professionnalisme à essayer la marchandise.

— Ça ne tiens pas debout, être mis en cause par une maquerelle alors que nos clients sont d'honnêtes commerçants ayant pignon sur rue.

— De toute manière une confrontation est prévue à 18 heures.

— Il n'est pas question d'attendre jusque-là !

— Pourtant il le faudra bien, nous sommes tributaire de la présence d'un interprète car la personne est d'origine Asiatique.

À peine revenu dans son bureau, il est à peine étonné d'avoir la visite de Moscatelli.

— Putain ! Tu as encore sorti une drôle d'affaire, tout le monde parle que de cette histoire de gamines.

— Je dois avoir la baraka.

— J'ai aperçu les frères Sandrini tout à l'heure, ils ont fait une connerie ?

— Pas du tout, c'est une simple enquête de routine, pour une histoire de filles qui travaillent dans un bar qui leur appartient. Pour l'affaire des fillettes c'est bouclé Scapolla et la Chintock ont avoués avoir tout organisé, et crois moi que je vais tout faire pour qu'ils prennent le max !

— Pour ça je te fais confiance ! C'est tout de même dégueulasse de faire tapiner des minotes, moi ça me file envie de vomir.

Dix-huit heures précises, arrivée dans le bureau de Fernand de tous les protagonistes de l'affaire. Lecture est faite de la déposition de Chun Li. Evidement les avocats demandent à voir les photos qui lui-on été présentées.

— Mais c'est une plaisanterie ! Ces photos ont plus de 10 ans, mes clients ont énormément changés depuis cette époque, puis votre témoin est âgé, sa vue certainement sujette à caution.

— Je vous l'accorde bien volontiers, mais maintenant ce n'est plus des photos puisqu'ils sont dans cette pièce, alors je lui repose la question.

Sans hésiter une seconde, malgré les regards des frérots acérés comme des rasoirs elle confirme sans aucune hésitation qu'il s'agit bien des deux hommes qu'elle a vus il y a un an, quelques jours avant l'ouverture.

— C'est trop facile, c'est elle seule qui a monté cette combine, et maintenant pour alléger sa responsabilité elle essaye de la faire partager avec d'autres personnes. Vous savez très bien que le juge ne vous suivra pas dans cette direction.

Fernand est obligé de se dire qu'ils ont certainement raison, une seule personne pour les mettre en cause c'est un peu léger, d'autant plus que l'accusateur est également impliqué dans l'affaire. Malheureusement Léo le second mis en cause, qui pourrait débloquent la situation est muet comme une carpe ! A la seule idée de les relâcher, Fernand est dévasté.

Félix apparaît à la porte et vient lui glisser à l'oreille.

— Le juge, sur l'autre ligne.

Ce qu'il entend lui fait autant d'effet que la découverte des lingots d'or dans la cave de Lucas, ou la destruction des 200 kilos dans les toilettes. Ça lui procure immédiatement un léger début d'érection ! Il se retient pour ne pas pousser un énorme hurlement de joie. Il respire un bon coup, fait l'effort de se calmer puis retourne dans son bureau, regardant longuement l'assistance il savoure déjà les paroles qu'il va prononcer.

— Messieurs, j'ai le plaisir de vous informer d'un important fait nouveau, une nouvelle personne vous met également en cause en vous accusant d'être à l'origine de ce réseau de proxénétisme.

Pendant deux minutes les avocats disputent avec leur clients puis finissent par poser une question précise.

— Nous pourrions connaître l'identité de cette personne ?

— Vos clients la connaissent bien, puisque ce sont eux qui l'ont engagé afin de surveiller Chun Li et de récupérer l'argent qu'il était chargé de leur remettre, il s'agit de Léo Scapolla.

Tony ne peut pas retenir sa colère, il explose.

— Le gros Enculé !!!

Fernand ne peut pas s'empêcher une petite plaisanterie.

— Monsieur Sandrini, je suis heureux d'entendre le son de votre voix, je pensais que vous étiez muet !

— Toi aussi Commissaire de mes deux ! Tu es un gros Enculé !!!

Il saute de sa chaise pour se jeter sur Fernand, ses avocats arrivent à l'attraper de justesse avant qu'il aggrave son cas, il a complètement disjoncté !

MOSCA le GROS MENTEUR !

Assis à son bureau du Dancing le Méditerranée, Antoine sirote un whisky, il vient de terminer la lecture des comptes d'une douzaine de bars à hôtesses qu'il possède tout autour de l'Opera. Il est d'humeur joyeuse car les bénéfices sont tous à la hausse. Il regarde sa montre, Mosca ne devrait plus tarder.

Il arrive un peu en retard, et pour se faire pardonner il annonce tout de suite, qu'il ne faut pas se faire de soucis car les nouvelles qu'il apporte sont excellentes, le Grandin il lui mange dans la main !

— Pour les frères Sandrini, le Commissaire m'a dit : C'est une simple affaire de routine, je n'ai rien à leur reprocher !

C'est le moment que choisi le téléphone pour sonner. Antoine décroche et écoute tout en regardant Mosca qui admire le coucher de soleil sur le Vieux Port, après avoir raccroché il se met lentement debout son visage est décomposé, sans faire le moindre bruit, il s'empare d'une énorme chaise rustique, la lève au-dessus de sa tête et de toutes ses forces la fracasse sur le dos de Mosca, qui n'a rien vu venir. Il tombe à genoux complètement sonné, la chaise à littéralement explosée, disséminant des morceaux de bois à travers toute la pièce. A partir de là c'est un déchaînement inouï de violences, les coups de pieds pleuvent sur tout le corps, Antoine qui a le loisir de choisir ou il porte les coups a une nette préférence pour le teston qui double rapidement de volume.

Absolument déchainé il tape et retape de toutes ses forces, puis son regard est attiré par l'énorme pied en cuivre d'une lampe posée sur son bureau, il l'attrape avec la ferme intention de terminer le travail. Heureusement alerté par le bruit, son frère arrive juste a temps pour arrêter le carnage !

— Tu es devenu fou ? C'est un condé que tu es en train de fracasser, même ripoux c'est un condé !

— Il mérite de crever ce salopard, il nous prend carrément pour des cons, si tu savais comme c'est un gros menteur. Il m'annonce que tout va bien, que pour les Sandrini l'enquête est close, au même instant Maître Rigozzi m'appelle pour m'annoncer que nos amis seront présentés demain devant le Juge, et que les faits étant d'une extrême gravité ils vont monter direct aux Baumettes.

Pendant ce temps Mosca a réussi en rampant à s'allonger sur le canapé, il respire très difficilement son visage ensanglanté marqué par les coups de pieds présente une palette de couleurs tout à fait exceptionnelles, il pleurniche ne comprenant toujours pas ce qu'il vient de lui arriver.

— Mais pourquoi Monsieur Antoine, pourquoi ?

— Parce que tu es un gros enculé ! Je ne veux jamais plus te voir. Jamais, casse-toi !

Une fois Mosca parti, le frère d'Antoine beaucoup plus futé lui souffle quelque chose de très pertinente.

— Je vois que comme d'habitude tu n'as pas assez réfléchi avant de taper, si ce n'était pas Mosca qui nous prend pour des cons, mais le Commissaire Grandin qui nous fait un travail sournois avec ses infos bidon !

Pour mon oncle, le jour de gloire est arrivé, c'est la première fois qu'il résout une affaire aussi médiatique, de nombreux journalistes attirés par cette histoire sordide sont serrés comme des anchois dans la salle de réunion de l'Evêché. Pendant plus de trente minutes une multitude de questions lui sont posées, il y réponds avec précision et ce qui ne gêne rien, beaucoup d'humour. En simplement une journée le Commissaire Grandin est devenu le chouchou des journalistes venus de la France entière.

Il a même invité celui du "Figaro" à une partie de pêche dans les Calanques.

La conférence de presse terminée, nous nous retrouvons dans son bureau avec toute l'équipe des Mœurs, attendant l'arrivée du Grand Patron pour commencer à faire péter les roteuses

Après cette petite pause sympathique et festive tout le monde reprend le boulot.

Chez les Corses ce n'est pas la grande forme, Antoine est calmé mais toujours soucieux.

— Maintenant, il va falloir remplacer les Sandrini, ces cons ils auraient dû m'écouter ce n'était pas du tout un bon plan, beaucoup de risques pour un rapport de merde ! Puis, les fillettes tu t'en sers au maximum deux ans, après ce sont des vieilles. Le seul truc positif c'est que avons une partie des photos des Caves qui sont venus s'éclater le beignet et il n'y a que du beau monde, mon Tardelli va se régaler à fouiner.

— Nous aurions aussi besoin d'une nouvelle oreille à l'Evêché.

— Oui, mais alors qu'elle entende mieux que Moscatelli !

— Pour la livraison de la came, c'est toujours prévu pour le mois prochain ?

— Heureusement oui ! Parce que le Cesari, notre très cher chimiste, ça fait six mois qu'il n'a plus rien à transformer, alors il aurait tendance à se transformer en casse couilles, depuis qu'il est avec cette petite italienne de dix-huit ans il n'arrête pas de nous réclamer du pognon, c'est devenu une véritable pompe à fric !

— Laisse le faire, il peut tout se permettre, pour la transformation de l'héroïne c'est le meilleur chimiste du monde !

Après le triomphe médiatique il a bien fallu reprendre le train-train quotidien. Fernand est au téléphone avec un collègue de Paris de la Brigade des Mœurs du 27 son équipe est sur deux tapins haut de gamme qui turbinent dans un Piano Bar, à proximité des Champs. La surveillance de leur studio a permis de connaître l'identité de l'un des deux proxos. Il vient à Paris tous les mois au volant de sa superbe Porsche, faire la fête et surtout récupérer le pognon. Il s'agit d'un marseillais Sylvain Andréani, dit Sylvain Beaux Yeux, qui porte très bien son surnom. A près de 40 ans son succès avec les femmes ne s'est jamais démenti, il les adore, elles le lui rendent bien. Ses deux régulières l'une à Paris l'autre à Cannes lui rapportent un max de fric, lui permettant de mener un train de vie royal. Duplex sur la Corniche, un cabriolet Porsche, un superbe Riva au mouillage à Cassis. Mais évidemment rien de tout cela est à son nom !

En compagnie de Félix, Fernand prépare son plan de bataille.

— Son prochain voyage à Paris est prévu pour bientôt, en général il y reste trois jours, mais nous serons évidemment prévenu de son retour. En attendant tu te renseignes, je crois que c'est le neveu d'Antoine. Au fait je me casse une heure, j'ai un truc important à faire.

À pieds il se dirige vers l'Hôtel Dieu, hôpital tout proche de l'Evêché. A la réception on lui indique la chambre 114. Sa surprise est totale lorsqu'il aperçoit Mosca sur son lit tel un cachalot échoué sur une plage.

— Putain ! Tu t'es battu avec un ours ?

Effectivement il n'est pas très beau à voir, il est même spectaculaire ! Son beau visage a pris tellement de coups que l'on a l'impression que sa bouche n'est plus à la bonne place.

— Il faut vraiment tendre l'oreille pour comprendre ce qu'il essaye de raconter.

— C'est une bande de jeunes blousons noirs qui m'ont tabassé, l'un qui me demande une cigarette, très déçu que je ne fume pas, dix qui me fracassent, elle est belle notre jeunesse ! Ce qui me fait le plus mal c'est les côtes, une de cassée et trois de fêlées.

Au bout de dix minutes, Fernand en a marre d'écouter les conneries qu'il débite.

— Reposes toi bien ! Et malgré ta bouche un peu de travers, essaye de manger les chocolats que je t'ai amenés, tu vas te régaler ils sont fourrés au figatelli !

SEX MACHINE

Sylvain beaux yeux est installé au comptoir du Scotch Club, la discothèque de la bourgeoisie Marseillaise, lorsque arrive celle qui va devenir un nouveau Grain de Sable. Une fille d'une beauté à couper le souffle, très jeune, brune, légèrement typée avec des mensurations de Star. Elle est accompagnée par trois copines, et se dirige directement vers la piste de danse, la manière de danser de se remuer de Zahia est un véritable appel au viol. Sylvain la regarde avec un grand intérêt, il a désormais pour seul et unique objectif de se la mettre au bout du gland, le plus rapidement possible.

Tout en dansant, Zahia a déjà repéré l'homme au comptoir qui la mange des yeux, elle le trouve fantastiquement beau. Elle n'a pas le temps de rejoindre sa table, une main ferme lui attrape le bras. Sylvain l'enlace pour un slow, ils échangent les banalités d'usage pendant quelques secondes, mais cela ne dure pas l'attirance est trop forte, trois minutes suffisent, le temps de la chanson de Ray Charles "Georgia" pour les voir s'embrasser comme des malades.

Un véritable coup de foudre !

Zahia à juste le temps de dire à ses copines, extrêmement étonnées, qu'elle va se faire un bowling !

Trois minutes pour garer la voiture au parking, deux pour être dans l'appartement, une pour se retrouver au lit, Sylvain prenant tout de même le temps de s'envoyer une superbe ligne de coke !

Depuis qu'elle flirte avec les garçons, Zahia a toujours réussi à préserver son bien le plus précieux. Grace à de très honnêtes prestations buccales, elle est toujours arrivée à faire patienter et surtout à contenter ses jeunes copains.

Mais alors là ! Nue dans ce lit avec un Sylvain surexcité ce n'est vraiment pas la même rigolade. Car lui a visiblement l'intention de rapidement se la mettre au chaud, sa superbe érection ne peut pas attendre une seconde de plus, il faut absolument qu'il la fourre de toute urgence. C'est là que nous allons découvrir que Sylvain est un très grand technicien, tout en l'embrassant en la caressant, il arrive intelligemment à se positionner, puis d'un coup de rein subtil et violent, il investit la place !

Zahia réalise un peu tardivement qu'il semble y avoir un gros problème, elle a brusquement la très nette impression qu'elle est en train de se faire fourrer, et malgré sa nette opposition son bien le plus précieux vient d'exploser en mille morceaux. Mais il est trop tard pour avoir des regrets, fataliste elle se dit que de toute façon, il fallait bien qu'un jour ou l'autre ça arrive, mais

pour l'instant ce n'est pas du tout le sujet, vraiment pas car une fois dans la place Sylvain commence à attaquer sa cavalcade habituelle, il sort le grand jeu !

Les tempos sont variés, les positions originales et inédites, c'est un virtuose qui sait dire des mots doux, des insanités, ralentir, accélérer mais surtout ne jamais s'arrêter. C'est tout à fait exceptionnel, sa baguette est vraiment magique !!

Pour Zahia c'est une véritable révélation, elle est en décollage permanent, et ne compte plus le nombre de fois qu'elle a grimpée aux rideaux. Cette fois c'est sûr, elle a enfin trouvé l'homme de sa vie !

Après une pause Coke/Champagne, Sylvain a encore envie de se la remettre au bout du gland Ça repart avec encore plus d'intensité, de frénésie, même sa jolie petite rondelle est malmenée sans ménagement, mais là, c'est beaucoup trop pour notre petite Zahia. Elle n'arrive plus à suivre le rythme infernal qu'il lui impose. Elle perd pied et connaissance !

A son réveil le soleil illumine la chambre, Sylvain ronfle comme un diabolotin, sa montre annonce plus de midi, Zahia pousse un cri, saute du lit s'habille rapidement, puis essaye de réfléchir, ce qui représente pour elle un exercice d'une grande difficulté.

Qu'est-ce qu'elle va bien pouvoir raconter à ses parents ? Ça c'est la grande question. De toute façon, cela sera obligatoirement un gros mensonge, elle ne peut décemment pas leur dire, qu'elle s'est faite démonter toute la nuit. Elle arrive enfin à inventer une histoire qui semble tenir la route. Elle a bu beaucoup plus que de raison, elle a certainement été droguée, cela s'est passé dans un appartement sur la Corniche. Elle s'est réveillée nue, près d'elle un homme dormait. Elle a réussi à s'enfuir.

Lorsque elle arrive enfin chez elle, pour tout la famille qui craignait le pire c'est le soulagement. Tout le monde l'entoure, elle pleure, elle crie elle raconte n'importe quoi, puis nous fait une superbe crise de nerfs plus vraie que nature. Quelle superbe comédienne ! Son histoire est tout à fait crédible, ses copines ayant fait un signalement très précis de cet homme d'environ 40 ans, qui avait garé devant le Scotch sa magnifique Porsche bleu décapotable.

Le père Amar Yayaoui, dont l'équipe contrôle plus d'une centaine de tapins qui turbinent dans le quartier Belsunce/St Charles, prend sa petite Zahia dans ses bras la consolant comme il le peut. L'arrivée du docteur de famille qui doit l'examiner met fin aux câlins.

Quelques minutes plus tard, ce sont des cris, des pleurs, des hurlements qui proviennent de la chambre voisine, le médecin vient de découvrir que le Petit Abricot de Zahia était dans un état lamentable, complètement déchiqueté ! Même sa petite Rondelle a été malmenée !

Son père qui a entendu les cris à compris la terrible évidence, sa petite chérie a perdu un trésor inestimable et celui qui en est le responsable doit payer pour ce crime, très cher et très vite.

— Zahia dit avoir été séquestrée dans un appartement situé au début de la Corniche.

— Abdel, tu appelles notre ami à la Préfecture, qu'il consulte le fichier des cartes grises.

Dans la demi-heure qui suit l'information tant attendue tombe, la seule Porsche décapotable bleue sur Marseille appartient à un certain Max Lecca commerçant à Endoume. Une équipe est immédiatement envoyée pour l'interroger, le torturer si nécessaire et éventuellement l'éliminer.

Une heure plus tard c'est un Max Lecca mort de peur qui n'hésite pas à leur balancer la vérité, il a mis la voiture à son nom pour rendre service à un ami, Sylvain Andréani, qui habite sur la Corniche, juste en face de la plage du Prophète. Un homme reste avec lui pour l'empêcher d'avertir Sylvain.

L'information est rapportée sans délais.

Le père Yayahoui prend alors une décision radicale, à la hauteur de son immense souffrance.

— Dès qu'il sort de chez lui, vous me le charcler !

Sylvain se réveille à 18 heures étonné et déçu que Zahia ne soit plus là, il l'aurait encore volontiers redémontée, mais elle est partie comme une voleuse, pourtant avec ce qu'il lui a mis toute la nuit, elle aurait pu rester pour lui faire des bisous de remerciement. Les jeunes n'ont plus aucun respect ! Après une bonne douche, une superbe ligne de coke, il choisit dans son dressing un costume en soie sauvage couleur saumon et décide d'aller manger un morceau sur le Vieux Port.

Juste en face de l'appartement de Sylvain, sur une moto les deux cousins Abdel et Kadir attendent patiemment depuis qu'ils ont repéré la Porsche dans le parking de l'immeuble.

Il est un peu plus de 19 heures lorsque la voiture sort du Parking à toute vitesse pour se diriger vers le Centre-ville. Ils la suivent bien décidés à éliminer celui qui a souillé l'honneur de la famille, ils sont à une centaine de mètres de la Porsche lorsque le feu passe au rouge. Sylvain est le tout premier à s'arrêter. C'est le moment choisi par Kadir, il double toutes les voitures qui le précède, et tel un vautour fonce sur sa proie. Abdel a sorti son pistolet mitrailleur, sans hésiter il commence à arroser la Porsche, il mitraille à tout va, Kadir lui est prêt à dégoupiller la grenade qu'il tient dans sa main droite. L'honneur de la famille Yayahoui va être lavé dans un bain de sang !

Dès les premières détonations Sylvain s'est allongé sur le plancher de la voiture, les nombreux impacts de balles fracassent la belle carrosserie, le pare-brise et les feux arrières explosent. Il est totalement tétanisé, et surtout ne comprend pas ce qui est en train de se passer il ne peut s'agir que d'une grossière erreur, pourquoi tirer avec une telle violence sur un Directeur Artistique légèrement proxo, ça sent vraiment la bavure !

Alors, n'écoulant que son courage il décide de se mettre en boule et de fermer les yeux.

La moto des deux déchainés, double à toute vitesse la voiture de Sylvain, au passage Kadir d'un geste gracieux propulse la grenade à l'intérieur de l'habitacle et la moto disparaît. Sylvain, toujours recroquevillé sur le tapis de sol, sent tout à coup quelque chose de lourd lui tomber sur la tête, par réflexe il rouvre les yeux pour apercevoir avec horreur dans son champs de vision, à seulement quelques centimètres de son visage, ce qui ressemble furieusement à une grenade. Il a juste le temps de se dire, qu'il n'en a jamais vu une d'aussi près.

L'explosion est d'une violence inouï !

Le capot de la Porsche se retrouve sur le toit du bar des Flots Bleus, les deux portes sont arrachées. Ce qui semble être la tête de Sylvain roule doucement jusqu'à la terrasse du bar, s'arrêtant aux pieds d'une touriste Hollandaise d'abord étonnée, puis horrifiée !

La panique est indescriptible, les gens crient, courent dans tous les sens, l'une des portières est allée s'encaster dans la calandre d'un fourgon à Pizza garé tout près du lieux de l'explosion. C'est une véritable scène de guerre que découvrent les personnes agglutinées à toutes les fenêtres.

Au journal la Marseillaise la nouvelle vient juste d'arriver,

Lucas qui ce soir est de permanence saute sur sa Vespa et fonce vers les lieux du carnage. Il réussit à s'approcher au plus près de l'immense bordel causé par la multitude de voitures de Police de camions de Pompiers et aussi d'Ambulances, c'est une panique totale. Sur l'habitacle complètement dévasté de la Porsche un drap a été jeté afin de camoufler ce qui reste du corps de Sylvain. Un infirmier soigne notre touriste hollandaise encore sous le choc, qui jure qu'elle n'est pas prête de revenir a Marseille. Deux fourgons de Police toutes sirènes hurlantes arrivent en renfort, afin de canaliser la foule qui arrive de plus en plus nombreuse.

Lucas tente de s'approcher pour faire des photos de ce qui reste de la Porsche. Il aperçoit Lucien un policier proche de son oncle, ce qui lui permet de facilement passer le barrage.

— C'est quoi ce bordel ?

— D'après les premiers témoignages deux mecs en moto ont mitraillé la voiture puis jeté une grenade à l'intérieur, le conducteur est en bouilli, sa tête a été retrouvée sur la terrasse des Flots bleus. Il paraît que c'est quelqu'un du quartier. Lucas fait encore quelques photos, de la

tête recouverte d'un drap taché de sang, de la porte encastrée dans la calandre du fourgon à Pizza, de la touriste Hollandaise qui n'arrête pas de maronner, et du patron du bar énormément excité, qui réclame l'intervention immédiate de l'armée ! Puis, il rentre au journal pour développer les photos.

Fernand arrive en voisin, cinq minutes après le départ de Lucas. Il était sous la douche lorsque l'explosion a retenti. Il se mêle tout de suite au groupe de l'inspecteur Sicard qui gère l'affaire. C'est en voyant ce qui reste de la voiture qu'il se souvient de la fiche de ses collègues Parisien. Sylvain possède une Porsche bleue décapotable et habite sur la Corniche. Hasard ?

— Vous avez le nom du mec ?

— Oui, la carte grise était dans la boîte à gants, elle est très abîmée mais nous avons pu lire le nom du propriétaire, il s'agit d'un certain Max Lecca, commerçant à Endoume. Il habite pas très loin d'ici, j'ai envoyé quelqu'un pour prévenir la famille.

Fernand va dire un petit bonjour à son ami Tony, le patron des Flots Bleus qui est encore sous le choc.

— Tu te rends compte de la violence, son teston a roulé jusqu'à sur ma terrasse !

Pour Fernand c'est trop beau, même si la situation ne si prête pas, il ne peut pas résister.

— Comme dit le dicton : Tête qui roule n'amasse pas mousse !

Tony tout à son carnage n'y prête même pas attention, il continu de s'inquiéter.

— Ils sont complètement jobards. Tu imagines à la grenade ! Ils vont se servir de quoi la prochaine fois, d'un Bazooka, d'un Lance flammes !

Fernand laisse Tony à ses exagérations, pour rejoindre son ami Sicard en discussion avec un petit homme au visage blême. C'est son nom qui est inscrit sur la carte grise, il regarde fixement ce qui reste de l'auto, le drap ensanglanté sur l'habacle pousse un léger soupir puis s'écroule comme une masse sur la chaussée. L'endroit est bien choisi, une vingtaine d'infirmiers étant à proximité.

Fernand s'étonne.

— Il a quoi ce brave homme ?

— C'est le propriétaire de la voiture, mais uniquement pour la carte grise, le véritable propriétaire est sous le drap il s'agit d'un certain Sylvain Andreani.

Fernand absolument sidéré se trouve dans l'obligation de raconter l'histoire.

— Alors ça ! C'est la première fois que ça m'arrive, je devais l'arrêter dans quelques jours pour le 36 qui ont un dossier sur lui ou plutôt qui avait.

— Ne te plains pas ! Ça te fait du travail en moins, puisque quelqu'un d'autre s'est occupé de lui d'une manière définitive, d'ailleurs je dois aller visiter son domicile, c'est juste à côté tu m'accompagnes ? Finalement c'est un peu ton client !

Pour Fernand l'occasion est trop belle de faire encore une petite taquinerie.

C'est au bord de sa magnifique piscine, au beau milieu d'un repas d'affaires avec des Promoteurs Niçois, venus lui proposer un nouveau projet immobilier pharaonique sur les hauteurs de Juan les pins, qu'Antoine est discrètement mis au courant de la mort de son neveu.

Il s'excuse auprès de ses invités, pour s'enferme dans son bureau avec son frère.

— C'est quoi cette histoire ? Pourquoi Sylvain ? Je l'aimais bien ce petit !

— Ce qui est sûr c'est qu'ils ne voulaient pas le louper, ils l'ont fini à la grenade.

— Mais qui pouvait lui en vouloir à ce point, pourquoi autant de haine ?

— Je ne le sais pas, c'est incompréhensible.

— De toute façon c'est certainement à cause d'une histoire de cul, il passait sa vie à fourrer tout azimuth.

— Tu vois un mari jaloux en moto, avec une grenade ?

— Non, mais je vois bien un mari jaloux et énervé, qui claqué du pognon pour faire exécuter un contrat.

— Maintenant il faut retourner à table, nos deux amis ne doivent pas trop comprendre ce qui se passe. Demande à Mosca de vite se renseigner.

— Tu as oublié, que tu lui avais donné une centaine de coups de pied dans le teston ?

— Putain ! Tu as raison, c'est la mort de Sylvain qui me perturbe.

En début de matinée nul besoin de Mosca pour avoir les détails. Tous les journaux sont étalés sur le bureau. Les titres sont très accrocheurs : Le proxénète à la Porsche explose sur la Corniche pour le Méridional, Scène de guerre en plein Centre-ville pour la Marseillaise, avec trois photos prises par Lucas. Mais c'est le titre du Provençal qui met nos deux frères en sidération, Deux kilos de morphine chez le Play-boy/Proxo déchiqueté à la grenade“.

— Ça recommence, dis-moi que c'est une blague.

— Non c'est pas une blague, c'est marqué dans l'article. Deux kilos de morphine découvert à l'intérieur de la machine à laver.

— Pourquoi chez lui, il a rien à voir avec la came.

— Pas celle-là, Sylvain avait un faible pour la Cocaïne, son deuxième surnom c'était l'Aspirateur !

— Je ne sais plus quoi penser, en plus ils disent qu'il était dans le collimateur de la police pour proxénétisme et qu'il devait être arrêté incessamment et comme par hasard le patron des Mœurs à Marseille, c'est Grandin.

— Ça n'a rien à voir j'ai l'impression que tu mélanges tout, tu dois commencer à faire une allergie au Grandin !

Antoine n'a toutefois pas l'air trop convaincu.

— Ça me donne plutôt envie de mieux le connaître, ce Grandin !

CAME et SHOW BISS

Lorsque Tany pénètre dans l'arrière salle du bar des Platanes, une grande partie de l'équipe est en pleine discussion.

— Vous avez vu le mec sur la Corniche, ils ne l'ont pas loupé !

— Je le connaissais de vue, c'était un drôle de ronflant ! Il passait son temps à frimer avec sa Porsche, je crois même que c'était un petit neveu d'Antoine.

— Je me demande bien, ce qu'il a pu faire pour se faire charcler comme ça ?

— Ce qu'il a fait je ne sais pas, mais le style de l'exécution sent le bougnoul à plein nez.

— C'est vrais qu'ils aiment beaucoup jouer avec les grenades !

Salvatore le patron du bar apporte les apéros.

— La Ketmia, on n'y a pas droit ?

— Arrêtez de ronchonner ! Je vous l'apporte tout de suite.

Salvatore, à tout intérêt à être gentil avec l'équipe à Tany, car cela lui assure presque la totalité des recettes du Bar, ce n'est certainement pas la dizaine d'ivrognes qui constituent le gros de sa clientèle qui lui permettrait de vivre correctement.

— Pour le Liban, c'est bon ?

— Roland rentre demain soir, pour l'instant on n'en sait pas plus. Aux dernières nouvelles ça avait l'air de bien se passer, mais ça tique un peu sur le prix.

— De toute façon pour la came il n'y a rien qui presse, tant que nous n'avons pas mis en place un labo digne de ce nom, ça ne sert à rien de la faire venir si c'est juste pour la regarder !

Il balance alors avec un petit sourire, une phrase qui réveille tout le monde.

— Mais, je pense qu'on ne va pas la regarder longtemps.

— Pourquoi tu dis ça ?

— J'ai contacté des amis en Sicile, un labo est tombé il y a deux semaines, lorsque les policiers l'ont investi personne n'était à l'intérieur, mais la came a été saisie. Mes amis doivent se faire oublier, alors pendant cette période nous pourrons utiliser le chimiste qui est au chômage, il paraît que c'est une pointure.

— C'est une super bonne nouvelle, tu pouvais pas le dire plus tôt.

— J'attendais d'être sûr, on vient juste de me le confirmer.

Tony le boxeur s'excite déjà !

— Fait le venir tout de suite qu'on le monte ce maudit labo et qu'on nique tout le monde

— Attendez au moins que Roland arrive du Liban avant de vous exciter !

— Au fait, la boîte de Cassis, ils pinaillent pour commencer à casquer.

— Tu es vraiment sûr qu'il n'y a personne d'autres sur cette boîte ? Je ne voudrais surtout pas me retrouver en face des Corsico.

— C'est certain que nous sommes les premiers, nous n'avons même pas attendu qu'ils ouvrent la boîte, le jour de l'inauguration nous les avons mis aux parfum des tarifs pour bénéficier de notre protection. Ce soir-là, ils avaient l'air tout à fait d'accord !

— Alors, il suffit d'aller le leur rappeler, tu n'as qu'à envoyer quelqu'un pour un peu leur tirer les oreilles.

À l'Evêché c'est l'effervescence, le règlement de compte de la Corniche a attiré énormément de journalistes qui campent devant la porte, le profil de la victime, la manière de l'exécuter, la découverte de la Morphine. Beaucoup de choses qui excitent la presse.

A l'étage, loin de toute cette agitation, Max Lecca est interrogé comme témoin. Répondant très volontiers à toutes les questions concernant son ami Sylvain, confirmant n'être qu'un Prête nom pour la Porsche ainsi que pour le bateau au mouillage à Cassis. Racontant aussi que la veille il avait déjà été questionné au sujet de la Porsche.

— C'était des policiers en uniforme ou en civil ?

— Non, c'était des Arabes !

Cette simple affirmation déclenche dans le bureau une véritable frénésie ! Pendant des heures des centaines de photos du fichier sont présentées à Max, avec le mince espoir qu'il puisse reconnaître les deux hommes qui l'ont interrogé la veille, puis à force de regarder des tronches fort peu sympathiques, il craque demandant la permission de se reposer. Décision est prise de reprendre le lendemain matin.

Chez les Yayahoui, c'est le temps de la réflexion, sachant de source sûre que Lecca est interrogé depuis des heures par les policiers et qu'il va très certainement raconter que des hommes sont venus le questionner au sujet de la voiture, quelques heures avant le carnage. Un informateur leur affirmant même que Lecca a passé une grande partie de l'après-midi au Fichier Central à visionner une multitude de photos, la suite étant prévue le lendemain matin. Abdel et Kadir figurant en bonne place dans ce fichier, le père Yayahoui n'ayant pas le droit de leur faire courir le moindre risque, décide alors l'élimination pure et simple de Lecca.

A 9h30 les inspecteurs commencent à se faire du souci, toujours pas de Lecca, au téléphone aucune réponse. Décision est prise d'envoyer une équipe à son domicile, les policiers tambourinent à sa porte sans aucun résultat, plus grave son Bar-Tabac situé au rez-de-chaussée est bizarrement fermé. Cela est plutôt inquiétant !

Le serrurier habituel arrive rapidement, et les policiers peuvent pénétrer dans l'appartement ou un spectacle tout à fait désolant les attends. Max a mis fin à ses jours, il se balance doucement, pendu à une cordelette accrochée à une poutre de la mezzanine, à ses pieds une chaise renversée.

En attendant l'arrivée de l'équipe technique, ils fouillent sommairement l'appartement dans l'idée logique d'y trouver une lettre pouvant expliquer ce geste radical. Le corps décroché, le légiste effectue les toutes premières constatations. Il confirme la cause de la mort, une pendaison effectuée au milieu de la nuit, tout en affirmant néanmoins que l'énorme bosse à l'arrière de son crâne semble apporter la certitude que ce brave Max a été pendu par un tiers après sa perte de connaissance.

Dans l'après-midi toutes les personnes pouvant fournir des renseignements sur l'élimination de Sylvain sont interrogés par les policiers, l'un des barmans du Scotch pense avoir reconnu la fille qui est partie avec Sylvain. Il s'agirait d'une jeune fille scolarisée, comme sa fille au Lycée Montgrand. Il avait été choqué vu son jeune âge de la voir si souvent au Scotch. Après une brève entrevue avec le proviseur et le visionnage des photos des élèves de terminale, le barman fini par la reconnaître. Le nom correspond à la pire cancre du lycée : Zahia Yayahoui ! Pour l'inspecteur principal Ripolleti c'est une grosse surprise, tellement le nom c'est du costaud.

Papa Yayahoui ! Quatre fils, mais une seule fille qu'il idolâtre, à qui il passe tous les caprices. Elle est tout pour lui, c'est sa merveille absolue, ce qui l'empêche de s'apercevoir que sa petite Zahia a un pois chiche à la place du cerveau, ainsi qu'un quotient intellectuel très légèrement inférieur à celui de la Mangouste !

C'est au domicile de sa famille, un superbe appartement de la rue de la République, en présence évidemment de son père que les policiers l'interroge à son retour du Lycée.

Ayant, non sans mal appris la leçon de son père, elle répond facilement aux questions posées

— Oui, elle connaissait Sylvain !

— Oui, elle est partie du Scotch avec lui, simplement pour se faire ramener chez elle car elle se sentait fatiguée.

Son père confirme le retour à la maison vers 23h, ainsi qu'une grosse fatigue due à un début d'angine, confirmée par une ordonnance du docteur.

Les policiers qui s'attendaient à ces réponses, repartent même pas déçus. Affaire classée !

Dans l'arrière salle du bar des Platanes, Salvatore ne s'arrête pas de servir des tournées, l'ambiance est au beau fixe tout le monde est satisfait de l'avancement de l'opération Liban. Les paroles de Tany résonnent encore dans toutes les têtes.

— Roland est arrivé cette nuit de Beyrouth, je suis allé le chercher à l'Aéroport, il m'a confirmé que nos cent kilos étaient sur le départ. Nous allons enfin pouvoir jouer dans la cour des grands !

— Pour le transport ? s'inquiète Jacky.

— Le chanteur Edmond Taillet, vient de faire un mois au Casino de Beyrouth, Roland s'est rapproché du gars qui s'occupe de la sono, Bob un Marseillais. Ça va nous couter un paquet, mais il est d'accord pour nous planquer 25 kilos dans chacun des quatre baffles. Il rentre en avion avec les musiciens, le fourgon avec les instruments et la sono reviennent par bateau. Il récupère le fourgon avec tout le matériel dans le Port de Gênes, puis vient ici nous livrer. "Ni vu ni connu je t'embrouille"

— C'est énorme ! En plus il nous livre à domicile, si je n'avais pas peur que tu te prennes le teston, je dirais que tu es carrément génial !

— Tu peux le dire ! mais c'est Roland qui a insisté pour qu'il nous livre, ça limite les risques.

— C'est pour quand ?

— Normalement, dans 4 ou 5 jours.

— Putain ! On ne va plus savoir où mettre le pognon !

Tany, comme à son habitude a déjà tout prévu.

— Je vais tout de suite faire venir le chimiste de Sicile, qu'il nous mette tout en place afin que le labo soit prêt lorsque la came arrive, en deux jours tout doit être transformé et nous allons pouvoir faire notre première livraison vers les States pour nos amis de la famille Ganzoni.

INCROYABLE MAIS VRAIE : GINA

Peu importe l'heure à laquelle résonne la sonnerie du téléphone, l'important c'est qu'elle sonne et surtout que mon oncle décroche.

— C'est Gina !

Il se passe un long blanc, une sorte de parenthèse enchantée, qui dure au moins dix secondes. Fernand vient de se prendre un superbe uppercut, il est KO debout et a beaucoup de mal à s'en remettre, il n'arrive pas à sortir un mot.

Elle, commence déjà à s'énerver.

— Si tu ne veux pas me parler, tu n'as qu'à raccrocher !

— Non ! Non ! C'est la surprise, excuse moi je ne m'y attendais pas du tout.

— Il faut absolument que je te vois, c'est important.

— OK, au Cintra à 15 heures.

— Je préférerais un endroit un peu plus discret, tu comprendras pourquoi.

— Fernand a du mal à réfléchir.

— Alors, sur le parking du restaurant La Mer à la même heure, j'ai une DS 21.

Alors là ! c'est la sidération, il a du mal à réaliser qu'il vient d'avoir Gina au téléphone, plus de six après leur triste séparation, il sait qu'il va se poser mille et une questions jusqu'à 15 heures. Le simple fait d'avoir entendu sa voix, le rend infiniment heureux mais lui fait aussi réaliser à quel point elle lui manque.

La matinée à l'Evêché passe à la vitesse du limaçon , Fernand regarde sa montre une bonne centaine de fois puis il en a marre et décide de partir. Une fois chez lui, pendant que sa baignoire se remplit, il se rase pour la seconde fois de la journée puis se relaxe dans un bain parfumé au jasmin pendant une bonne demie heure. Un polo vert pomme, un costume en Alpaga gris, il est absolument magnifique. Plusieurs énormes nuages de parfum, le voilà enfin prêt pour un rendez-vous d'une importance capitale. Évidemment Fernand est en avance, c'est après un bon quart d'heure d'attente qu'il voit enfin arriver sa Gina, au volant d'une magnifique Floride décapotable bleu lavande. Pour Fernand c'est à la fois, un véritable supplice et une immense joie de la retrouver, elle est toujours aussi belle, ne pouvant renier ses origines Italiennes. Brune, la peau très mate, avec des yeux verts que l'on ne s'attend pas à trouver là.

Il est totalement sous le charme, il la regarde fixement sans dire un mot, façon débile profond !

D'entrée, elle lui donne un violent coup de poignard !

— Tu n'as pas un peu grossi ?

— Je n'en ai pas l'impression, d'autant plus que chaque semaine je cours plus de 10 kilomètres dans les Calanques.

— Tu sais bien que j'aime un peu te taquiner, mais malheureusement je ne suis pas venue pour ça.

Ce qui a tendance à l'inquiéter, c'est le malheureusement.

— Au Bar l'année dernière, j'ai eu à maintes reprises des problèmes avec des jeunes du Panier, alors j'ai demandé un coup de main aux Corses pour qu'ils les calme un peu.

— Pourquoi tu ne m'as pas appelé

— A l'époque, le simple fait d'entendre ton nom me donnait des boutons.

— Ça fait toujours plaisir à entendre.

— Tu sais très bien que j'ai traversé une période très difficile.

— Maintenant, tu en es ou ?

— Guérie, je suis toute neuve !

— Alors, je ne te donne plus de boutons ?

— Non, mais je suis inquiet pour toi. Chez les Corses ce sont les frères Sandrini qui ont rapidement résolu mes problèmes. A partir de ce moment j'ai été assez proche de Tony, et je me suis souvent trouvée dans des repas ou des soirées chez lui ou au Château d'Antoine.

— C'est quoi la définition exacte, quand tu dis Assez proche ?

— Arrête de faire Ta jalouse ! tu veux que je te fasse un dessin ? Cinq ans que tu étais sorti de ma vie, tu aurais voulu que je me fasse nonne ?

Dans la tête de Fernand, ça fantasme dur.

— Je te verrai bien en nonne !

— Tu n'as vraiment pas changé.

— C'est ce qui fait mon charme !

— Bon ! je reprends, mais s'il te plaît arrête de m'interrompre. Depuis quelques temps ton nom a été prononcé à maintes reprises par Antoine, tu as l'air de beaucoup l'intriguer, je pense qu'il voudrait en savoir beaucoup plus sur toi.

— Tu es gentille de me prévenir, mais je n'ai rien à cacher.

— Je sais, mais j'ai trouvée ça bizarre. Au fait, je te remercie d'avoir réussi à faire arrêter les Sandrini, tu m'as débarrassé d'un drôle de boulet. J'espère qu'ils vont s'en prendre pour au moins dix piges, c'est lamentable de faire tapiner des gamines de cet âge.

— Sur cette affaire tout le mérite revient à mon neveu, c'est Lucas qui était en planque près de la maison, c'est grâce à ses photos que nous avons tout compris.

— Mais, il est tout jeune, tu l'as déjà fait entrer dans la Police ?

— Non ! il est photographe à la Marseillaise, il vient juste d'avoir vingt ans, chaque jour je découvre comme il est fantastique.

— Le temps passe trop vite, Marie France en a presque dix-huit, elle passe son Bac en juin et ne vit que pour ses études. Bon, je te laisse, car je suis un peu à la bourre, dès que j'ai d'autres infos je t'appelle, mais ce qui est certain c'est qu'il a l'intention de t'inviter à la fête qu'il organise au Château pour son anniversaire .

Elle descend de la voiture, pour Fernand c'est la fin d'un rêve il ne reste plus que l'odeur entêtante de son parfum.

Au Château, c'est l'heure de l'apéro en cercle restreint

— Ce soir j'ai enfin une très bonne nouvelle à vous annoncer.

— Putain ! Il va pleuvoir.

— Non, il va neiger !

Mais la discussion est interrompue par la sonnerie du téléphone, Antoine répond, vu son visage il ne doit pas s'agir d'une bonne nouvelle. Effectivement, Jeannot vient de lui donner une info venue directement des Baumettes, Abdelkader qui ne supportait pas sa détention a été retrouvé pendu dans sa cellule. Fin de l'interrogatoire !

Finalement Antoine décide de s'en amuser.

— Au moment où j'allais vous annoncer une bonne nouvelle, le téléphone m'en apprenait une mauvaise ; l'arabe s'est suicidé dans sa cellule. Une bonne, une mauvaise, ça s'équilibre ! Maintenant voilà la bonne, nous allons bientôt récupérer cent kilos et ça ne va pas nous coûter un rond. Tout ça grâce aux photos du boxon de la Rose. Tardelli, mon fouille merde favori a fait un travail de fourmis, sur les photos des personnes photographiées à la villa, un dossier l'a intrigué celui d'un certain Salvatore. Celui-là, n'est pas un friqué comme les autres, c'est un simple patron de bistrot, il est venu une seule fois ça a suffi à le piéger.

— Qui c'est ce Salvatore

— Là, ça devient très intéressant, c'est le patron du bar qui sert de quartier général à l'équipe à Tany. Depuis un mois que Tardelli lui a mis la pression, Salvatore l'informe jour après jour de tout ce qui se passe et de tout ce qui va se passer chez nos amis. Il lui suffit de laisser trainer l'oreille. Nous savons grâce à lui qu'un certain Roland revient du Liban. Je vous passe les détails, un cargo va arriver à Gênes en provenance de Beyrouth à son bord un fourgon et à l'intérieur nos futur cent kilos.

— Ça ne risque pas de déclencher une guerre ?

— Mais non ! Nous allons manœuvrer d'une manière intelligente, pour qu'ils ne puissent pas avoir le moindre soupçon, Bob le gars du fourgon sera à Gênes la veille de l'arrivée du bateau, j'ai demandé à nos amis les Scapolozzo de nous le surveiller, ensuite à nous de jouer. J'ai déjà prévenu Jo Cesari, afin que le labo soit très vite opérationnel juste le temps d'acheter les produits pour la transformation.

Antoine, qui a toujours eu un côté poète y va de sa petite phrase mélancolique.

— Un labo qui ne fonctionne pas, c'est triste c'est comme des tapins sans Michtons !

Dès son arrivée à Gênes, Bob a trouvé un petit hôtel sympa tout près du port de marchandises ou doit arriver le cargo. Depuis toutes ces années qu'il tourne comme responsable de la sono, il s'est habitué à passer sa vie dans les hôtels, au début il était un peu en manque de repères, mais maintenant il aime bien cette vie de saltimbanques.

Gênes est une ville bouillonnante, comme la plupart des ports Méditerranéen. Le repas terminé, une simple pizza tellement mauvaise que servie à Marseille, elle aurait certainement déclenché un début de guerre civile ! Il décide d'aller boire un café dans un bar du Port, la nuit tombe lentement. Dans sa tête il s'organise pour le lendemain. Le bateau arrivant dans la nuit, le déchargement des véhicules débutera aux alentours de six heures, en récupérant rapidement son fourgon il peut être à Marseille à midi pour livrer, prendre son pognon puis retourner en Italie pour rejoindre les musiciens au Casino de San-Remo.

De retour à son hôtel, il récupère sa clef puis grimpe au deuxième étage, son couloir sur la droite est dans l'obscurité, il avance en chantonnant devant sa chambre la 27 il se penche pour introduire la clef.

Il se réveille quelques heures plus tard avec un mal de tête phénoménal, les mains et les pieds attachés aux montants de son lit. Il ne sera libéré de cette situation inconfortable qu'en fin d'après-midi par le concierge inquiet de ne pas le voir. Il aura eu le temps de bien se reposer et surtout de gamberger à la merde dans laquelle il se trouve, car tous les papiers concernant le véhicule ont disparus, et évidemment lorsqu'il se présente au bateau plus aucune trace du fourgon.

C'est au Commissariat, qu'il va apprendre que le véhicule a été retrouvé en pleine campagne, à une dizaine de kilomètres de Gênes, totalement calciné ainsi que la totalité du matériel qu'il contenait.

Au bar des Platanes, l'attente est très éprouvante. Roland tourne en rond, tous fument comme des pompiers les cendriers débordent, la petite salle est dans un brouillard Londonien. Le rendez-vous était fixé aux alentours de midi, c'est la fin de l'après-midi et aucune nouvelle, ça ne dit rien de bon, c'est même extrêmement inquiétant.

Tany commence sérieusement à bouillir, la situation devient intenable.

— Vous réalisez, que nous avons cent kilos qui se promènent dans la nature.

— Ce qui est dramatique, c'est que nous ne pouvons rien faire, à par attendre et éventuellement prier !

— Tu en es vraiment sûr de Bob ?

— Il n'est pas assez fou pour nous doubler, il sait très bien à qui il a affaire.

— Il s'est peut-être fait arrêter à la frontière par la police ou la douane ?

— Et pourquoi pas un grave accident.

Ce qu'ils ne savent pas, c'est qu'ils vont attendre encore pendant des heures en fumant plusieurs cartouches de cigarettes, avant de connaître l'ampleur du désastre.

Finalement Bob qui a réussi au bout de plusieurs heures à surmonter sa peur à fini par annoncer la nouvelle, ce qu'ils apprennent les sidère ils se regardent incrédules ce qui arrive est totalement irréel.

— De toute façon il faut en avoir le cœur net, nous partons tout de suite pour Gênes sur place nous pourrions avoir des détails et voir le fourgon, même cramé il m'intéresse.

Le Gros Gaby est totalement anéanti.

— Je ne comprends pas ce qui se passe quelqu'un a dû nous jeter un sort, tu vas voir que nous allons être obligés d'aller consulter un Marabout.

Curieux, Jo le boxeur demande.

— C'est quoi un Marabout ?

L'explication tombe, implacable !

— Un gros con de nègre qui gesticule en décapitant des poulets !

La perte de la came les a mis dans une rage folle, qui va encore s'accroître pendant les quatre heures de trajet nécessaire pour rallier Gênes et retrouver Bob. Après avoir interrogé sans succès le personnel de l'hôtel, ils décident d'aller voir les restes du fourgon.

Bob, assis dans la BMW n'en mène pas large, il est pourtant en bonne compagnie avec Tany, Roland et Tony le Boxeur qui ont énormément de questions à lui poser. La voiture longe la côte sauvage en direction de La Spezia. Guidé par Bob ils s'engagent dans un petit chemin, après quelques centaines de mètres ils se retrouvent devant un spectacle désolant, les restes du fourgon, des instruments de musique et de la sonorisation que l'on a bien du mal reconnaître dans un ramassis de tôles calcinées encore fumantes. Là, au milieu de nulle part Bob est mis sur le grill, pendant plus d'une heure les questions vont fuser et s'enchaîner.

Puis Tany résume l'interrogatoire.

- Donc, si j'ai bien compris tes explications tu n'as rien à voir dans la disparition de la came
- Bien sur je ne suis pas fou, à mon âge j'ai aucune envie de me suicider.
- Je te le demande encore une fois, tu n'en as parlé à personne ?
- Jamais de la vie absolument à personne, je vous le jure !
- Alors ça nous avance à rien de rester ici nous rentrons à Marseille, toi tu rentres avec nous.

Bob n'est pas trop d'accord pour les suivre, car il doit revoir la Police le lendemain matin. Mais de toute façon, il n'a pas son mot à dire. Sur le chemin du retour il a tout le temps de gamberger. Bien réfléchi, il s'en sort sans trop de dégâts, il ne touchera pas le pognon prévu mais le fourgon et la sono étant bien assurés, il va se retrouver avec du matériel flambant neuf.

Puis finalement ils sont plutôt sympas, au début il a eu un peu peur, puis il a réussi à leur faire comprendre qu'il n'était pas responsable de ce fiasco. Cela lui fait penser à sa mère, qui lui a toujours dit : Entre gens civilisés, on arrive toujours à s'entendre !

C'est en pleine nuit aux abords de Cassis sur la route des Crêtes, que Bob est froidement exécuté, par surprise et à priori sans souffrance d'une balle dans la nuque. Son visage est défoncé à l'aide d'une énorme pierre, tous ses doigts écrasés à coups de marteau, son corps absolument plus identifiable est jeté du haut du Cap Canaille, l'une des plus hautes falaises maritime d'Europe avec ses 394 mètres !

La petite maison est tout à fait banale, un étage, une terrasse avec pergola. Située dans les environs d'Aubagne, c'est l'endroit idéal pour passer des vacances reposantes. Ce n'est pas le cas de ceux qui sous un soleil de plomb décharge leur voiture. Comme à son habitude, Sylvain a tendance à maronner.

— Putain ! mais c'est bien lourd.

— C'est marqué dessus : 50 kilos lui rétorque Jo Cesari qui assis à l'ombre de la pergola les regarde transporter le Bicarbonate de soude à l'intérieur de la maison.

Un chimiste ça ne transporte pas, ça transforme

— Il t'en faut autant que ça, lui demande Nico ?

— Avec la Libanaise j'ai pas trop l'habitude.

Après avoir rentré le Lactose, différents ingrédients et surtout les quatre paquets de 25 kilos de morphine récupérés à Gênes, ils s'occupent des paniers de bouffe et de la caisse de pinard. Vu leurs talents culinaires, ça va être pâtes aux beurre midi et soir. C'est sa hantise à Nico, les longues journées sans sortir à lire des BD à jouer au Rami. Surtout que lorsque que Jo va commencer sa tambouille, une odeur nauséabonde mélange de vomi et de moisi va envahir toute la maison.

— En moins de deux jours plus de 60 kilos ont été traités, ça avance super bien encore une journée et basta ! Jo un peu septique au début de l'opération est finalement satisfait de la Libanaise.

Ce Dimanche le soleil tape très fort il est environ 9 heures, nos deux "bras cassés" jouent au Rami au premier étage, lorsque quelqu'un tape à la porte, Nico fait un bon sur sa chaise, regarde Sylvain lui faisant comprendre de ne pas faire le moindre bruit, puis va regarder par les volets entrebâillés. Ce qu'il voit à plutôt tendance à le rassurer, trois chasseurs portent un quatrième plutôt mal en point, qui a l'air d'être blessé au ventre.

Ça tape à la porte de plus en plus fort.

— S'il vous plaît nous voudrions juste téléphoner, notre amis est blessé.

Nico réfléchi à toute vitesse, leurs deux voitures garées près de la maison indiquent leur présence. Il faut donc répondre !

— Ouvrez nous ! Nous voudrions simplement appeler les secours, il perd beaucoup de sang.

N'ayant pas le choix. Nico descend et entrouvre la porte

— Je suis navré, mais je ne peux pas vous aider nous n'avons pas le téléphone.

L'un des hommes lui fait un grand sourire en lui balançant.

— En réalité, on s'en bat les couilles de ton téléphone !

Avec une synchronisation quasi parfaite quatre fusils le mettent en joue, même celui du blessé grave. A cet instant Nico réalise qu'il vient de bien se faire niquer ! En deux secondes il est menotté, les policiers se débarrassent de leur fusils, c'est calibres à la main qu'ils investissent la maison. Jo surpris en plein boulot essaye de leur expliquer qu'il est juste venu voir ses amis ! Sylvain qui s'est très judicieusement caché sous le lit est rapidement découvert.

Le reste des condés arrivent et tout ce beau monde file rapidement direction l'Evêché ou la surprise est totale, personne n'étant au courant de cette opération ultra secrète.

Au Château le repas se déroule sur la terrasse, mais le Civet de Sanglier que vient de servir le maitre d'hôtel a beaucoup de mal à passer, plus personne n'a trop envie de manger, l'appétit a été coupé net par le flash/Info d'Europe1 annonçant le démantèlement près de Marseille d'un labo de transformation d'Héroïne.

Antoine comme pour conjurer le sort continu à déguster son Civet.

Mais dix minutes plus tard le second flash/info qui annonce l'arrestation du célèbre chimiste Jo Cesari, ne laisse plus place au moindre doute. C'est le silence total, même pas de grosse colère simplement un abattement général.

— Je me demande comment les condés ont pu connaître l'endroit où était installé ce maudit labo

— Heureusement que la came était cadeau, ça me console un peu.

— Le plus grave c'est la perte de Jo, avec sa récidive il va se prendre entre cinq et dix piges.

Ce qu'ignore Antoine, c'est le magnifique boulot réalisé depuis un mois par le groupe de policiers arrivés de Paris, vingt Incorruptibles de la brigade des Stups, n'ayant de comptes à rendre qu'au Ministre de l'Intérieur. Logés ensemble dans un appartement privé, ils n'ont aucun contact avec l'Evêché. Leur objectif étant d'éradiquer totalement le fonctionnement des labos

établis dans la région. C'est un véritable travail de fourmis, qui leur a permis de découvrir celui d'Aubagne. Avec de toutes nouvelles techniques d'investigations, du matériel de pointe mais surtout des centaines d'heures de travail.

Dans un premier temps toutes les drogueries de la région, grandes ou petites on eut l'obligation de signaler toute vente de Bicarbonate de Soude ou de Lactose en quantité assez importante. Mais Sylvain qui avait pourtant, par sécurité effectué ses achats dans une dizaine de magasins différents, avait laissé malgré lui un indice majeur : son bégaiement !

Deuxième phase, contacter toutes les agences Immobilières de la Région, afin de savoir si l'une d'elle avait loué ces derniers mois une maison plutôt isolée dans un quartier, ou un village de la région. Ce travail extrêmement fastidieux, après des semaines de recherche fini pourtant par aboutir, la directrice d'une agence d'Aubagne se souvient d'avoir réalisée une transaction, concernant la location d'une maison en pleine campagne à un homme ayant de graves difficultés d'élocution.

BINGO !!! BINGO !!!

Après quelques jours de recherche, un nom est mis sur l'homme qui met un quart d'heure pour dire bonjour : Sylvain Tonini, domicilié au cœur du quartier de La Belle de Mai, proxénète occasionnel avec un certain penchant pour le cambriolage. Il est très souvent en compagnie d'un certain Nicolas Leccia, dit Nico qui lui n'a bizarrement rien à se reprocher. Une douzaine de policiers de planques en filatures ne les lâchent plus, ils sont jour et nuit sous étroite surveillance.

Puis vient ce fameux matin, ou nos deux loustic s'arrêtent devant un box dans le quartier du Racatti et le vide complètement. La voiture pleine à ras bord prend la route d'Aubagne. Dans le centre, devant la Poste une voiture semble les attendre, il la klaxonne et tout ce petit monde se dirige vers la villa.

Les policiers ne peuvent pas trop s'approcher de la maison, mais ils arrivent avec leur jumelles à voir nos deux amis qui déchargent énormément de choses, un troisième les regarde tranquillement se lever le cul. Cet homme leur plaît beaucoup, car il s'agit du Mozart de l'héroïne !

Sur la terrasse face à une mer d'un bleu infiniment bleu, nous petit-déjeunons. Tout en dévorant ses tartines mon oncle m'annonce le suicide d'Abdelkader dans sa cellule.

Je ne peux m'empêcher d'essayer de le faire culpabiliser.

— Sans tes deux kilos il n'aurait pas risqué d'en prendre pour dix ans.

— C'est pas de ma faute s'il s'est suicidé en prison il n'avait qu'à pas y aller, de toute façon même sans mon petit cadeau il aurait pris un max, puis cela m'a permis de taquiner Antoine, ça n'a pas de prix .

Là, je vois un sourire se dessiner sur son visage le fameux sourire qui a tendance, à juste raison, à m'inquiéter.

— Lucas, je t'assure que le plus beau est à venir, je donnerai n'importe quoi pour être tout près de lui lorsqu'il va recevoir la lettre que je lui ai expédiée ce matin.

— Qu'est-ce que tu as encore fait comme connerie ?

— Celle-là crois-moi, j'en suis trop fier ! Je m'aperçois que suis passé maître dans l'art de la déstabilisation sournoise, celle qui fait se poser des questions, toujours sans réponse, celle qui énerve, celle qui fait péter les plombs !

— Arrête avec ta déstabilisation sournoise, tu as fait quoi exactement ?

— Je lui ai expédié une des photos des paquets de came bien alignés sur le sol du garage, accompagné d'un petit mot sympa.

— Tu es complètement fou, tu vas le rendre enragé.

Il me regarde avec son fameux petit sourire en coin.

— Tonton, je ne plaisante pas cela peut devenir dangereux.

— Pour l'instant il m'adore, il m'a même invité à son anniversaire.

— Tu es sérieux ?

— Bien sûr ! Je dois même faire reprendre mon smoking par le tailleur, car j'ai du mal à y entrer.

— Tu comptes-y aller ?

— Evidemment, moi je suis poli ! Puis, j'ai envie de le connaître de le voir de près, puis je risque quoi ? Qu'il me fasse un deuxième trou au cul ! De toute façon : Les risques que l'on prend sont souvent dangereux mais toujours nécessaires. Celle-là tu ne la connaissais pas, c'est une nouveauté !

En ce beau matin ensoleillé Antoine à l'abri d'un immense parasol prend son petit déjeuner au bord de la piscine, vêtu d'un somptueux peignoir brodé à ses initiales, il à déjà bu trois tasses de café et attend la suite avec impatience. Le téléphone n'arrête pas de sonner, un de ses hommes un peu moins con que les autres s'occupe de filtrer les appels. Le maître d'hôtel lui sert enfin son breakfast, une magnifique omelette aux figatelli accompagnée de châtaignes grillées, et un fromage qui aurait tendance à vouloir prendre la fuite ! Il pose également le courrier sur la table basse.

Une grande enveloppe attire immédiatement l'attention d'Antoine. L'adresse tapée à la machine indique à côté de son nom : The big boss ! Légèrement flatté il retourne la lettre, aucune adresse d'expéditeur. Tout en commençant à manger il l'ouvre, sort une feuille avec un très court texte dactylographié, court mais extrêmement explicite. Le temps de mettre ses lunettes, il peut enfin lire:

"Big Boss ! Tu es une grosse Merde !

La bouche pleine d'omelette, il manque s'étouffer, puis sent monter progressivement une énorme colère. Mais le meilleur est à venir, il sort une grande photo de l'enveloppe, et alors là il croit rêver, réalisant avec stupeur que le cliché montre l'ensemble de la came qui lui a été volée. La multitude de gros sachets artistiquement rangés sur le sol ce sont "ses" 200 kilos ! Mais ce qui va décupler sa haine, c'est la vision difficilement supportable du superbe doigt d'honneur dans le coin gauche de la photo.

Jamais de toute sa vie il ne s'est senti autant ridiculisé, humilié, il donnerait toute sa fortune pour savoir à qui appartient ce doigt, afin de pouvoir découper son propriétaire avec une hache, en prenant son temps, en faisant des pauses, on lui coupe d'abord les mains puis on se boit une petite coupette, on enchaîne avec les pieds, recoupette enfin après cette agréable dégustation de champagne, il est possible pour terminer en apothéose de lui arracher les couilles avec une grosse tenaille, rouillée évidemment !

Perdu dans son doux rêve de vengeance, Antoine réalise brusquement, qu'il ne connaît pas l'identité du propriétaire du doigt, et que pour l'instant il ne pourra pas lui faire subir les sévices prévus au programme. Sa haine atteint alors son paroxysme, il ne peut plus se maîtriser, la douleur qu'il ressent devient insupportable, il lui faut absolument passer ses nerfs.

Il attrape l'énorme table basse en chêne massif, la soulève au-dessus de sa tête, avec café, omelette, et fromage qui se fait la cavale, il pousse un hurlement terrifiant, les veines de son cou prêtes à éclater, il propulse la grosse table avec une extrême violence jusqu'au milieu de la piscine, elle tombe à moins d'un mètre de sa chère épouse en train de barboter, déclenchant immédiatement un mini tsunami !

— Antoine, tu es devenu fou !

Elle peut crier tant qu'elle veut, il ne l'entend pas, il est déchaîné, hors contrôle, il décide d'enchaîner avec le parasol et son énorme pied en fonte, elle hurle comme une folle, essayant vainement de sortir de cette piscine devenue en deux minutes une immense poubelle aquatique.

Antoine ne la calcule même pas, c'est en courant qu'il fonce dans son bureau pour téléphoner à son frère.

— Tu ne vas pas me croire, je les ai vu !

— Qu'est-ce que tu me racontes, tu as vu qui ?

— Nos 200 kilos !

— Mais ils sont où ?

— Je ne sais pas, je n'ai que la photo !

— Putain ! Mais qu'est-ce que tu me racontes, c'est quoi cette photo ?

— Celle que j'ai reçu ce matin par courrier. Qu'est-ce que tu en pense ?

— Je ne sais pas, mais ça prouve surtout que le vol a été fait pour nous faire chier ! Ça sent plutôt la grosse vengeance !

— M'envoyer ça juste la veille de mon anniversaire, c'est méchant ! Ça peut venir de qui ?

— Certainement d'une personne à qui nous avons fait énormément de mal, ça nous fait beaucoup de monde à soupçonner.

LAWRENCE D'ARABIE

Ce soir le Château mérite bien son nom, il est somptueux. Pour son anniversaire, Antoine à fait très fort en faisant aménager par le décorateur Anglais du film "Lawrence d'Arabie" le jardin intérieur en un somptueux Palais des Mille et une Nuits.

D'immenses tentes Berbères d'un blanc immaculé ont été harmonieusement installées, éclairées par plus deux cents torchères parfumées au Jasmin. Des tonnes de sable, de plantes sauvages ainsi que des milliers de fleurs, ont été disposés dans le jardin. Une cinquantaine de tables rondes sont dressées, afin d'accueillir les quatre cents invités de cette somptueuse fête. Deux camions d'un célèbre traiteur Parisien sont arrivés, afin que le repas soit à la hauteur de la décoration. Des fontaines de Champagne ont été installées aux points stratégique.

Les musiciens des trois orchestres se préparent sur différentes scènes, l'ensemble du personnel en costumes orientaux prépare les tables. Sur deux petits podiums des danseuses du ventre se trémoussent langoureusement. A l'arrivée des invités, dix cavaliers Berbères sur des chevaux blancs immaculés font une haie d'honneur.

Pour la couleur locale, une dizaine de chameaux et de bédouins déambulent tranquillement, deux charmeurs de serpents sont installés sur un immense tapis, Persan évidemment.

C'est époustouflant !!!

À partir de 21 heures, le Tout Marseille, celui qui a "les 2P", le pognon et le pouvoir, arrive par vagues successives. Antoine et son épouse les accueille, tout près de la Fontaine à Champagne "Crystal Roederer" puis un maître d'hôtel les dirige vers leur table, sur fond de musique orientale. L'arrivée de Fernand dans son superbe smoking au même moment que l'Archevêque de Marseille passe tout à fait inaperçue, totalement éclipsée par celle d'Alain Delon qui déboule accompagné d'une superbe blonde, Monsieur le maire qui arrive juste après a beaucoup moins de succès.

A sa table Fernand se trouve en pays de connaissance, le Sous-Préfet Dubrosc, l'avocat des Sandrini et deux illustre inconnu accompagnés de leurs épouses, mon oncle semble être le seul et unique célibataire de la soirée. Après une multitude de toasts, le ballet bien réglé des serveurs peut commencer, afin d'apporter à toutes les tables un plat qui semble tout à fait délicieux, une recette orientale sublimée par Fauchon.

"Tajine de Homards de la baie de St. Brieuc, accompagnée de Noix de Saint Jacques aux truffes du Périgord Noir"

Comme quoi, il n'est pas nécessaire d'aller à Lourdes pour toucher au mystique ! Ce plat est un miracle culinaire, une apothéose, un véritable appel au viol des papilles gustatives. Après avoir admiré le contenu de son assiette, senti l'odeur délicate qui s'en dégage, Fernand se décide enfin à déguster, mais sa fourchette et son contenu se trouve bloquée à une certaine distance de sa bouche, il est pétrifié transformé en statue de sel !

Son regard vient d'apercevoir à une table sur sa gauche, celle qui le fait toujours autant frétiller, une Gina absolument flamboyante qui lui sourit, il réussit malgré tout à lui faire un petit signe de la main, du coup son assiette présente beaucoup moins d'intérêt.

Surtout qu'un orchestre de Jazz style Benny Goodman interprète un titre très romantiques. C'est évidemment ce qu'attendait Fernand pour aller inviter Gina à danser.

— Tu es superbe en smoking !

— C'est la deuxième fois que je le porte.

— Je ne devais pas venir, c'est la femme d'Antoine qui a insisté.

— Moi, c'est son mari !

— Ça ne m'étonne pas, je te l'avais dit qu'il voulait te connaître, ce soir tu vas-y avoir droit, dès qu'il a fini de papoter avec Delon il va venir te brancher.

Mais pour le moment il ne pense ni à Antoine, ni à Delon, mais à sa Gina qui a plutôt tendance à se frotter langoureusement contre lui, ce qui commence à très sérieusement l'émouvoir. D'ailleurs c'est impossible qu'elle ne le sente pas, mais la phrase susurrée au creux de l'oreille ne laisse aucun doute.

— J'ai comme l'impression, que mon petit Fernand aurait tendance à bander comme un taureau !

Alors là, Fernand ça l'énerve car il déteste la vulgarité, surtout lorsque cela se passe dans la pénombre d'un cadre idyllique à l'odeur de Jasmin, pendant qu'un merveilleux orchestre interprète "Sentimental Dreams". Ça jette un froid !

— Oui ! Et alors, j'ai pas le droit ?

— Mais bien sur mon chéri que tu as le droit, évidemment moi ça ne se sent pas, mais j'ai aussi une énorme envie de toi !

C'est la plus belle phrase qu'il ait entendu depuis une bonne centaine d'années. Mais il n'a pas le loisir de la savourer très longtemps.

— Gina, tu me prêtes ce cher Commissaire.

— Mais bien sur Antoine !

Fernand est alors obligé de serrer la main de l'assassin de son frère, ce qui a l'avantage de calmer totalement la colossale érection qui déformait son pantalon de smoking.

— Vous voulez bien venir boire une coupe de champagne à ma table ?

— Cela sera un plaisir !

Mon Oncle est présenté à toutes les personnalités de la table, comme étant le célèbre commissaire qui a réussi il y a quelques mois à libérer des gamines d'un réseau de prostitution, affaire ayant à l'époque fait grand bruit. Antoine s'assoit à côté de Delon, juste en face de lui Charles Aznavour qui vient de terminer son spectacle à l'Alcazar, en pleine discussion avec César Baldacchini, le célèbre César, sculpteur métallurgiste !

Antoine attaque d'entrée :

— C'est la baraka en ce moment à l'Evêché !

— Il y a des périodes comme ça, puis le travail fini toujours par payer.

— On m'a dit que vous avez eu un rôle très important dans la Résistance.

— Important, moi je ne sais pas, par contre mon frère a eu lui un rôle décisif, mais n'a malheureusement pas connu la victoire, il est mort avant la Libération.

— Ça été vraiment une période difficile pour tout le monde.

Là mon oncle ne peux pas résister, il en a trop envie !

— Pas pour les salopards qui sous prétexte de Résistance et de Libération, pensaient surtout à se remplir les poches.

Un ange passe, au-dessus de la tête d'Antoine, sans même le frôler.

— Comme toujours dans ces cas-là ! Mais je m'excuse je suis obligé de vous abandonner le Maire me réclame, j'ai été ravi de faire votre connaissance, je suis certain que nous allons bientôt nous revoir.

Maintenant la chose primordiale est de très vite retrouver Gina, cela va s'avérer très difficile car subitement toutes les lumières s'éteignent, reste seulement un projecteur qui suit, et éclaire un énorme gâteau d'anniversaire porté par quatre bédouins. C'est la réplique exacte, en légèrement plus petit de la Vierge de la Garde !

L'orchestre attaque la chanson habituelle, évidemment reprise en chœurs par toute l'assistance, la dernière bougie soufflée le feu d'artifice peut commencer à être tiré. Pour Antoine c'est le plus long de sa vie, chaque fois qu'il pense voir le bouquet final, ça redémarre. Impossible de retrouver Gina dans l'obscurité, il repense aux paroles susurrées dans son oreille, se demandant s'il n'a pas rêvé.

Puis brusquement il en a marre de cette soirée, du bruit, des Stars, des litres de Champagne qui coulent à flots, des Bédouins, des dromadaires et des charmeurs de serpents.

Il se casse !

À l'intérieur de sa voiture, au calme il repense à Gina et surtout à ses paroles. Dès qu'il arrive à la maison il lui téléphone : Il faut battre le fer quand il est chaud !

Arrivé au Vallon, il aperçoit une voiture garée en plein devant son garage, il sent déjà la colère monter, mais en approchant elle retombe aussitôt faisant place à une douce béatitude, car il s'agit d'une Floride décapotable bleu lavande, la conductrice en sort très lentement avec un grand sourire.

Cette vision nocturne aurait plutôt tendance à le surexciter !

" Roulez tambours, Sonnez trompettes. Le taureau va entrer dans l'Arène " !

J'arrive au Vallon vers midi. J'ai l'immense surprise de découvrir Fernand en maillot de bain allongé sur une chaise longue, en compagnie d'une bouteille de Tavel rosé barbotant dans un seau débordant de glaçons.

Il me regarde avec un énorme sourire, il a quelque chose de changé, mais je ne sais pas dire quoi ? Evidemment il commence par m'envoyer une de ses nombreuses certitudes. "Celui qui inventé le Soleil, c'est vraiment pas un con" !

— Je suis au courant, mais qu'est-ce que tu fais en maillot sur une chaise longue, tu ne travailles pas ?

— Pas jusqu'à nouvel ordre, je suis extrêmement malade alors je me repose ! Sert toi un verre de rosé, je t'explique.

Mais il n'en a pas le temps. L'explication, que je reconnais tout de suite arrive vêtue du peignoir de mon oncle, un plateau à la main, gênée par le soleil elle ne me voit pas, et apostrophe Fernand.

— "Mon Taureau" ! Je t'ai préparé une assiette de charcuterie, avec ce que tu m'as mis cette nuit tu dois avoir une faim de loup !

Je ne peux absolument pas me retenir, j'explose d'un rire énorme avec l'impression qu'il ne pourra plus jamais s'arrêter. Mon oncle est rouge comme deux coquelicots, s'il pouvait se cacher sous la chaise longue il le ferait sans hésiter.

Un peu surprise, mais pas du tout gênée elle me regarde avec curiosité.

— Excusez-moi ! Je ne vous avais pas vu.

— Tu le vouvoies maintenant, la dernière fois que tu l'as vu il devait avoir treize ans !

— C'est Lucas ? je le crois pas, mon dieu comme il est beau !

Elle vient me regarder de plus près, me serre dans ses bras, m'embrasse puis finalement déclare en me regardant.

— Mon Dieu, que tu es beau !

— Bon ça va ! Si on le sait pas qu'il est beau !

Puis Fernand me raconte sa soirée fastueuse au Château, sa discussion avec Antoine qui semble se poser des questions à son sujet. Puis, comme moi je ne suis pas commissaire principal, je dois retourner au journal pour bosser, en partant je lui balance pour le taquiner.

— Surtout mange bien, il faut que tu reprennes des forces !

Dès que je suis parti Gina remet ça

. — Il est vraiment superbe, ton neveu.

— C'est plus mon neveu c'est mon fils, d'ailleurs je vais te dire un secret.

Un secret pour Gina c'est l'extase totale, elle sautille sur place.

— Dis-le moi ! Dis-le moi !

Fernand se régale à la faire languir.

— Non, je suis sûr que tu vas le répéter partout.

— Je t'en prie, ça ne sortira de la famille !

— Ça tombe bien car ça concerne ta famille.

Gina joue de son charme, la bouche langoureuse.

— Je t'en prie, "mon taureau" dis-le moi.

— Il sort avec ta nièce.

— Pourquoi tu me racontes n'importe quoi ?

— C'est pourtant la vérité, ils se sont rencontrés par hasard, mais pour l'instant ils ne se voient pas, ils ne font que s'écrire car elle veut d'abord réussir son bac.

— Mais pourquoi elle ne m'en a jamais parlé ?

— Tout simplement, parce qu'elle ne sait pas que Lucas est mon neveu.

— Mon Dieu ! comme c'est romantique.

LA DECOUVERTE d'ANTOINE

Tardelli patiente depuis un bonne demie heure qu'Antoine daigne le recevoir. Viré de la police depuis plusieurs années il s'est reconverti en détective privé. Il a rapidement abandonné ses quelques clients pour travailler en totale exclusivité pour Antoine, dans le style "fouille merde" c'est un véritable virtuose !

— Alors ! Qu'est-ce qu'il nous dit ce Commissaire

— Pas grand-chose, il a une vie tout à fait banale. Une maison au Vallon, un « pointu » pour pêcher, un neveu qui travaille au journal la Marseillaise comme photographe, une petite vieille qui lui tient la maison. Pas de femme, aucune maîtresse, il mange très souvent au restaurant en général avec son neveu qu'il a adopté à la mort de ses parents, il roule en DS21, n'est pas joueur ni buveur il n'a aucun vice, c'est vraiment le mec parfait ! En plus du genre héros, à l'arrivée des Allemands, il abandonne son poste d'inspecteur de police pour rejoindre la résistance dans le maquis des Hautes Alpes, il s'y rend rapidement indispensable. A la libération il est couvert de médailles et devient rapidement Commissaire. Son frère aussi a été dans la Résistance, il a été porté disparu un peu avant la fin de la guerre, avant sa disparition il était docker sur le Port, j'ai même réussi à retrouver une photo, mais elle n'est pas terrible.

Docker sur le port, c'est le déclic.

Il lui arrache la photo des mains, un seul regard suffit pour faire remonter à la surface une multitude de souvenirs. Malgré les années ce visage il le reconnaît. C'est lui, c'est bien le gars aux lingots. Celui que nous n'avons pas réussi à faire parler, que nous avons frappé pendant des heures qu'on a torturé mais qui ne nous a rien dit. C'est lui, cette "grosse salope" qui a eu le courage de me cracher à la figure, avant de mourir de la balle que je lui ai tirée en pleine tête. Celui que nous avons fini par jeter dans un puits de mine désaffecté près de Gardanne. Il n'y a aucun doute c'est son frère !

Voilà enfin l'explication, pour Antoine tout semble clair, Grandin a voulu venger la mort du frerot en volant les 200 kilos. Désormais l'objectif numéro un est de récupérer la came, enfaissant fouiller sa maison et celle de son fiston.

— Tardelli ! tu te renseignes rapide, je veux savoir si Grandin à d'autres appartements des garages, voit également pour son fils et la vieille qui travaille pour lui. Il faut tout me fouiller de fond en comble, même le bateau !

Après le départ de Tardelli, Antoine appelle son frère qui rapplique illico.

— C'est toi qui avait raison c'est une vengeance, pour une histoire qui date de vingt ans. Maintenant je sais qui est à l'origine. Tu as pas une petite idée ?

— Je ne vois vraiment pas.

— Ça ne m'étonne pas, c'est tellement incroyable, le gros salopard c'est Grandin,

— Ça c'est du lourd.

— Il n'y a pas de lourd qui tienne, je veux tout récupérer.

— Je suis d'accord, mais il va falloir la jouer fine le Grandin ce n'est pas n'importe qui, il a dû drôlement protéger ses arrières, puis ça veut aussi dire qu'il est au courant pour notre trafic, ça ce n'est pas bon du tout.

— J'en ai rien à foutre de ses arrières, je veux simplement récupérer mon bien, je vais lui parler en tête à tête et si cela ne suffit pas, j'enverrai son petit neveu chéri passer quelques jours de repos à la Villa.

C'est en fin de journée que Fernand se dirige vers la rue de la Loge ou se trouve le domicile de Mosca afin de lui faire une visite très inamicale. Son taudis est dans un état lamentable, sale et bordélique encombré d'une multitude de cartons à pizza, de canettes et de bouteilles vides. Toujours en congé maladie à cause de ses côtes fracassées, il est surpris par la visite de Fernand.

Son visage est presque revenu normal, en peignoir rayé il paraît encore plus énorme.

— Il fallait absolument que je te vois.

— Vous avez arrêté mes agresseurs ?

— Je vais être sincère avec toi, ceux qui t'ont démolé j'en ai rien à foutre, à la limite j'aurais même envie de les remercier pour la bonne rousté qu'ils t'ont mis.

Mosca le regarde étonné, comprenant tout de suite que "ça sent le gaz" ! Fernand va droit au but il sort un paquet de photos de sa serviette, le reportage complet réalisé par Luca.

— Je ne t'imaginais pas aussi photogénique.

C'est un véritable florilège ! Il y a de quoi à faire une expo. Au moins un vingtaine de photos nous font découvrir Mosca dans différents lieux plutôt compromettants . À chaque photo il s'enfonce un peu plus dans son canapé.

— Je suppose que tu as une explication ?

— Ils m'ont fait un travail pour m'obliger à les renseigner, je ne voulais pas, je te jure !

Il pleurniche, se prend la tête dans les mains, il est vraiment pathétique !

— Tu sais comment le juge va se régaler à te filer le maximum.

— Ça fait plus d'un mois que j'ai tout arrêté.

— Non ! Tu es un gros menteur, tu n'as pas arrêté ce sont eux qui t'ont viré, et comme prime de licenciement ils t'ont fracassé, même comme Ripoux tu es mauvais !

Alors il se met à pleurer et à crier, qu'il ne veut pas aller en prison.

Fernand décide alors pour l'achever de planter l'ultime banderille, certainement la plus artistique, la photo d'un énorme pachyderme en plein rut dans un accouplement hors norme avec une gamine. Ça l'achève complètement.

— Les Salopards ! Ils ont même fait des photos.

— Celle-ci dans l'échelle des valeurs, elle vaut au moins dix piges.

— Putain ! Aide moi, il y a des années qu'on travaille ensemble, que tu es mon ami.

— Ça me ferait mal d'être l'ami d'un salopard comme toi. Mais comme j'ai toujours été légèrement con je vais te faire une fleur, une proposition que tu seras dans l'obligation d'accepter. Tu vas terminer ton congé maladie puis ensuite tu vas démissionner, je ne veux plus jamais te voir à l'Evêché. Pour l'instant il n'y a que moi qui suis au courant pour les photos, alors je t'accorde un sursis. Tu vas me signer cette déposition officieuse dans laquelle tu reconnais avoir été pendant plus de dix ans l'informateur rémunéré des Corses. Surtout ne réfléchit pas, tu n'as aucun autre choix, sinon dans dix minutes les photos sont sur le bureau du grand Patron.

Évidemment il signe !

Comme chaque jour en partant travailler Lucas regarde sa boîte aux lettres, aujourd'hui le petit coin d'enveloppe rouge qui en dépasse lui fait prendre conscience qu'il ne faut pas grand-chose pour le rendre heureux. Il ne compte plus les lettres de Marie France, mais ce qui est sûr c'est qu'il n'arrive plus à fermer le couvercle de la petite boîte en fer ou il les range. Cette lettre est merveilleuse, car elle lui annonce que ses examens se sont très bien passé et lui donne rendez-vous le lendemain devant son lycée à 16 heures, pour l'affichage des résultats.

C'est le rendez-vous à ne pas manquer, et évidemment je ne le manque pas ! Marie France est superbe, une robe blanche très courte, bronzée comme cela n'est pas permis. Dans mes souvenirs je la voyais belle, mais pas à ce point-là ! Ses grands yeux bleus me repèrent et c'est en courant qu'elle vient se jeter dans mes bras, je la serre contre moi, je l'embrasse avec passion j'ai tellement de retard !

— Ça y est ! J'ai réussi avec mention, je suis la plus forte !

— Surtout la plus prétentieuse.

— Toi tu te tais, "gâche fête" !

Avec son franc parlé habituel, elle me chuchote la phrase qui me propulse directement sur le toit du monde !

— Partons vite ! J'ai trop envie que tu me fasses l'amour.

Elle me prend la main, et nous partons à toute vitesse vers les hauteurs du Panier. Je suis certain qu'à cette occasion le record du monde du 3000 mètres steeple a été pulvérisé ! Pendant que nous courons, je vais en profiter pour vous parler de mon très court cheminement sexuel, facilité par un physique plutôt avantageux.

Jusqu'à présent mes quelques aventures souvent agréables ou alors extrêmement torride, comme celle avec l'épouse d'un pêcheur de vingt ans mon aînée, ne se sont jamais prolongées très longtemps, je passais mon temps à papillonner d'une à l'autre, sans finalement y trouver beaucoup de plaisir.

Avec Marie France les longues minutes de découverte mutuelle, sont absolument magiques. Mais une fois nue, dans mes bras elle est beaucoup moins sûre d'elle qu'à son habitude, je la sens tendue, stressée, j'entends à peine entre deux baisers, cette phrase magnifique qu'elle seule peut dire.

— Mon amour, tu feras très attention je suis toute neuve, je n'ai même pas eu de rodage !

Sans donner plus de détails sur nos ébats, je peux vous dire que cela a été merveilleux. Rien à voir avec tout ce que j'ai connu. Si je peux oser une comparaison culinaire, c'est la différence entre une soupe de poissons en boîte et celle mijotée par Delphine !

MISE AU POINT et GASTRO !

Installé dans la petite salle réservée aux VIP du restaurant l'Epuisette, Fernand attend l'arrivée d'Antoine qui a très fortement insisté pour déjeuner avec lui. Enfin l'énorme Mercedes déboule sur le parking, c'est lui qui est au volant, n'ayant pas de place pour se garer il abandonne carrément la voiture en plein milieu.

Il arrive décontracté, avec l'air de quelqu'un extrêmement sûr de lui.

— On va se faire un bon petit repas, Commissaire !

— J'ai apprécié l'invitation, mais je n'ai pas très bien compris la raison ?

— C'est très simple, le soir de mon anniversaire nous n'avons pas pu discuter tranquillement, le bruit, les obligations envers mes invités, au moins ici nous sommes au calme face à un panorama merveilleux, nous allons pouvoir parler d'une chose qui me tient énormément à cœur.

Le serveur pose sur la table un seau avec une bouteille de Champagne, puis attend pour prendre la commande. Antoine a déjà décidé.

— Bourride ? Ça vous va Commissaire !

— Parfait ! j'adore le poisson, mais vous voulez que nous parlions de quoi exactement.

Antoine prend tout son temps, fait mine de réfléchir, puis balance son tout premier missile.

— Principalement d'une chose que vous avez eu le culot, et surtout l'inconscience de me voler.

Cette attaque frontale à laquelle il s'attendait ne déstabilise pas du tout Fernand, il prend un air outragé pour lui répliquer.

— Enfin Antoine ! vous pensez vraiment qu'un Commissaire de Police, peut s'amuser à voler les honnêtes gens ?

Immédiatement le ton change, le visage d'Antoine se durcit, le tutoiement est de mise.

— Ecoute-moi ! Si tu n'arrêtes pas de me prendre pour un con, c'est toi qui vas avoir du souci à te faire, tu veux finir comme ton frère ? Frappé, torturé, puis jeté dans un puits de mine avec une balle dans la tête. Quoique tout bien réfléchi, je préférerais t'y jeter vivant, que tu puisses

y crever lentement, mangé par une multitude de rats affamés. Alors si tu veux éviter que ça t'arrive, tu me rends vite ce que tu m'as pris.

Fernand qui ne s'attendait pas à entendre, du moins si vite, d'aussi terribles révélations puise au fond de lui-même pour rester calme, afin de trouver la force de contre attaquer. Il va le faire d'une manière admirable.

— Tout d'abord ne te fait pas d'illusions ta came tu ne la reverras jamais, n'essaye pas de la chercher cela serait une perte de temps inutile. Tu crois que tu m'impressionne parce que tu es le patron de cette ville. Tu veux la vérité ? C'est vrai que je te prends pour un con, tu ne peux pas savoir le plaisir que ça me procure. Tes menaces balourdes j'en ai vraiment rien à foutre, car je me suis rendu intouchable. Qu'il m'arrive la moindre chose un peu bizarre, un accident de la circulation, une noyade dans ma baignoire ou bien ma cafetière qui explose, une personnes loin d'ici à pour instruction de rendre public les dossiers que je lui ai confiés. J'y raconte toute l'histoire en détails depuis le début, la lettre contenant les accusations de mon frère à ton rencontre, l'histoire des lingots, enfin pour terminer le vol de ta merde avec en toile de fond Ange Gustini, qui depuis la disparition de la morphine à bizarrement lui aussi disparu. Fait moi confiance le dossier que j'ai monté, c'est une véritable bombe atomique ! Si elle explose tu vas t'en prendre plein la tronche, à ton prochain anniversaire il y aura beaucoup moins de monde, surtout si tu le fait aux Baumettes !

Le visage d'Antoine est devenu aussi blanc que la nappe, son regard déborde de haine, mais aussi d'impuissance. On sent bien qu'il hésite sur la marche à suivre, évidemment il adorerait se jeter sur Fernand afin de lui planter sa fourchette dans l'œil gauche, mais la raison lui conseille de garder son calme, car les conséquences pourraient s'avérer tout à fait néfastes.

Il arrive malgré tout à se contrôler, brusquement il se lève puis sans un regard, sans un mot il se casse, croisant le serveur arrivant avec les Bourrides.

— Le Monsieur ne mange plus ?

— Non, il a un début de Gastro !

LE KIDNAPPING

Il est environ dix heures, le soleil éclabousse le Vieux Port, Marie France quitte la maison de son chéri ou elle s'est installée, pour se rendre en ville afin de s'occuper de son dossier d'inscription à la Faculté d'Aix en Provence. Lucas se prépare pour aller bosser. A peine arrivée sur le Port à l'embarcadère du Ferry-Boat, elle réalise qu'elle a oublié un document important, énervée elle repart à l'assaut des escaliers et des ruelles du Panier, au début de la rue des Muettes, elle est témoin d'une scène surréaliste, à une centaine de mètres escorté par deux hommes Lucas est forcé de monter à l'arrière d'une 403 noire. Elle se met à courir dans leur direction en hurlant, mais n'a que le temps de voir la voiture démarrer à toute vitesse.

Moins de cinq minutes plus tard, affolée et en larmes elle est dans le bureau de Fernand pour lui raconter ce qu'elle vient de voir. Malgré une énorme inquiétude, il essaye de dédramatiser la situation.

— T'inquiète pas ! Nous allons vite te le récupérer ton Lucas. Tu réfléchis bien et tu me dis exactement ce que tu as vu.

— La voiture était une 403 noire, mais je n'ai pas eu la présence d'esprit de relever le numéro, pour les deux types, je n'ai pas pu voir les visages, juste que l'un des deux était baraqué, l'autre très grand et très mince, ils portaient des chapeaux. Mais pourquoi l'enlever ?

Là, Fernand est obligé de dire n'importe quoi, alors il invente.

— Il a du faire des photos compromettantes pour certaines personnes, tu vas aller chez ta tante je te le ramène avant ce soir, c'est promis !

Seul dans son bureau il réfléchit, arrivant à la conclusion qu'une seule personne peut éventuellement connaître l'endroit où Lucas est séquestré.

Dans le quart d'heure qui suit il est chez Moscatelli.

— Mosca ! Tu vas avoir une occasion unique de te racheter.

— Dis-moi, je ferais absolument tout ce que tu voudras.

— Quel est l'endroit où éventuellement Antoine peut enfermer des gens ?

— Le seul endroit que je connaisse c'est à Cabries, ils appellent ça la Villa c'est un lieu de villégiature pour récalcitrants afin d'y passer des congés pas payés.

— Tu sais y aller ?

— Bien sûr ! Chaque année en Juillet nous y faisons une fête en plein air, un peu comme la “fête de l’Huma“ en plus petit, il y a vraiment tout le monde, ceux du racket, les portes flingues, les proxos, les bookmakers, tous ceux qui de près ou de loin bossent pour les Corses. Pour la déconnade nous faisons aussi venir une centaine de tapins. Il y a des jeux, des animations, des concours de tirs, le Viet nous fait même des démonstrations de tortures. On se fait des cochons à la broche, moi je suis le spécialiste grillades, merguez, chipolatas !

— Alors bouge toi, tu comptes venir en pyjama ?

De retour à l’Evêché il explique la situation à Felix qui rameute les troupes, c’est une dizaine d’hommes qui prennent place dans deux voitures, Fernand lui récupère le Gros.

Dès qu’il donne le signalement des deux hommes à Mosca, celui-ci est catégorique.

— C’est René le bavard et Jo ficelle, ils font toujours équipe.

Après une arrivée discrète, ils abandonnent les voitures et font mouvement pour encercler la maison où toutes les fenêtres sont fermées, elle semble vide. Pourtant une 403 noire planquée derrière l’enclos des cochons indique une présence.

Seul Fernand et le Gros sont restés dans une des voitures.

— Mosca, tu te souviens de ce que je t’ai dit ?

— Oui, sans problèmes.

— Tu attends que je sois positionné près de la porte, tu arrives avec la voiture et tu klaxonnes plusieurs fois.

Fernand descend et court vers l’entrée de la maison. Les autres sont dissimulés tout autour grâce à une végétation luxuriante. Mosca s’arrête près de l’entrée principale, donne plusieurs coups de Klaxon puis descend afin d’aller taper à la porte.

— C’est Mosca, j’ai un message d’Antoine.

La porte s’entrebâille légèrement puis s’ouvre entièrement, Ficelle s’avance pour lui faire la bise, Mosca en profite pour le bloquer entre ses bras avec la ferme intention de l’empêcher de bouger, dans le même instant le froid d’un canon de revolver se pose sur sa tempe.

Fernand est tout à fait explicite.

— Si tu ouvres ta bouche, je t’explode la tronche !

Félix entre le premier empruntant un long couloir avec plusieurs portes, au fond un escalier menant au premier étage. A cet instant une voix venant d’en haut retentit.

— C'est qui Ficelle ?

N'ayant aucune réponse, il s'énerve.

— Oh ! Ficelle tu me réponds ?

Ses pas retentissent sur le plancher, puis on aperçoit ses jambes en haut de l'escalier, il le descend pour brusquement se trouver en face de plusieurs calibres braqués sur lui, comprenant qu'il n'a pas tellement le choix, il lève tout de suite les mains au-dessus du teston

— Occupes-toi de lui, je vais voir si je trouve Lucas.

C'est dans la cave menotté sur une chaise qu'il le trouve Rapidement détaché, c'est embrassades sur embrassades.

— Tu as été rapide, je n'ai même pas eu le temps de m'ennuyer.

— Ils ont été méchant avec toi ?

— Ils m'ont juste un peu bousculé pour que je rentre dans la voiture

— C'est à ce moment que Marie France t'a aperçu, elle est tout de suite venue me prévenir.

— Ça a dû la traumatiser.

— Elle était un peu affolée mais tu connais le talent et la diplomatie de ton oncle.

— Ça te plaît de t'envoyer des fleurs ! Mais comment tu m'as retrouvé ?

— Grâce au Gros Ripoux, il faut bien qu'il serve à quelque chose, celui-là !

Mais Félix vient perturber la petite fête de famille.

— Commissaire venez voir, il y a un Chintock plutôt mort dans la pièce du fond il doit pas peser lourd, on dirait un squelette.

Dès son retour à l'Evêché le planton de l'entrée donne un message à Fernand.

— C'est un minot qui la déposé, il y a environ deux heures.

Tout en marchant vers son bureau en compagnie de Lucas, il lit le mot contenu dans l'enveloppe, puis éclate de rire.

— C'est quoi, pourquoi tu rigoles ?

— Cette lettre m'informe que tu as été enlevé, que ça risque d'aller mal pour toi si je ne coopère pas rapidement. Alors tu vas rester sagement ici, tu préviens vite ta chérie pour la tranquilliser. Moi je vais aller coopérer pour essayer d'obtenir ta libération.

L'ULTIME FACE à FACE

Antoine l'accueille dans son bureau du Château, infiniment à l'aise dans le rôle du gagnant, le tutoiement est de rigueur.

— Je t'attendais Commissaire, je vois avec plaisir que tu es enfin venu à de meilleurs sentiments.

— Je suis bien obligé ! Je ne peux pas laisser mon fils entre tes sales pattes.

— Alors, il ne reste plus qu'à procéder à notre échange, tu amènes tout ce que tu m'as volé à l'endroit que je vais t'indiquer et ton fils rentre tranquillement chez lui, il n'y a rien de plus simple.

— Effectivement, dit comme cela ça paraît simple, mais malheureusement pour toi, tout à fait impossible.

— Je voudrais bien savoir pour quelle raison ?

— La raison est très simple, tes 200 kilos de merde il y a très longtemps que je ne les ai plus, ils sont parti par la voie la plus logique pour eux, les WC, ça nous a pris plus de quatre heures pour les faire disparaître.

— Salopard ! Tu n'as pas fait ça, il y en avait pour plusieurs millions.

— C'était le prix à payer pour l'assassinat de mon frère.

— Celui de ton fils tu l'estimes à combien ?

— Pourquoi tu as l'intention de lui faire du mal ?

— Je vais me gêner ! J'ai bien envie de le faire écorcher vif avant de le donner à bouffer aux cochons.

— Oh ! Je sais bien que tu ne te gênerais pas, alors je vais te donner une information, avant de venir te voir je suis passé par un petit village très pittoresque, Cabries, à l'écart en pleine campagne il y a une petite maison, j'y ai trouvé deux sympathiques garçons qui se sont montrés infiniment coopératifs, tu ne devineras jamais qui j'ai découvert dans la cave ? Tu te rend comptes du hasard !

Les yeux d'Antoine sont devenus deux minuscules lance flammes.

— Ça, un jour ou l'autre tu me le paieras !

— Maintenant que tu sais que tu ne récupéreras jamais ta came, tu aurais certainement intérêt à m'oublier, ainsi que toute mes proches, je te conseille surtout de penser aux dossiers que j'ai éparpillés un peu partout !

Sur cette ultime recommandation mon oncle s'en va, avec la certitude de lui avoir fait très mal. Presque arrivé à la sortie il entend un énorme bruit de verres brisés. Nous savons depuis un certain temps qu'Antoine doit absolument passer ses nerfs, mais cette fois c'est d'une manière tout à fait inédite, grâce à une œuvre d'art !

Une Compression de César pesant plus d'une dizaine de kilos, à l'origine posée sur le bureau, qu'il a propulsée à la manière d'un lanceur de poids. Traversant la pièce à toute vitesse, elle est allée se fracasser sur une immense baie vitrée donnant sur le jardin. Sur la petite terrasse en contrebas, l'épouse d'Antoine qui prend son thé en compagnie d'une amie, voit avec surprise et horreur la très lourde œuvre d'Art, aplatir comme une crêpe ce pauvre Gaston, son petit Yorkshire chéri qui se trouvait malheureusement pour lui, au mauvais endroit au mauvais moment !

Nous venons d'assister grâce à Antoine, à une expérience unique, jamais tentée jusqu'à présent dans l'histoire de l'Art Moderne.

À partir d'une compression existante, en créer une nouvelle !

Depuis le début de la matinée menuisiers et vitriers ont investi le Château. Gaston" a été enterré au fond du jardin, vu son épaisseur il n'a pas été nécessaire de beaucoup creuser, une boîte de ses croquettes préférées l'accompagnait pour son dernier voyage. La cérémonie a été très simple, l'endroit de sa mise en terre est signalé par une énorme gerbes de fleurs. Sa maîtresse inconsolable s'est enfermée dans sa chambre bien décidée à ne plus adresser la parole à son mari.

Pour Antoine la punition pour son geste inconsidéré a été immédiate, il a été retrouvé sur le sol victime d'un infarctus causé par l'effort titanesque qu'il lui a fallu produire pour réussir à projeter la Compression à travers la verrière. Il a vite été hospitalisé dans une clinique en service VIP, ou son état n'inspire plus aucune inquiétude.

À son chevet son frère ne peut s'empêcher de critiquer sa conduite.

- Tu te rends comptes, tu aurais pu mourir.
- J'en ai rien à foutre, je suis vieux.
- Et ton chien, lui il était pas vieux, tu en as fait une crêpe.
- Celui-là de toute façon je l'aimais pas, et puis j'ai pas fait exprès !
- Et ta femme, tu as vu dans quel état elle est.
- Pour la consoler je vais lui offrir un sanglier !
- Arrête de dire des bêtises.

— Finalement bien réfléchi, un chien, une verrière, un infarctus, ce n'est pas très cher payé, car le Grandin j'aurais pu le tuer sur place tellement j'étais énervé.

— Évidemment cela aurait été plus grave, oublie-le de toute façon il n'a plus la came et avec ses dossiers il nous tient par les burnes, il a vraiment trop bien joué le coup.

— Tu réalises qu'à cause de lui, directement ou indirectement, ça été une véritable hécatombe : les Sandrini, Jo Ficelle, le Bavard, plus ceux du labo, Jo Cesari, Sylvain le Bégue, et Nico, sont tous en prison. Tu ajoutes les morts, Ange Gustini, notre neveu Sylvain, ainsi que Guisti et Collona les deux massacrés par ce con d'Arménien.

— A cette liste je pense que d'ores et déjà tu peux ajouter Mosca, c'est certainement lui qui a balancé la Villa et ça il va falloir qu'il le paye. De toute façon il sait trop de choses, mais vu que c'est un flic sa disparition doit être réfléchi et intelligente.

— Je pense a une chose, dans l'album de photos il y en a plusieurs ou on le voit en train de niquer, je suis certain que quelqu'un va bientôt le faire chanter, ce qui pourrait expliquer qu'il mette prématurément fin à ses jours ,avec son pistolet de service.

— Mon frère, je te trouve machiavélique !

Fernand a décidé de faire un break en prenant quinze jours de congé, pour rattraper le temps perdu avec Gina. Je me fais aucun souci car il a plutôt tendance à mettre les bouchées doubles, même triple ! C'est tellement bon de le voir en pleine forme, il a rajeuni et il me semble même qu'il a un peu maigri, ce qui n'est pas étonnant vu le temps qu'il passe dans la chambre à batifoler.

Ils y sont enfermés depuis deux jours, Fine étant chargée de l'intendance, matin, midi et soir elle leur apporter le ravitaillement. Entre deux parties de jambes en l'air, il daigne téléphoner au bureau pour prendre des nouvelles du boulot.

Suite à une longue réflexion et après m'en avoir parlé, mon oncle a fini par prendre une décision difficile, mais qui lui semble juste. Donner une seconde chance à Mosca, au vue de l'aide apportée pour ma libération et du fait qu'il ne collabore plus du tout avec les Corses. Il a donc décidé de tirer un trait sur ses erreurs passées, avec l'obligation de marcher droit. Sa déposition, les photos étant la certitude de sa loyauté.

Le jour de sa reprise à l'Evêché, afin de lui annoncer la bonne nouvelle avant d'aller manger Fernand fait un petit détour par son domicile. Pas de réponse. Vers 18 heures avant de partir de son bureau il lui téléphone sans succès. Pas plus de résultat lorsqu'il tambourine à sa porte comme un malade. Ayant alors un très mauvais pressentiment il appelle le serrurier qui bosse pour l'Evêché.

La serrure crochétée en deux minutes il peut pénétrer dans l'appartement, comprenant immédiatement vu l'odeur très particulière, la raison pour laquelle le Gros ne venait pas lui ouvrir.

Il est tranquillement assis sur son canapé, vêtu de son fameux pyjama rayé, la seule différence et elle est de taille, c'est qu'il est mort, à priori depuis plus de 24 heures. Une balle certainement tirée dans la bouche lui a emporté une grande partie de la boîte crânienne, plus mort que ça ce n'est pas possible ! Son revolver de service est tombé à ses pieds.

Sur la table une boîte de Cassoulet au confit d'oie à demie ouverte prouve qu'il avait l'intention de manger juste avant de se suicider, puis qu'il avait brusquement changé d'avis, préférant finalement mourir le ventre vide. Une enveloppe ouverte est posée sur la table, à l'intérieur la photo du Gros en pleine action. Au dos, écrit en lettres bâtons : Les autres pour la Presse et pour ton patron !

Tellement c'est gros Fernand à une énorme envie de rigoler, il se retient par respect pour Mosca. Mais il est obligé de se dire que les Corses ont admirablement joué le coup !

Avant d'appeler du renfort et la scientifique il récupère la photo, afin d'éviter à Mosca une seconde mort.

EL RIKIKI

Situé au bout du bout du Vieux port, presque au Fort St Jean se trouve un tout petit Bar, à la limite du minuscule, son nom El Rikiki finement trouvé par la patronne Conchita un ex-tapin en pré-retraites, recyclée dans la limonade.

Il est midi lorsque deux hommes poussent la porte, ils sont connus dans toute la ville comme les Deux G, Gu et Gandolfi travaillent pour les Corses depuis des années, ils sont dans le Top 5 des ramasseurs d'enveloppes de toute la région.

À une table, deux pêcheurs jouent aux cartes, un autre lit le Provençal et Conchita glisse une pièce dans le juke-box, afin d'écouter pour la troisième fois de la matinée : Capri c'est fini, la chanson qui la fait littéralement fondre de plaisir.

— Tu nous balances deux pastis !

Elle les sert, puis se déplace jusqu'à la caisse afin de récupérer l'enveloppe qu'elle avait préparé afin de le donner à Gu.

Gandolfi, comme d'habitude s'amuse à taquiner Conchita.

— Ça te manque pas de ne plus faire les turlutttes ? Il paraît que tu étais une véritable championne !

La reconnaissance de son talent la fait glousser, elle minaude comme une jeune fille.

— Championne ! c'est beaucoup dire, disons que j'avais une certaine technique, puis surtout il faut dire que j'adorais ça !

Cette affirmation a le don d'exciter Gandolfi qui se dit que s'il avait le temps, il se ferait volontiers "Souffler dans le tuyau".

C'est à ce moment que la porte s'ouvre. Gandolfi pense que les deux mecs qui entrent dans le bar doivent avoir très chaud avec leur longues gabardines. C'est la toute dernière information que son cerveau a le temps d'enregistrer. Les manteaux s'entrouvrent et le carnage peut enfin commencer

La cartouche faite pour la chasse au sanglier, tirée par le fusil à canon scié du premier homme éclate littéralement la tête de Gandolfi, du sang et des particules douteuses giclent dans toute la salle arrosant abondamment les pêcheurs. Pour Gu, qui n'a pas le temps de réagir, c'est en pleine poitrine qu'il prend la double décharge tirée par l'autre homme, l'extrême violence du choc le projette sur le jukebox qui explose dans un jaillissement de verres brisés.

Nous confirmant, s'il le fallait que Capri c'était vraiment fini !

Nos deux exécuteurs s'envoient les pastagas des deux morts et s'en vont tranquillement.

Cachée sous le comptoirs Conchita hurle comme une malade. Deux policiers qui déambulent sur le Port arrivent sans se presser, jettent un œil à l'intérieur et au vu du carnage préviennent tout de suite l'Evêché.

Celui-ci étant à trois cent mètres à vol d'oiseau, les renforts arrivent en cinq minutes.

L'inspecteur Tonino comprenant la gravité de la situation prévient immédiatement le Grand Patron, puis avec son collègue ils font les premières constatations.

— Ils n'avaient vraiment pas l'intention de les louper.

— Tu crois qu'ils étaient plusieurs ?

— Vu le carnage, au moins deux.

— On les connaît, les deux morts

— C'est deux hommes de l'équipe des Corses, tu as vu la dizaine d'enveloppes dans la poche du plus grand, ils étaient en plein ramassage.

Une cinquantaine de personnes se sont agglutinées autour du bar, maintenu a une certaine distance par quelques agents de police qui ont bien du mal à les empêcher d'avancer. Il en arrive de partout, comme des mouches attirées par un grain de sucre, avec l'infime espoir de pouvoir apercevoir quelque chose qu'elles pourront raconter. La connerie humaine étant sans aucune limite, chacun y va de sa supposition la plus débile.

— Je crois que c'est un suicide !

— Mais non, c'est le Gaz on a entendu une explosion.

— Il paraît qu'ils ont jeté une grenade, comme avec le mec de la Porsche.

— Moi je te dis, que c'est un contrôle d'URSSAF qui a dû mal tourner !

Ils sont tous là à attendre avec l'espoir de voir une chose exceptionnelle, qui embellira leur tristes vies. Pour l'instant leur attention est accaparée par l'apparition d'une ambulance et d'un fourgon de police qui stoppent devant le Bar.

Mais le brouhaha cesse brusquement, la porte du bar s'ouvre et notre Conchita fait son apparition, choquée mais surtout très en colère a cause de la destruction de son juke-box, suivent les pêcheurs, pas blessés mais plus ou moins ensanglantés. L'épouse de l'un d'eux, en peignoir et bigoudis se met à hurler puis s'évanouit illico ! Ce qui déclenche immédiatement un début de panique. Au même moment une 404 s'arrête dans un crissement de pneus. Le Grand Patron de l'Evêché suivi de trois inspecteurs s'engouffre à l'intérieur du Rikiki.

L'inspecteur Ripotin qui en a pourtant vu dans sa longue carrière est surpris.

— Ils ont fait un drôle de carnage.

— C'était prévisible, c'est la réponse immédiate à la mort de Jo le Nantais vendredi à la boîte de Cassis.

— Alors, ça viendrait de l'équipe à Tany ?

— Évidemment ! Et je suis certain que ce n'est que le début de l'histoire, vu la méchanceté avec laquelle ils les ont dégomés, ça sent le message.

— Ce qui est sûr, vu l'état du jukebox, c'est qu'il ne s'agissait pas d'un amateur de musique !

À l'Evêché, c'est l'effervescence, mon oncle bien qu'indirectement concerné assiste à la réunion. Deux cadavres cela arrive relativement souvent, mais en pleine Élections Municipale c'est très fâcheux surtout à trois cents mètres de la Mairie, tout le monde craint une surenchère, une escalade dans la violence, les règlements de comptes on sait quand ça commence mais jamais quand ça fini !

Le Grand Patron ne s'embarrasse pas de palabres et rentre dans le vif du sujet.

— J'arrive du bureau du Préfet, il était au téléphone avec le Maire, je peux vous assurer qu'avec les élections qui approchent il n'a pas trop envie de rigoler. Pour l'instant la seule certitude que nous avons, c'est que les deux morts appartenaient à l'équipe d'Antoine et que celui-ci a promis au Maire qu'il n'y aurait aucune représailles de sa part. Au sujet de l'enquête c'est au point mort, un chauffeur de Bus a vu les deux hommes descendre de la voiture sans pouvoir donner le moindre signalement, sinon qu'ils étaient vêtus de gabardines et portaient des chapeaux. La 404 grise a été volée à un touriste Niçois. La patronne du bar ne donne pas plus de précision, à part qu'ils avaient de très grosses moustaches. La seule chose certaine, c'est le lien avec le racket de la boîte la Locomotive à Cassis, mais les patrons ne sont pas du tout coopératifs ils ne savent rien, n'ont jamais vu Jo le Nantais et surtout ne veulent rien dire. Ils ont une peur bleu, ils pensent même fermer la boîte pour aller s'installer en Australie.

Dans l'immédiat décision est prise de donner, un grand coup de pied dans la fourmilière, en particulier celle du Bar des Platanes mais cette intervention est stoppée net par l'info d'un indic digne de confiance, selon lui Tany aurait un rendez de la plus haute importance dans le centre-ville, en début d'après-midi à son Bar le Mareva qui se trouve dans la rue Haxo.

Vue l'ambiance actuelle il est certain qu'il se déplacera avec l'artillerie lourde.

— En voilà une de bonne nouvelle ! S'il est calibré ça va nous donner l'occasion de le serrer afin de le mettre à l'ombre pour trois ou quatre piges et ainsi de calmer l'agitation qui depuis quelques jours perturbe l'ambiance de la ville.

Du côté des Corses suite au règlement de compte d'El Rikiki, c'est réunion de crise. Celui-ci a couté la vie à deux hommes de l'équipe, mais surtout cela a été fait avec une violence inouï.

Antoine, donne des conseils de prudence.

— Un seul mot d'ordre, faire gaffe! car ils peuvent frapper n'importe où, à la sournoise même si en ce moment ils sont plutôt sur la défensive. Il paraît qu'ils dorment sur place, le Bar des Platanes c'est devenu Fort Alamo!

— Je verrai bien Tany en Davy Crockett !

— C'est un jobard pour faire arroser un bistrot à l'heure du Pastaga

— De toute façon Jo le Nantais a fait le con, il s'est mis tout de suite à tirer, le Gros Raoul à simplement riposté.

— Une balle en plein teston, il a fait une belle riposte.

— Mais sa riposte n'arrange pas nos affaires. Trois morts en 48 heures ça fait désordre surtout en période électorale, notre cher Maire veut une ville sereine calme et apaisée, à l'époque je lui en avait fait la promesse et malgré tout ce qui se passe j'ai l'intention de la tenir. La Taupe des Platanes a signalé à Tardelli que Tany avait l'intention de sortir demain en fin d'après-midi il a rendez-vous à son bistrot de la rue Haxo avec des Libanais, je pense que vu l'ambiance actuelle il va se déplacer accompagné et calibré. Cela ferait plaisir aux condés de bénéficier de cette info de premier choix.

Son frère moqueur.

— Tu es pas mal dans ton rôle d'auxiliaire de Police !

— Je ne fais que mon devoir. Tout honnête citoyen se doit de signaler les agissements de personnes très peu recommandables.

A l'Evêché l'info concernant Tany a été prise très au sérieux. Une dizaine d'hommes sont prévus pour l'organisation d'une souricière efficace. Des policiers sont en planque dans deux voitures et disséminés dans plusieurs commerces de la rue Haxo.

Devant le bar le Mareva, deux chaises sur la chaussée garde la place pour la voiture du Boss, confirmant sa prochaine arrivée. 15 heures 40, la BMW déboule tranquillement dans la rue Haxo. Le dispositif mis en place fonctionne parfaitement, le véhicule garé déboîte brusquement bloquant la voiture de Tany, deux policiers en jaillissent armes aux poings, ainsi que ceux planqués à l'intérieur des boutiques, l'autre voiture interdisant toute intention de fuite en marche arrière.

Les trois hommes sont sortis sans ménagement de la BMW, surpris ils n'opposent aucune résistance. Le conducteur Tony le Boxeur, son cousin Simon et celui que tout le monde espérait, Tany la vedette du jour ! Comme prévu, mais au-delà de toute leur espérance tout le monde est chargé, chacun possède son calibre personnel, Beretta ou Luger. Mais, c'est la voiture qui réserve les plus belles surprises, sous le siège un fusil à canons sciés et un pistolet mitrailleur Uzi avec assez de cartouches pour tenir un siège. Mais la découverte la plus surprenante est dans la malle, une sacoche de boules de pétanque, contenant deux grenades !

Jacky qui vient d'apprendre l'arrestation de Tany est dans une colère noire.

— Putain ! C'était vraiment pas le moment, tu l'as su comment ?

— C'est un copain qui a un bar juste à côté de l'Evêché qui vient de m'appeler.

— Demande lui de se renseigner, moi j'appelle tout de suite Maître Taragone pour qu'il fonce à l'Evêché.

Dans les heures qui suivent tout s'éclaircit. L'avocat a eu des renseignements, mais c'est surtout Roland l'un des proches du Boss qui donne le plus de détails. Il sortait du grand magasin les Dames de France en compagnie de sa femme par la porte de la rue Haxo et a pu assister à l'arrestation en direct.

— C'était une véritable souricière, deux véhicules pour bloquer la BMW, une multitude de flics qui sortaient de partout, crois moi ils n'étaient pas là par hasard, il a été balancé.

— Ce qui voudrait dire que nous avons une grosse salope de Taupe !

— Maintenant que tu le dis cela me semble probable cela expliquerait aussi le vol de la came, je donnerais cher pour la connaître cette Taupe !

— Quelqu'un de l'équipe ? Je ne peux pas le croire, c'est impossible.

— Plutôt quelqu'un qui est souvent proche de nous, à qui nous ne prêtons pas attention, par exemple Salvatore il est tout le temps avec nous, il vient nous servir, il essuie les tables, il vide les cendriers il papote avec tout le monde il fait partie des meubles, nous ne faisons plus attention à lui, nous parlons de tout sans nous méfier.

— Ça me fait penser à un truc bizarre, je l'ai aperçu une fois à la cabine téléphonique près de la Station-service sur le coup j'ai trouvé ça drôle.

— Peut-être qu'il appelait une gonzesse ?

— Pourquoi il se cacherait il est divorcé, sa femme est partie il y a 10 ans.

— Tu as raison j'aurais pu éviter de dire une connerie.

— Si nous lui posions la question pour voir sa réaction.

En face de Jacky et de Roland, il ne sait pas trop quoi répondre, il s'embrouille, il bégaye, il invoque plein de raisons balourdes, le téléphone du bar était en panne, il y avait trop de bruit dans la salle, puis se sentant piégé il fait l'énervé, déclarant : que chez lui il fait ce qu'il veut !

Très grave erreur ! L'emplâtre que lui balance Jacky lui prouve le contraire, il est d'abord surpris par cette simple gifle mais elle a le don de le terroriser, il est au bord des larmes.

— Maintenant, tu vas te la fermer et aller t'occuper de tes clients qui attendent leur pastagas, nous reprendrons cette discussion ce soir après la fermeture.

Tous les clients partis Salvatore n'en mène pas large, il n'a jamais aussi bien nettoyé le comptoir, le percolateur brille de mille feux.

Roland commence à lui mettre la pression.

— Tu te bouges le cul ! On ne va pas y passer la nuit !

N'ayant plus rien à nettoyer il vient s'asseoir face à ses interrogateurs.

— Bon ! on ne va pas tourner autour du pot, nous savons que tu informes une grosse pourriture de nos faits et gestes quotidiens, ce que nous voudrions connaître c'est le nom de cette personne à qui tu donnes les infos. Si tu nous le dis, nous passerons l'éponge sur ton énorme connerie.

Salvatore les regarde fixement, se prend la tête entre les mains puis se met à pleurer, c'est les grandes eaux du Château de Versailles !

— Tu vas arrêter de chialer comme une gonzesse et tout nous expliquer, ne nous oblige pas à te faire du mal, si on te casse les deux bras tu vas être drôlement dans la merde pour servir les pastis !

— Non ! Ne me cassez rien, je vais tout vous raconter. J'ai honte car j'ai un vice qui me dégoûte, à mon âge au plumard j'ai du mal à assurer, j'ai besoin de filles très jeunes, les gamines il n'y a que cela qui m'excite. Une relation m'a parlée de la maison de la Rose, depuis fermée par la police. Les tarifs étant bien au-dessus de mes moyens, je n'y suis allé qu'une seule fois, pour mon anniversaire. J'aurais mieux fait de me casser les deux jambes ! Il y a deux mois j'ai reçu par la Poste un assortiment de photos abominables accompagné d'un numéro de téléphone. Un homme m'a tout de suite mis le marché en main. Je me montrais coopératif ou bien les photos seraient envoyées à mes filles qui vivent avec leur mère. Je devais simplement l'informer de tout ce que je pourrais entendre. Dans ma position j'étais malheureusement dans l'obligation d'accepter de le faire. Pendant des semaines je lui ai balancé que des conneries, des trucs sans importance puis il est devenu de plus en plus exigeant, il voulait du lourd !

— C'est qui ce mec ?

— Je ne sais pas, je vous jure je ne l'ai jamais vu !

— Moi je crois savoir, La Rose c'était les Sandrini, ce sont les seuls à avoir la possibilité d'avoir tes photos. Mais pour en avoir la certitude, tu vas lui dire que tu as récupéré dans la poubelle un plan dessiné sur une nappe en papier qui ressemble à un plan de projet de braquage. Téléphone lui tout de suite.

Salvatore revient dépité.

— Je ne le verrai pas, il se méfie je dois laisser le papier au patron d'un bar.

— Quel bar ?

— Au Panier, le bar des Colonnes.

— Quelle surprise ! Le bar des Sandrini.

— Donc c'est également toi qui a balancé pour la came ?

— J'étais obligé, excusez-moi.

— Pour ce que tu as fait, tu mériterais qu'on te crève comme un chien galeux !

Salvatore est blanc comme un linge, il est au bord du malaise. Il fait peine à Roland qui décide de détendre l'atmosphère.

— Mais comme on ne peut pas se passer de ta Ketmia, on a pris la décision de te laisser une dernière chance. Désormais tu diras uniquement ce que nous voulons qu'il sache.

Jacky est abasourdi.

— Tu te rend-comptes, Tany en prison, une dizaine de millions perdus à cause de ces connards, il faut absolument qu'ils payent.

— Il y en a surtout un qui doit payer, je pense que tu vois de qui je veux parler. A partir de cet instant Antoine devient notre priorité !

CALME PLAT et DEBUT DE LA FIN

Quelques mois sont passés à la vitesse de l'éclair.

Comme prévu pour l'accusation de port d'arme, aggravé au vue de la nature des armes, Tany et ses acolytes se sont pris quatre ans qu'ils purgent dans des prisons loin de Marseille.

Aux dernières élections, Gaston a été réélu dans un fauteuil. Le calme est enfin revenu sur la ville et également dans les affaires d'Antoine.

Plusieurs livraisons de morphine base sont arrivées sans encombre sur le Port, avec un nouveau réceptionniste, un certain Sauveur Pidechia, plus connu sous le surnom du "King de l'Opera" qui a bien évidemment accepté la proposition des Corses, avec la ferme intention grâce à tout ce pognon de se farcir la totalité des tapins des Bouches du Rhône et des départements limitrophes !

Afin de rattraper le retard, deux nouveaux Labos ont été installés loin de Marseille, l'un dans les Basses-Alpes l'autre dans les Hautes, sous la direction d'un jeune et prometteur chimiste venu de Sicile recruté sans tarder afin de remplacer Jo, qui a cause de ses récidives s'est pris une douzaine d'années de villégiature.

Très bientôt, la poudre blanche Made in Provence va recommencer à pourrir la jeunesse Américaine et ainsi de continuer à enrichir toujours plus Antoine ainsi que tous ses proches.

Du côté de la famille Grandin la période euphorique a tout simplement laissé la place à un bonheur absolu, sans aucun nuage. Fernand file toujours le parfait amour avec sa Gina, ils reviennent de Venise et parlent même de mariage.

Moi, je suis toujours amoureux fou, même si les nouveaux aménagements très onéreux qu'elle a entrepris dans la maison, ne vont pas tarder à me mettre sur la paille.

Fine nous fait, toujours ses délicieux petits plats, et le Pitalugue nous permet de passer de fantastiques journées dans les Calanques.

Comme dit si bien mon oncle : Elle est pas belle la vie !

Pourtant, depuis un mois c'est justement lui qui m'inquiète, je le sens ailleurs, je le connais trop bien et je suis certain que quelque chose le tracasse. Gina a aussi des doutes, elle profite que nous sommes seuls sur la terrasse pour m'en parler.

— Tu as remarqué depuis quelques temps, comme il est bizarre

— Je sais, ce n'est plus le même, à table il ne mange presque pas et ça c'est un signe de grande perturbation.

Gina en rajoute.

— Il ne se rase que tous les trois jours, même au petit déjeuner il grignote et surtout il oublie de me faire des câlins, tu imagines !

Ils égrènent, un à un leurs motifs d'inquiétude jusqu'à l'arrivée de Fernand.

L'explication tant attendue arrivera quelques jours plus tard. Nous déjeunons en tête à tête sur la terrasse ensoleillée avant de partir pour une balade en bateau, l'occasion rêvée pour moi d'essayer de comprendre ce qui se passe.

— En ce moment ça n'a pas l'air d'aller très fort.

— Tu l'as remarqué ? Je passe mon temps à gamberger, nous sommes tellement heureux cela me paraît anormal, presque irréel, mais en réalité j'ai trop d'inquiétude j'ai peur que cette vie merveilleuse brusquement s'arrête, je pense toute la journée à Antoine il est en permanence dans un coin de ma tête, et je suis certain d'être dans la sienne !

— Et alors ?

— Alors ! je suis sûr et certain qu'il n'a pas digéré d'être à ce point ridiculisé. Pour l'instant il prend sur lui, mais un jour ou l'autre le besoin de vengeance sera le plus fort. C'est de ma faute j'ai trop exagéré pendant des mois avec mes entourloupes, il doit ruminer sa haine, nous ne serons jamais plus tranquille.

— Qu'est-ce que tu veux qu'il nous fasse ?

— Un jour ou l'autre il essaiera de nous faire du mal. C'est une grosse ordure, si tu l'avais entendu me raconter en détails la mort de ton père, ça le faisait bander ! Il faut se dire que chaque jour qui passe amplifie sa colère et un jour viendra où il ne pourra plus la contenir elle sera devenue trop envahissante.

— Il ne peut pas t'attaquer de front.

— Bien sûr que non, mais un accident est si vite arrivé, un camion fou peut violemment percuter ton scooter et te pulvériser, Gina ou ta chérie peuvent très bien être écrasées en traversant une rue, lors d'une sortie avec le Pitalugue nous pouvons être écrabouillés par un énorme chalut, c'est tellement facile à organiser il suffit d'en avoir les moyens et d'en donner l'ordre.

— Tu vas arriver à me faire peur.

— J'en ai bien l'intention, je veux que tu comprennes que nous sommes tous en danger, c'est pour cette raison qu'après une longue et mure réflexion j'ai pris une décision que je qualifierais évidemment de radicale, mais qui s'avère absolument nécessaire pour notre tranquillité.

Là, il me regarde droit dans les yeux, et me balance.

— J'ai décidé de l'éliminer !

— Tu vas quoi ?

— L'éliminer tu as bien entendu, ou bien si tu préfères, le tuer, l'assassiner, le buter, le charcler. Enfin, faire en sorte qu'il ne puisse plus nous nuire.

— Mais que ce que tu me racontes, tu es devenu fou furieux !

— Parce que je dis ce que je pense ?

— Non, parce que tu penses ce que tu dis !

— C'est le prix à payer! ça fait des mois que cette histoire me pourrit la vie.

— Tu te rends comptes des risques ?

— Ils sont minimes.

— Mais tu réalises que tu envisage de tuer une personne.

— J'ai tué des boches qui méritaient beaucoup moins de mourir que cette pourriture !

— C'était la guerre ! Aujourd'hui tu n'as pas le droit de faire ça, tu es Commissaire.

— Et alors, c'est pas mon rôle d'éliminer les méchants ? Celui-là, en plus d'être méchant il a tué ton père.

— Mais pas comme ça, pas à coups de calibre.

— Pourtant pour m'en débarrasser, pour qu'il ne puisse plus nous nuire, c'est la seule manière que j'ai trouvée.

— Et tu comptes t'y prendre comment ?

— Cela ne te regarde pas, j'ai pas du tout l'intention de t'impliquer dans cette embrouille.

— Je souhaiterais évidemment que tu changes d'avis, mais si tu restes sur ton intention première, il est hors de question que je te laisse aller seul au casse-pipe. Alors explique-moi comment tu comptes procéder ?

— J'ai ma petite idée, il va falloir beaucoup de patience et une surveillance constante du Château.

— Trop compliqué ! A trop surveiller nous allons nous faire repérer. J'ai une meilleure idée, le plus simple c'est de l'appeler pour lui dire que tu veux le voir, la curiosité le fera venir à l'endroit qui t'arrange.

— Ça, c'est pas con du tout ! Tellement évident que je n'y avais pas pensé.

Depuis que mon oncle m'a fait part du projet fou d'éliminer Antoine et vu sa détermination, j'ai fini par comprendre qu'il n'y avait aucun espoir de le voir revenir sur sa décision.

Après des jours de gamberge, je suis arrivé à une évidence, malgré ma réprobation il était évident que je devais lui apporter mon aide et mon soutien. Alors, ensemble nous nous sommes penchés sur la possible organisation du traquenard et nous avons décidé que pour avoir la plus grande chance de réussite il fallait le réaliser en moto. L'un qui conduit et l'autre qui tire !

J'ai donc fait l'acquisition d'une grosse cylindrée, une Norton 500 qui une fois équipée de fausses plaques servira pour l'opération.

Afin de bien l'avoir en main, j'ai avalé les kilomètres. Au cours de ses longues balades en solitaire, j'ai réalisé que j'éprouvais très bizarrement un mélange de plusieurs sentiments, tout d'abord un sentiment de peur, en imaginant que cela pourrait mal se passer, puis un petit sentiment de fierté car en cas de réussite la vengeance de la mort de mon père serait totale, mais surtout un énorme sentiment de honte car je serais tout à fait écoeuré d'avoir participé à un tel acte, même si Antoine mérite cent fois ce qui va lui arriver.

La Peur, la Fierté, la Honte. Trois sentiments plutôt contradictoires, qui depuis près d'un mois me pourrissent le quotidien m'empêchant de profiter à fond de ma nouvelle vie.

Sur la terrasse du Vallon, en tête à tête nous en sommes au début du repas. Fernand s'inquiète.

— Tu ne manges pas ton Anchoïade ?

— Je n'ai pas très faim, je pense sans arrêt à ce que nous avons décidé de faire. Dans ma tête je n'arrête pas de me faire le film, et même si le scénario est parfait je me pose la question de savoir si je serais à la hauteur de la réalisation, je dois simplement conduire la moto mais imagine que je flanche au dernier moment et que je gâche tout.

— Lucas, si tu ne te sens pas j'irais seul ce n'est pas un problème, il suffit de me laisser un peu de temps pour m'habituer à la conduite de cette bécane, c'est tout .

— Ça va ! C'est pas pour participer au Bol d'Or !

— Non, mais il faut bien l'avoir en mains, tu n'as pas acheté n'importe quoi.

— Tu es en dessous de la vérité, hier soir je me suis fait la Gineste, c'était vraiment impressionnant.

— De toute façon, ce n'est pas pour demain, en ce moment je suis sur une grosse affaire, il me faut encore au moins deux ou trois jours pour la mener à bon port.

— Ce qui est certain c'est qu'il sort très peu et qu'il n'est jamais accompagné, il n'a pas l'air d'avoir peur.

— Peur de qui ? Il se sent intouchable il est trop puissant, trop connu, c'est un notable !

— Tu dois avoir raison, il ne se méfie absolument pas, c'est une bonne chose pour nous qu'il sorte seul.

Evidemment, Fernand en profite.

— Il vaut mieux être seul, que mal accompagné.

23 Juin 1967. Dans les Calanques .

Le bruit du moteur du Pitalugue résonne sur les falaises des Calanques, juste à côté de Sormiou . Nous sommes partis du Vallon assez tôt, afin de profiter au maximum de cette journée en bateau. Le temps est magnifique, pas le moindre petit nuage, une brise marine nous permet de ne pas mourir de chaleur.

Deux énormes glacières trônent au centre du bateau l'une est remplie de boissons diverses, mais surtout de vin rosé, l'autre contient le repas préparé par Fine. Les filles se sont installées en position bronzette.

Fernand a positionné quatre palangrottes, et deux cannes équipées d'hameçons de différents calibre, qui selon lui devraient nous permettre grâce aux appâts qu'il a minutieusement sélectionnés, de prendre du loup, du sar, de la daurade, du rouget et peut être même du mérrou !

— Tu vois Lucas l'emplacement que j'ai choisi, dix douze mètres de profondeur fond rocheux avec un peu d'algues, environ cinq cent mètres de la rive plus cette petite brise de Nord/Est, ça sent le carnage !

— Je profite que les filles, sont en pleine discussion sur les mérites comparés de leur Ambre Solaire, pour poser discrètement à mon oncle la question fatidique, celle qui me trotte dans la tête depuis le départ du Vallon.

— C'est pour quand ?

— En tout début de semaine prochaine, certainement mardi, je dois récupérer un calibre à Toulon puis nous passons à l'offensive.

Tout à coup malgré le soleil qui tape, j'ai soudainement très froid, je suis parcouru de frissons. J'imagine Fernand vidant le chargeur de son arme sur Antoine tranquillement assis au volant de sa Mercedes. Je réalise que dans moins de quarante-huit heures je vais participer à un assassinat.

Mais la canne qui frétille met fin à mon cauchemar. Fernand l'attrape rapidement pour commencer le travail, lâcher du lest, tirer brusquement puis laisser filer, debout jambes écartées il est impressionnant, tout à son combat, il me lance.

— J'ai l'impression que c'est du costaud ! Prends la grosse époussette.

Après quelques dernières gesticulations, il sort de l'eau une très modeste girelle. Très déçu il va se consoler en branchant les filles.

— Les marchands de tissus, ils n'ont pas dû faire fortune avec vos maillots !

Il se fait gentiment jeter, mais c'est plus fort que lui il continu à les taquiner. Au bout de cinq minutes, ça commence à s'envenimer, il se prend de la part de Gina furieuse, un gentil coup de rame sur la tête.

— Il est vraiment taré ton oncle, tu sais ce qu'il m'a dit ?

— Ça ne doit pas être une gentillesse.

— Que mon cerveau, avait la légèreté d'une libellule !

— Je rigolais ma chérie, puis c'est gracieux une libellule.

Deuxième coup de rame !

Cette fois ça frétille sauvage, j'ai beaucoup de mal à tenir ma palangrotte, mais je fini par sortir une belle Dorade d'environ 300 grammes.

— Tonton, un partout.

— Mon cher Lucas ! la journée est loin d'être terminée, puis comme à dit le célèbre poète Florentin dont j'ai malheureusement oublié le nom : Qui va piano va Sano, qui va.....

Il échappe par miracle, à un troisième coup de rame !

Jusqu'à présent nous avons réussi à nous passer de musique, c'était trop beau, Marie France installe son transistor et se cale sur Europe 1 sa station préférée. Première chanson, comme par hasard celle qui me gonfle le plus : Antoine et ses Élucubrations. Fernand qui a envie de connaître la surprise que lui a préparée Delphine, demande :

— Ça pite pas trop ! On mange ?

Les filles En chœurs : C'est trop tôt !

— Alors, on boit !

Les filles En chœurs : Tu nous fatigues !

Cette affirmation nous empêche d'entendre le début du Flash Spécial que diffuse la station, nous le prenons en cours :..... a été abattu de plusieurs balles près d'une station-service proche de son domicile, considéré comme le Parrain de Marseille soupçonné d'être l'un des organisateurs de la "French Connection", il a été exécuté par deux hommes sur une puissante moto rouge.

Ça enchaîne avec le dernier titre de Johnny " Hey Joe".

Gina est la première à réagir.

— Merde alors !

Marie France est beaucoup plus catégorique.

— Bien fait ! Ça lui apprendra à faire kidnapper mon chéri.

Je regarde mon oncle, ses yeux sont fermés, lorsque enfin il les rouvrent j'y vois des larmes, un infini soulagement se lit sur son visage, une énorme joie contenue, il a tout simplement l'air de revenir à la vie.

Je me jette dans ses bras, il me serre à m'étouffer pendant une éternité, me chuchotant à l'oreille.

— C'est un miracle ! Cette fois mon fils, c'est fini et bien fini !

— Tu ne peux pas savoir comme je suis heureux, je ne te voyais pas dans le rôle que tu avais l'intention de jouer, mais avec cette histoire tu ne devrais pas rentrer à l'Evêché ?

— Même pas si tu pleures ! Je suis en pleine mer, absolument au courant de rien, s'ils ont besoin de moi ils n'ont qu'à venir me chercher en hélicoptère. Maintenant, comme ce que je viens d'apprendre m'a donné une faim de loup, nous allons passer à table .

Et il se jette violemment sur la glacière qui contient le repas. Pendant ce temps j'ouvre une bouteille de Tavel rosé je sers quatre verres, j'ai tellement envie de prononcer la phrase magique.

— Maintenant j'aimerais que nous portions un toast exceptionnel à Marie France, ainsi qu'au petit enfant quelle porte !

Fernand interloqué reste bloqué les assiettes à la main, puis un immense sourire illumine son visage.

— Je ne le crois pas ! Cette journée est vraiment bénie des Dieux, j'apprends la mort d'une ordure, puis tu m'annonce que je vais être grand père. Je pense que je n'ai jamais été aussi heureux de ma vie !

— Mais avant tout, je veux que vous me fassiez une promesse, si c'est un garçon, jurez moi que vous ne l'appellerez pas Antoine !!!

FIN